

10 €

enquête
Le patrimoine est-il écoresponsable ?

dossier
Pleins feux sur la grotte Chauvet

LE PATRIMOINE EN FRANCE 2012



LE PATRIMOINE EN FRANCE 2012
CONNAISSANCE DES arts
H. S. N° 544
9 782758 004165

vivre

le patrimoine

au quotidien.

Restaurer | une passion, des métiers, des hommes.

www.fondation-patrimoine.org





Directeur de la publication
Gérant de SFPA Francis Morel

Connaissance des Arts est édité par SFPA (Société Française de Promotion Artistique), SARL au capital de 150 000 €. 304 951 460 RCS Paris.
Commission paritaire 1015 K 79964.
ISSN 0293-9274. Dépôt légal septembre 2012.
16, rue du Quatre-Septembre, 75112 Paris cedex 02
Tél. : 01 44 88 55 00 Fax : 01 44 88 51 88
www.connaissancedesarts.com

Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 44 88 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprénomnom@cdesarts.com
e-mail de la rédaction : cda@cdesarts.com

ABONNEMENTS : 01 55 56 71 08
Fax : 01 55 56 70 38 serviceclients@cdesarts.com

Directeur de la rédaction Guy Boyer @
Rédactrice en chef adjointe Axelle Corty @
Secrétaire de la rédaction Christel Matteï @
Conception graphique Sophie Laurent-Lefèvre et Fabien Laborde
Directeur artistique Pascal Baeza @
Rédactrice-iconographe Virgine Huet
Assistant de direction Benoît Lafay
Photographe Bernard Saint-Genès
Chefs de fabrication Bruno Santin et Anaïs Barbet
Ont collaboré à ce numéro Valérie Bougault, Myriam Boutoulle, Jérôme Coignard, Françoise Deflassieux, Sébastien Desurmont, Thomas Foy, Hervé Grandsart, Jean-François Lasnier, Dominique de La Tour, Marie Maertens, Danielle Marti, Valérie de Maulmin, Guillaume Morel, Anne-Marie Romero, Jérémie Szpirglas
Directeur du développement Philippe Thomas (55 18)
Assisté de Jérôme Duteil (55 17)
Chargée de communication Lise Léger (42 88)
Rédactrice en chef des hors-série Pascale Bertrand
Iconographe des hors-série Diane de Contades
Rédactrice Web Lucie Agache
Expéditions Jean-Marc Olin

PUBLICITÉ Les Échosmédias
Tél. : 01 49 53 64 98
Fax. : 01 49 53 68 94
Directeurs généraux Cécile Colomb et Hervé Noiret
Directeur de la publicité Frédéric Pion (64 90)
Directrice de clientèle Magali Harmange (64 70)
Chef de publicité Sophie Lavigne (66 30)
Assistante commerciale Anne Vassort (64 98)
Directrice publicité internationale Catherine Blyth (44 20 7873 4676)

DIFFUSION MARKETING COMMUNICATION
Directrice Sophie Gourmelen

Connaissance des Arts est une publication du Groupe Les Échos.
Président-directeur général Francis Morel
Directeur général délégué Christophe Victor
Directeur délégué Bernard Villeneuve
Directrice du pôle B to C Claire Lénart Turpin

Photogravure Planète Couleurs, Paris.
Impression Etic à Laval (53)
Papier LumiSilk Stora Enso certifié

DES TERRILS À CÔTÉ DU MONT-SAINT-MICHEL

C'est avec fierté que les habitants du Nord-Pas-de-Calais ont découvert le 30 juin que leur bassin minier devenait le trente-huitième site français à figurer sur la prestigieuse liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Cette décision récompense tout à la fois un paysage culturel, industriel et social, une région qui a connu une reconversion difficile après trois siècles d'exploitation du charbon et les efforts d'élus qui, depuis 2002, se sont battus aux côtés de Jean-François Caron, maire de Loos-en-Gohelle, et de l'ancien premier ministre Pierre Mauroy, pour la reconnaissance de cette région minière tant décriée. Le combat n'était pourtant pas gagné d'avance car l'une des deux instances conseillères de l'Unesco, l'Union pour la conservation de la nature, avait donné un avis négatif, estimant que le dossier ne justifiait pas « *de manière convaincante que le paysage culturel proposé puisse être considéré comme une œuvre conjuguée de l'homme et de la nature* ». Même si la nature a ici subi l'action de l'homme plutôt qu'été embellie par lui, c'est à juste raison que les terrils, les chevalements et les corons de ce territoire de cent vingt kilomètres de long vont rejoindre les historiques Mont-Saint-Michel, châteaux de la Loire et autres cathédrales d'Amiens ou de Chartres. Ces paysages industrieux voisineront désormais avec les bleus lagons de Nouvelle-Calédonie, la réserve naturelle de Piana, les Causses et les Cévennes. À l'échelon international, ils retrouveront d'autres sites miniers de réputation mondiale comme ceux des Cornouailles, de Wallonie ou de Sewell au Chili.



Oignies (Pas-de-Calais), fosse n[os] 9-9bis, cité Declercq et terril 110 (©PHILIPPE FRUTIER/ALTIMAGE).

Nous avons déjà évoqué dans ces colonnes (lire *Le patrimoine en France 2009*) l'importance de ce classement tant en matière de promotion et de fréquentation touristiques que de protection et de développement. Il existe cependant dans l'Hexagone une autre liste permettant de protéger le patrimoine : l'inscription et le classement au titre des Monuments historiques. Une liste hétéroclite de plus de quarante mille sites qui, désormais, répertorie tous les pans de la création mobilière et immobilière, XXI[e] siècle compris. Châteaux, chapelles, lavoirs, usines, moulins, phares et bateaux en font partie mais pas la totalité de ce fameux bassin minier du Nord-Pas-de-Calais. En 1991, deux chevalements et les sites de Wallers et Oignies y ont été inscrits, suivis de soixante-neuf édifices quelque dix-huit ans plus tard. Côté patrimoine naturel ou néonaturel, seuls les terrils d'Haveluy ont été répertoriés au titre du code de l'environnement, et il reste plus de deux cents soixante terrils, dont une moitié susceptible de classement. La France restera-t-elle en retrait par rapport à l'Unesco ? En juin 2009, la Commission régionale du patrimoine et des sites avait récompensé nombre de fosses, écoles, églises, hôpitaux et cités-jardins en une seule session exceptionnelle. Pourquoi ne pas renouveler l'opération et classer d'un seul coup le même domaine que celui inscrit par l'Unesco, à savoir tout ce bassin minier ? Ce serait là le vrai salut de la France à sa mémoire industrielle du Nord.

GUY BOYER ET AXELLE CORTY



Culture
Communication

Le ministère de la **Culture** et de la **Communication** présente

PATRIMOINES

JOURNÉES EURO-PÉENNES DU PATRIMOINE

15 & 16 SEPTEMBRE 2012

PATRIMOINES CACHÉS

LES GRAPHIQUANTS



| #jep2012

sommaire







en couverture
Le musée Jean Cocteau de Menton conçu par Mario Bellini et Rudy Ricciotti (©VILLE DE MENTON) p. 62 À droite, les jardins du château de la Chatonnière (©LA CHATONNIÈRE) p. 16



IMAGINATION MONUMENTALE

Orchestré par le Centre des Monuments nationaux, un vaste programme d'expositions, d'animations et de lectures anime jusqu'en février 2013 une trentaine de lieux en France, autour du thème « Monuments et imaginaires ».

Châteaux, cathédrales et abbayes constituent depuis toujours une source inépuisable de décors et d'histoires pour les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les metteurs en scène de théâtre, d'opéra ou de cinéma. Une histoire de rêve et de fantaisie, mais surtout, une histoire d'images. *« Même lorsqu'ils obéissent à des fonctions précises, d'ordre militaire, de nature religieuse ou parfois ésotérique, les monuments sont d'abord pensés. Ils sont imaginés et très vite dessinés afin que l'on puisse en présenter les esquisses à leurs commanditaires. De virtuels, ils deviennent image avant que les différents corps de métiers s'attachent à résoudre des problèmes techniques qui, bien souvent, dépassent l'imagination ou le savoir-faire ordinaire »*, explique Christian Caujolle, expert en photographie et commissaire général de la manifestation. *« Puis l'on convoque les artistes qui, eux, apportent une nouvelle dimension esthétique au monument. Et c'est tout naturellement que, pour le faire connaître, on demande au peintre, parfois au sculpteur, de le représenter. »* C'est autour de cette permanence de l'image et des œuvres que les différents monuments ont pu inspirer à toutes les époques, ancienne, moderne et contemporaine, que ce programme pluridisciplinaire (littérature, peinture, photographie, vidéos, installations…) a été bâti. Parmi d'autres propositions, le château de Vincennes organise une exposition sur le thème du donjon qui confronte les œuvres de Piranèse (1720-1778) à celles du dessinateur de bande dessinée François Schuiten, et le palais Jacques Cœur de Bourges s'imprègne de l'univers gothique du jeune artiste britannique Mat Collishaw. La photographe Sarah Moon diffuse ses plus beaux films inspirés des contes à la cité de Carcassonne, tandis que le monastère royal de Brou rend hommage au peintre et illustrateur Gustave Doré. Pour clore ce réjouissant festival de l'imaginaire, la Conciergerie, à Paris, prendra le relais en fin d'année avec « Rêve de monuments », une exposition conçue par l'historien de l'architecture Christian Corvisier, entièrement consacrée aux châteaux et aux abbayes du Moyen Âge. Le parcours traversera les siècles, des miniatures médiévales aux jeux vidéo d'aujourd'hui, en passant par les ruines romantiques d'Hubert Robert et les dessins « gothiques » de Victor Hugo.

GUILLAUME MOREL



Tours et remparts d'Aigues-Mortes (©ALAIN LONCHAMPT).



Louise Collet, *Le Château merveilleux*, exposition « Châteaux noirs pour dames blanches » au château de Talcy (©LOUISE COLLET). François Schuiten, *Jour-Halles Baltard*, exposition « Le Donjon des rêves. De Piranèse à Schuiten » au château de Vincennes (©FRANÇOIS SCHUITEN).

MONUMENTS ET IMAGINAIRES, renseignements 01 53 40 60 80 www.monuments-nationaux.fr du 27 mars au 24 février 2013. « RÊVE DE MONUMENTS », Conciergerie, 2, boulevard du Palais, 75001 Paris 01 53 40 60 80 du 22 novembre au 24 février 2013.



ÉLISABETH DELORME, LA PASIONARIA D'EDF

« Si tu sais bien choisir ton métier, alors tu ne travailleras plus jamais de ta vie », cite en préambule Élisabeth Delorme (*ill.* : ©Fondation EDF/Jean-Luc Petit). En effet, ce proverbe chinois semble bien exprimer la passion de cette déléguée au mécénat et aux partenariats d'EDF (depuis 2006) pour tout ce qu'elle entreprend. Elle adore tout autant la communiquer et l'on comprend qu'elle se soit accomplie dans des fonctions de management, d'audit ou de formation. *« Aujourd'hui, notre président a une idée très précise du mécénat, qui doit relever de l'intérêt général. Nous avons donc centré davantage nos actions sur la solidarité, dont les besoins sont les plus cruciaux. Mais nous ne sommes pas pour autant éloignés de la culture comme le démontrent le musée EDF Electropolis de Mulhouse ou les expositions à l'espace EDF de Paris. »* Pour la première année, l'entreprise s'investit également dans la conservation des phares du littoral et débute cette mise en lumière métaphorique par ceux du Stiff, en Bretagne et de Senetosa, en Corse. **M. M.**

FONDATION EDF, 6, rue Récamier, 75007 Paris 01 53 63 23 45
http://fondation.edf.com



NOËLLE DAUTZENBERG ET ANNE LAUTHE, LE DUO « PATRIMOINE » DU CRÉDIT AGRICOLE

Anne Lauthe se souvient avec émotion de sa découverte du musée d'Orsay, quand elle était enfant. Aujourd'hui responsable mécénat au Crédit Agricole, elle en apprécie les valeurs de transmission de la culture. *« Ce groupe témoigne d'un héritage mutualiste séculaire, qui prend encore plus d'ampleur et de sens face aux difficultés économiques. »* Une analyse partagée par Noëlle Dautzenberg (*ill.* : ©Bernard Saint-Genès), déléguée générale de la Fondation du Crédit Agricole. Arrivée en 1979 dans l'entreprise, elle a pu en observer les transformations. *« Mais notre culture solidaire demeure. Ici, tout commence au plus près du territoire. Les projets sont d'abord analysés et gérés par nos trente-deux mille administrateurs locaux avant que les plus importants remontent à la Fondation. »* Cette dernière soutient la conservation du patrimoine bâti, comme le collège des Bernardins, ou de multiples musées, églises et châteaux, tout en venant aussi en aide à l'enrichissement de collections institutionnelles ou à la restauration de tableaux, notamment pour l'exposition « Corps et Ombres » présentée cet été à Montpellier et Toulouse. **M. M.**

FONDATION DU CRÉDIT AGRICOLE
www.ca-fondationpaysdefrance.org



PHILIPPE BÉLAVAL AU CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

Il a repris le poste de président, vacant après la démission d'Isabelle Lemesle, dans un contexte de conflit en interne. *« Ainsi, la mission que la ministre de la Culture Aurélie Filippetti m'a donnée en priorité est-elle de ramener une certaine normalité dans les relations sociales et institutionnelles de cet établissement public »*, explique cet énarque (*ill.* : ©Didier Plowy/MCC) qui a travaillé auparavant à la gestion des opéras Bastille et Garnier, et dont l'une des plus belles expériences demeure l'installation de la Bibliothèque nationale de France à Tolbiac, où il fallait tout bâtir. *« Le patrimoine nous apprend qui nous sommes et d'où nous venons. Dans la période de crise que nous traversons, il peut faire beaucoup pour rajouter un lien social et certains monuments jouent un rôle très structurant dans le paysage culturel. »* Le Centre des monuments nationaux exploite un réseau de quatre-vingt-seize monuments historiques, dont la Sainte-Chapelle, le Panthéon ou le Mont-Saint-Michel. **M. M.**

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX, 62, rue Saint-Antoine, 75004 Paris 01 44 61 21 00
www.monuments-nationaux.fr


MONNAIE DE PARIS.
CONTEMPORAINE DEPUIS 12 SIÈCLES.
La Monnaie de Paris - EPIC - 160 020 012 RCS Paris - siège : 11 quai de Conti - 75006 Paris - TBWA\PARIS
MONNAIE DE PARIS
ICI, ON FRAPPE LA MONNAIE ET LES ESPRITS
Fondée en 864, la Monnaie de Paris est la plus ancienne institution de France. C'est un lieu de création où dialoguent depuis douze siècles les savoir-faire ancestraux de nos artisans et le talent des artistes contemporains. Créateurs de valeur, nous réalisons ainsi vos pièces en euros, des monnaies de collection en or et en argent, des médailles, des décorations, mais aussi des expositions et des événements culturels. À la Monnaie de Paris, on frappe la monnaie et les esprits.

CGPA AU SECOURS DU PATRIMOINE

« Assureur des assureurs », CGPA est une société spécialisée dans l'assurance de responsabilité civile professionnelle des intermédiaires en assurance et en finance. Très largement installée en zone rurale et au cœur des villes moyennes, la mutuelle consacrait cet ancrage local par une convention de mécénat signée en juin 2011 pour trois ans avec la Fondation du patrimoine, dont le but est de sauvegarder et valoriser le patrimoine rural non protégé. D'un montant annuel de 325 000 €, cet engagement porte sur le financement de projets de sauvegarde et de valorisation d'éléments de patrimoine bâti public ou associatif, liés à l'eau (moulins, lavoirs…), ou considérés comme des « symboles de ville ou de village » (tours, clochers, beffrois…). Limitée à 20 % du projet et plafonnée à 25 000 € par chantier, l'aide de ce nouveau mécène vient compléter celle de la Fondation du patrimoine et d'une souscription populaire lancée en parallèle. À ce jour, neuf projets ont été retenus et sont en cours de travaux, notamment les moulins de Saint-André-de-la-Roche (lire p. 71), la chapelle Saint-André de Rivesaltes, le bateau l'*Hémérica* à Concarneau, le bourdon et le beffroi de la cathédrale d'Orléans. **M. B.**



L'*Hémérica,* seul chalutier semi-industriel subsistant en France a été restauré grâce à CGPA (©FDP).

www.fondation-patrimoine.org
www.cgpa.fr

À CHANTILLY, PANHARD SAUVE LA PETITE SINGERIE

Située au rez-de-chaussée du petit château du domaine de Chantilly, dans les appartements privés du duc et de la duchesse d'Aumale, la Petite Singerie se détériorait lentement en raison de l'humidité provenant des douves attenantes. Fort heureusement, les six rares panneaux XVIIIe de ce petit boudoir, montrant les comiques occupations de singes aristocrates, viennent d'être restaurés avec le concours du Groupe Panhard développement, qui conçoit et réalise depuis 1995 des ensembles immobiliers. Le parquet, les panneaux décorés et les menuiseries extérieures ont été déposés et restaurés en atelier, et la maçonnerie extérieure reprise pour un montant total de 90 000 €. Une intervention technique permet désormais de contrôler la température et l'humidité de cette pièce dont quatre des panneaux évoquent les quatre saisons, et deux autres une partie de cartes et la toilette de dames singes. Une allusion caricaturale aux occupations familières des princesses de la maison de Condé à Chantilly au XVIIIe, qui fréquentaient ce boudoir au plafond peint d'allégories dans des camaïeux de bleu. **M. B.**



Le décor XVIIIe des panneaux réalisés par l'artiste ornemaniste Christophe Huet à la Petite Singerie du domaine de Chantilly (©HERMINE CLERET).

Chantilly, Petite Singerie, domaine de Chantilly
03 44 27 31 80
www.chateaudechantilly.com
www.panhard-developpement.fr

DOTATION EN FAVEUR DES PATRIMOINES JUIF ET PROTESTANT

Entre 2002 et 2011, la Fondation du patrimoine a soutenu financièrement les travaux de sauvegarde de près de deux mille huit cents lieux de culte, majoritairement catholiques. Dans le souci de défendre et de valoriser un héritage culturel et spirituel dans toute sa diversité, elle réserve depuis 2005 un fonds spécifique aux patrimoines juif et protestant, qui a permis d'aider une soixantaine de projets comme l'église réformée de Limoges, le temple de Luneray ou la synagogue de Bordeaux (lire p. 83). La dotation réservée en 2012 par la Fondation du patrimoine est de 200 000 €, reconduite pour 3 ans. **M. B.**

www.fondation-patrimoine.org



Le temple de Luneray dont la restauration a été soutenue par la Fondation du patrimoine (©FDP).



Nous veillons sur **votre patrimoine**

... et celui de TOUS

© Création : TROISTEMPS Crédit Photo : Fondation Forteresse de Polignac

Première banque universelle de proximité en France, le Crédit Agricole accompagne au quotidien ses clients dans la gestion de leur patrimoine. A travers l'action de la Fondation du Crédit Agricole – Pays de France, il intervient également sur la préservation de notre patrimoine commun. Plus de 1 000 trésors architecturaux, culturels et naturels de nos régions ont ainsi été restaurés depuis plus de 30 ans.

Retrouvez-nous sur **www.ca-blogmecenat.fr**





ARTCURIAL : COUP DE POUCE POUR VERSAILLES

En mars 2012, la maison de vente Artcurial mettait aux enchères soixante dessins et peintures provenant de la collection de l'historien d'art Jacques Thuillier. Une œuvre fut pourtant soustraite à la vente et vendue de gré à gré (en privé) à l'établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles : *Le Char de Jupiter entre la Justice et la Piété* de Noël Coypel, esquisse préparatoire de l'artiste pour la peinture du panneau central du plafond de la salle des gardes de la reine. La loi de libéralisation des ventes volontaires du 20 juillet 2011 autorisant les maisons de vente françaises à organiser des transactions privées, Artcurial a vendu directement cette œuvre à l'établissement public, en renonçant à une partie de ses frais de vente. L'huile sur toile date de 1671, à l'époque où débute le chantier du décor des grands appartements, du temps où les esquisses étaient soumises, pour approbation, à Louis XIV et Colbert. Elle est présentée aujourd'hui dans la galerie de l'histoire du château. **M. B.**



Noël Coypel, *Le Char de Jupiter entre la Justice et la Piété*, vers 1670-1672, huile sur toile, 74 x 76 cm (©ARTCURIAL).

Renseignements : www.chateauversailles.fr

QUAND LVMH ET SANOFI-AVENTIS OFFRENT LE BUREAU DE LA REINE

L'envolée actuelle du marché de l'art rend difficile l'acquisition de « meubles à provenance », très recherchés des collectionneurs français et surtout étrangers. C'est pourquoi le mécénat de donateurs s'avère précieux pour remeubler le château de Versailles, dont le mobilier a été dispersé à la Révolution. Les dispositions fiscales de la loi du 1er août 2003 relative au mécénat, aux associations et aux fondations, qui viennent compléter celles de la loi du 4 janvier 2002 relative aux musées de France, créent des conditions favorables à l'entrée dans les collections publiques d'« œuvres d'intérêt patrimonial majeur » grâce au mécénat d'entreprise. Le groupe LVMH Moët Hennessy-Louis Vuitton et la société Sanofi-Aventis ont ainsi permis en 2011 l'acquisition d'un chef-d'œuvre du maître ébéniste Jean-Henri Riesener, un bureau de la reine Marie-Antoinette datant de 1783. D'une exécution remarquable, il frappe par l'élégance de ses proportions, le raffinement de son placage de bois précieux et la qualité de son décor de bronze doré à l'antique et à motifs floraux. Initialement placé dans la maison de la reine au Hameau, le bureau est présenté désormais dans le cabinet doré de la reine au château, lequel vient d'être restauré et remeublé. **M. B.**



Le bureau de Jean-Henri Riesener, ébéniste favori de Marie-Antoinette, trône désormais au centre du cabinet doré de la reine (©CHÂTEAU DE VERSAILLES/J.-M. MANAI).

Renseignements : www.chateauversailles.fr

MOTUL AU CHEVET DES VÉHICULES DE COLLECTION

La Fondation du patrimoine, grâce à son partenariat avec le spécialiste de la lubrification des moteurs, Motul, apporte depuis 2007 son concours financier à des projets de sauvegarde et de valorisation du patrimoine automobile. Ainsi des véhicules devenus rares ont pu être préservés : une Porsche 917 et une Bugatti type 28 Torpedo (1921-1923) en 2010, une locomotive à vapeur Henschel de 1912 et une Simca Aronde P60 de 1962 en 2011, et récemment un curieux « avion sans ailes » inventé par Fernand Maratuech en 1922, véhicule fuselé propulsé grâce à une mécanique de moto. **M. B.**



L'unique exemplaire de la Bugatti type 28 Torpedo, 1921, après restauration (©FDP).

Renseignements : www.fondation-patrimoine.org


FONDATION EDF





À gauche : inauguration des vitraux de la cathédrale Saint-Cyr-et-Sainte-Julitte de Nevers, le 29 avril 2011 (©GDF SUEZ/ABACAPRESS/PIERRE MERAT).
Ci-contre : l'abbaye de Trizay a bénéficié du soutien de la Fondation GDF Suez pour la création de ses vitraux contemporains (©GDF SUEZ/MICHELINE PELLETIER - GB CONSEILS/RICHARD TEXIER/GILLES ROUSVOAL-ATELIERS DUCHEMIN).

GDF SUEZ, VINGT ANS AU SERVICE DU PATRIMOINE

La Fondation GDF Suez fête cette année vingt ans d'engagement durant lesquels culture et patrimoine ont toujours été au centre de ses préoccupations.

« En 2009, après la fusion entre GDF et Suez, la fondation a repris l'héritage des fondations Suez et GDF, créées en 1992. Elles étaient axées, dès l'origine, l'une sur l'humanitaire, l'autre sur le patrimoine », explique le délégué général de la fondation, Philippe Peyrat. De nature très diverse, les actions de mécénat poursuivent un seul objectif : *« Permettre à tous de bénéficier des compétences du groupe. Il ne s'agit pas seulement d'un soutien financier, mais aussi d'exercer nos savoir-faire et de les mettre au service de la préservation, de la restauration et de l'accessibilité du patrimoine, naturel ou bâti. »*
La restauration de l'arc Héré à Nancy (arc de triomphe dédié à Louis XV) a été le premier projet mis en œuvre, en 1992. Puis il y eut le réaménagement de l'accès à la pointe du Raz, dans le Finistère, et celui du cirque de Gavarnie, dans les Hautes-Pyrénées, pour réguler le flux de visiteurs et préserver l'environnement. Plusieurs projets ont ensuite concerné les jardins, notamment la création de celui du musée Quai Branly, à Paris, ou la restauration de ceux du château des ducs de Bretagne, à Nantes. La fondation est également mécène d'un sentier pédagogique qui sera inauguré au printemps 2013 autour du plan d'eau du domaine de Chambord.



Musées innovants

« Nous aimons nous positionner sur des chantiers innovants », explique le délégué général. Côté musées, GDF Suez a apporté ses compétences en matière de développement durable et d'énergie verte lors de la création du musée Magritte à Bruxelles, et s'est associée à la réouverture du Palais de Tokyo, à Paris. *« C'est une institution emblématique de la rencontre entre le patrimoine industriel et le patrimoine culturel. »* La fondation soutient également la belle aventure du Centre Pompidou mobile. *« Grâce à ce premier musée nomade et gratuit, la culture va à la rencontre du public. C'est ce qui nous a séduits »*, poursuit Philippe Peyrat. Cette idée d'un patrimoine pour tous guide également la fondation dans ses actions en faveur des vitraux, autre axe fort de ses activités de mécénat. Depuis 1994, la fondation est intervenue sur les verrières de cinquante-cinq monuments historiques, dans le cadre de quatre conventions nationales. Il peut s'agir de restauration classique de vitraux anciens (Chartres, Bourges, Angers, Rouen…), ou de créations contemporaines, comme celles d'Olivier Debré et Geneviève Asse à Lamballe, de Sarkis à Silvacane, de Richard Texier à l'abbaye de Trizay ou d'Imi Knoebel à la cathédrale de Reims (lire *Connaissance des Arts Patrimoine 2011,* n° 501). En 2013, la fondation accompagnera Jean-Michel Othoniel dans son projet autour du trésor de la cathédrale d'Angoulême. *« Le vitrail est un fil rouge de nos actions. Élément majeur de notre mémoire collective, il représente un patrimoine considérable en France. Nous agissons dans la logique d'un projet qui soit unificateur pour notre entreprise, fortement implantée en régions. »* **GUILLAUME MOREL**

FONDATION GDF SUEZ
www.gdfsuez.com



Le jardin du musée du Quai Branly, conçu par Gilles Clément, inauguré il y a cinq ans (©GDF SUEZ/CÉDRIC HERBAUT).


PEINTURE
DECORATION
DORURE
ATELIER
MERIGUET-CARRERE
84, rue de l'Abbé Groult 75015 Paris. Tel 48284881
RESTAURATION D'ANCIEN
TROMPE-L'OEIL
PANORAMIQUE

Le patrimoine est-il



texte JEAN-FRANÇOIS LASNIER

S'il y a bien une chose de durable dans le monde contemporain, c'est le patrimoine. Vestiges de temps où la construction n'était pas encore conçue comme un bien de consommation périssable, les édifices plus ou moins vénérables ont beaucoup à nous apprendre.

écoresponsable ?



Le patrimoine, témoin du passé, devient-il un modèle pour l'avenir. Il a non seulement un rôle à jouer dans les débats sur la rationalisation énergétique, mais aussi une responsabilité à assumer dans la lutte contre le changement climatique. Les propriétaires de monuments historiques ont intégré la dimension environnementale dans la gestion de leur bien. Ainsi, la publication récente d'un guide édité par l'association La Demeure historique témoigne des initiatives et expériences engagées par les propriétaires privés en matière de développement durable, que ce soit pour la restauration des lieux, l'amélioration de l'efficacité énergétique, l'entretien des jardins ou le respect de la biodiversité.

Dans le domaine énergétique, le patrimoine occupe une place particulière. En effet, la réglementation thermique en France a prévu une exception pour les monuments *« en raison de leur valeur architecturale ou historique spécifique »*. Selon le décret du 19 mars 2007, cette dérogation s'applique *« lorsque les dispositions réglementaires auraient pour effet de modifier leur caractère ou leur apparence de manière inacceptable »*. Elle est comprise de façon extensive, puisqu'elle s'étend aux bâtiments situés aux abords des monuments historiques, en secteur sauvegadé ou encore dans les aires de valorisation de l'architecture et du patrimoine (Avap) et dans les sites classés au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Néanmoins, la pression est forte pour adapter les bâtiments anciens aux normes en vigueur, ne serait-ce que pour alléger la facture. Quand ces derniers sont déjà pourvus d'un système de chauffage, le changement de chaudière suffit souvent à réaliser des économies substantielles.

Alléger la facture

Quand ce n'est pas le cas, l'exemple de la restauration du château de Nyon en Suisse, entre 1993 et 2006, montre que des interventions architecturales minimales sont possibles pour économiser l'énergie. Les lieux abritaient un musée. Seules les vitrines nécessitaient une véritable régulation thermique et hygrométrique. Pour le reste, l'architecte Christophe Amsler, en charge du projet, explique que l'enveloppe d'un bâtiment ne subit aucune contrainte physique notable, si la différence de température entre l'air intérieur et l'air extérieur n'excède pas 12 à 15 °C. Dès lors, aucune intervention sur



Ci-contre et ci-dessous : les jardins du château de Villarceaux, passés au 100 % bio (©DOMAINE DE VILLARCEAUX).

Double page précédente : en Indre-et-Loire, les douze jardins du château de la Chatonnière sont entretenus selon des principes d'agriculture raisonnée (©LA CHATONNIÈRE).

Page de gauche : le jardin d'Ornement du domaine de Villandry, exemple phare d'horticulture biologique (©CHÂTEAU DE VILLANDRY).



l'enveloppe n'est nécessaire. Il suffit de laisser flotter la température, en respectant cet écart maximum grâce à des équipements contenus dans un simple bahut technique disposé dans chaque salle. Comme le souligne Amsler dans un article décisif (*D'A/D'Architectures* n° 207) : « *Les problèmes énergétiques du patrimoine naissent au moment précis où cet horizon plat et linéaire de notre confort contemporain rencontre – ou plutôt affronte – l'offre que nous propose la construction historique en ce domaine qui est tout le contraire : modulation, respiration et ouverture au rythme du climat.* » Peut-être faut-il s'habituer – ou se réhabituer – à avoir plus chaud en été et plus froid en hiver. En tout cas, « *l'application indifférenciée de nos standards au bâti existant est à l'origine d'un saccage monstrueux de l'architecture* », dénonce-t-il. La tentation normative apparaît d'autant plus absurde que les performances réelles du bâti ancien sont mal estimées par les études thermiques. Le comportement des matériaux anciens, et notamment leur inertie, n'est pas pris en compte. Si l'on en croit une enquête du magazine *Le Moniteur* en 2007, pour le patrimoine antérieur à 1945, les consommations théoriques, obtenues par les logiciels de calcul, surestiment dans un rapport de deux à quatre les consommations réelles, constatées sur les factures. C'est pour répondre à de telles lacunes qu'a été mis sur pied le projet Batan, une étude du comportement thermique du bâti ancien menée conjointement par les services de l'État et l'association Maisons paysannes de France. On retrouve la même association dans le projet ENRABF, en partenariat avec les architectes des Bâtiments de France et des énergéticiens. L'objectif est de mettre au point des stratégies d'économie d'énergie adaptée au patrimoine.

Prestataires peu scrupuleux

Sur l'isolation des édifices à caractère patrimonial, les idées reçues abondent, complaisamment véhiculées par des prestataires peu scrupuleux. Prenons l'exemple des fenêtres : seuls 10 à 15 % des déperditions caloriques leur seraient imputables. Et le doublage du verre ne permettrait de réduire que de 25 % ce déficit. Parfois, la pose d'un joint périphérique suffit à limiter les pertes de chaleur. Une chose est vraiment certaine, il faut proscrire le PVC (polychlorure de vinyle) qui non seulement a une durée de vie limitée, mais génère de surcroît une pollution importante,





Ci-dessus : l'installation *Promenade sous les arbres* de l'artiste japonais Tadashi Kawamata au domaine de Chaumont-sur-Loire (©ÉRIC SANDER).

Ci-contre : le *Péage sauvage*, nouvelle œuvre du parcours d'art contemporain Estuaire Nantes Saint-Nazaire, conçue par le collectif Observatorium sur un site à la biodiversité protégée (©BERNARD RENOUT).

Page de droite : créé en 1998 par Louis Albert de Broglie, le conservatoire de la tomate du château de La Bourdaisière abrite une collection unique au monde de plus de 650 variétés (©LA BOURDAISIÈRE).

de sa fabrication à sa destruction, alors que le bois peut toujours être réparé.

Le respect de l'existant, axiome de la restauration du patrimoine, passe aussi par l'emploi de matériaux traditionnels et locaux : la pierre, le bois, la paille et *« le premier des matériaux, par l'ancienneté et l'universalité, la terre crue, dont la versatilité a multiplié les emplois dans la construction sous toutes les latitudes, à toutes les époques et pour des usages infinis, du mortier à l'enduit, en passant par le torchis, le béton de terre et la brique crue »*, rappellent les auteurs du guide de *La Demeure historique*. Ces produits naturels ont fait la preuve de leur durabilité et de leur adaptabilité aux bouleversements climatiques. Surtout, leur transformation et leur transport consomment peu d'énergie, contrairement aux matériaux modernes qui sont de grands émetteurs de gaz à effet de serre et de pollutions en tous genres. C'est pourquoi, à titre exceptionnel, le ministère de la Culture a parfois autorisé la réouverture de carrières désaffectées pour permettre aux restaurateurs d'employer les matériaux locaux et d'origine. La leçon vaut aussi pour le second œuvre : grâce à l'utilisation de chaux et de chanvre pour les enduits, les murs acquièrent une inertie supplémentaire, et nécessitent donc moins d'isolants. Finalement, tous les éléments de l'architecture dite écologique ne font que renouer avec des traditions et des pratiques, des matériaux et des savoir-faire dont le patrimoine reste le précieux conservatoire.

Jardins responsables

Parallèlement, les monuments historiques et leurs alentours sont de plus en plus considérés comme des conservatoires de la biodiversité. Ce tournant écologique passe d'abord par la modification des pratiques en matière d'entretien des domaines. Par exemple, depuis 2009, les jardiniers du château de Villandry, en Indre-et-Loire, ont proscrit les insecticides et les engrais chimiques, adoptant les principes d'une horticulture biologique. Dans cette entreprise, ils ont bénéficié des conseils d'Innophyt, le centre d'expertise et de transfert universitaire (Cetu) de l'université François Rabelais de Tours, consacré aux activités de valorisation de la recherche dans le domaine de la lutte anti-parasitaire durable. De la même façon, les jardins du château de Villarceaux, dans le Val-d'Oise, sont passés au 100 % bio. La gestion écologique des jardins ne présente que des avantages : non seulement elle réduit la pollution des sols, mais elle permet de préserver la biodiversité. Ainsi, le domaine de Villarceaux s'enorgueillit-t-il d'abriter des espèces rares




Les moutons Landes de Bretagne permettent l'entretien des alignements de Carnac tout en respectant la biodiversité (©DR).


Pergola de gourdes, légumes oubliés, dans le potager conservatoire des jardins du château de Valmer (©CHÂTEAU DE VALMER).

comme des écrevisses à pattes blanches. Villandry a demandé à la Ligue de protection des oiseaux à être classé refuge. Du côté du potager, nombre de variétés anciennes prospèrent à l'ombre des vieilles pierres, comme au château de Valmer ou au château de la Bourdaisière (en Indre-et-Loire tous les deux) avec son conservatoire de la tomate.

Dans le domaine de la gestion écologique, l'une des expériences les plus intéressantes et les plus complètes a été menée à Carnac dans le Morbihan, autour des fameux alignements de pierres dressées. Pour lutter contre l'érosion des sols qui menaçait la stabilité des menhirs, l'accès aux visiteurs en a été barré par des grilles en 1991. Déplorable sur le plan esthétique, cette mesure radicale a en revanche permis la reconstitution de la lande rase caractéristique de la région. Et l'entretien de ces parcelles est assuré depuis 1995 par des moutons Landes de Bretagne, race locale et rustique, qui connaît grâce à cette initiative une valorisation nouvelle. Il est donc possible de préserver à la fois la nature et le patrimoine. ■

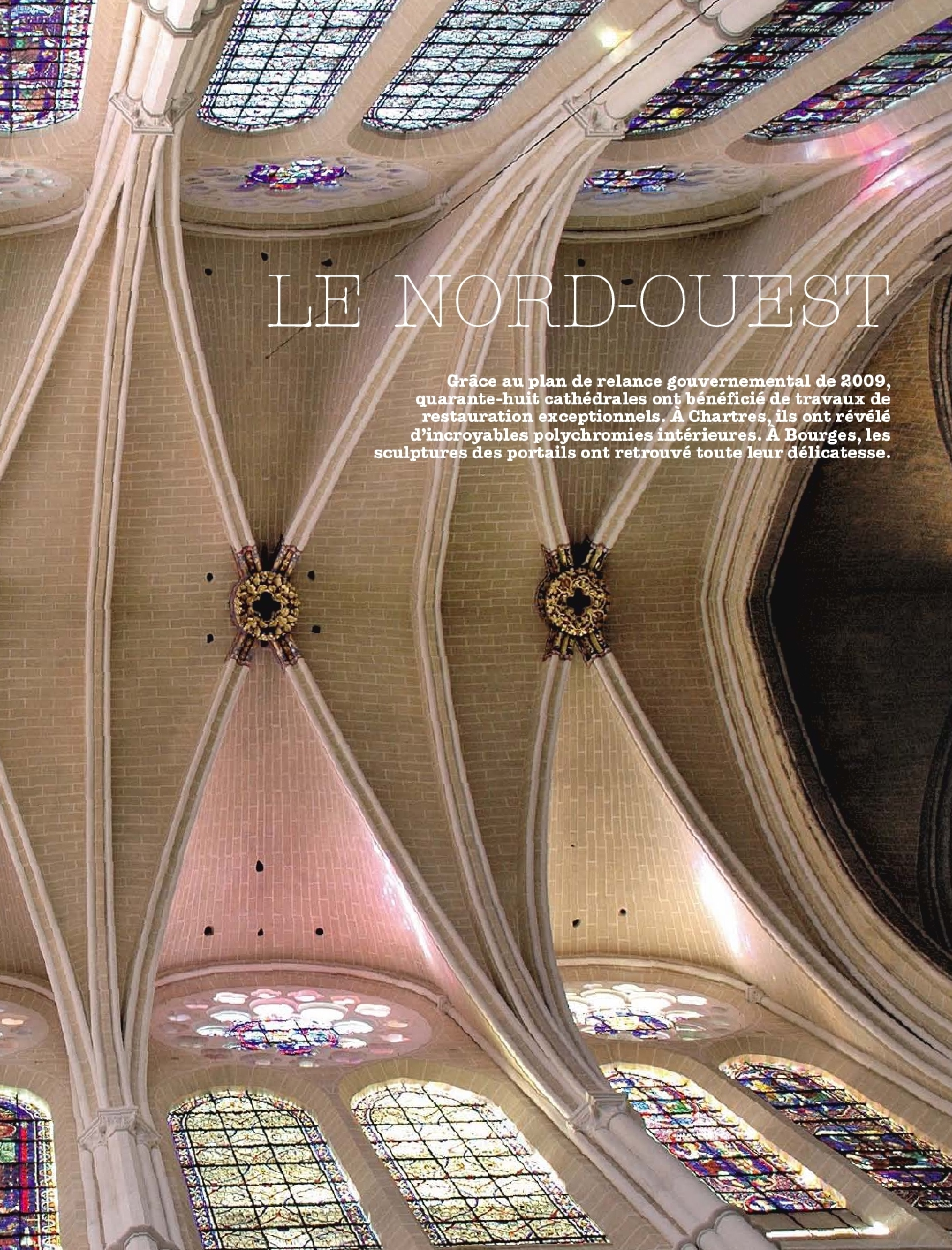
À VOIR
SALON DU PATRIMOINE CULTUREL, sur le thème du patrimoine écoresponsable, Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, 75001 Paris www.patrimoineculturel.com du 8 au 11 novembre.

À LIRE
– « Les monuments historiques, acteurs du développement durable. Guide 2011 », *La Demeure historique*, 72 pp., 12 €.
– « Énergétique du patrimoine », *D'A/ D'Architectures*, n° 207, avril 2012, 12 €.
– « Le patrimoine : un modèle de développement durable », actes du colloque des 4 et 5 octobre 2010, *Cahiers de l'Icomos* n° 26, 2011, 20 €.
– « Préservation du patrimoine et économies d'énergie », actes du séminaire européen des 17 et 18 novembre 2008, *Cahiers de l'Icomos* n° 24, 2009, 17 €.


VITRAUX
ATELIERS DUCHEMIN
14, Av. Georges Lafenestre 75014 Paris Tel : +33(0)1 45 42 84 17 - Fax : +33(0)1 45 42 01 56
E-mail : ateliers.duchemin@free.fr
www.ateliers-duchemin.com
EPV
Siège Sociale de la Société Générale - Ursula Biuso Architecte



Le chœur de la cathédrale de Chartres, entièrement restauré des vitraux aux polychromies des clés de voûte, a totalement changé de physionomie (©PATRICE CALVEL).

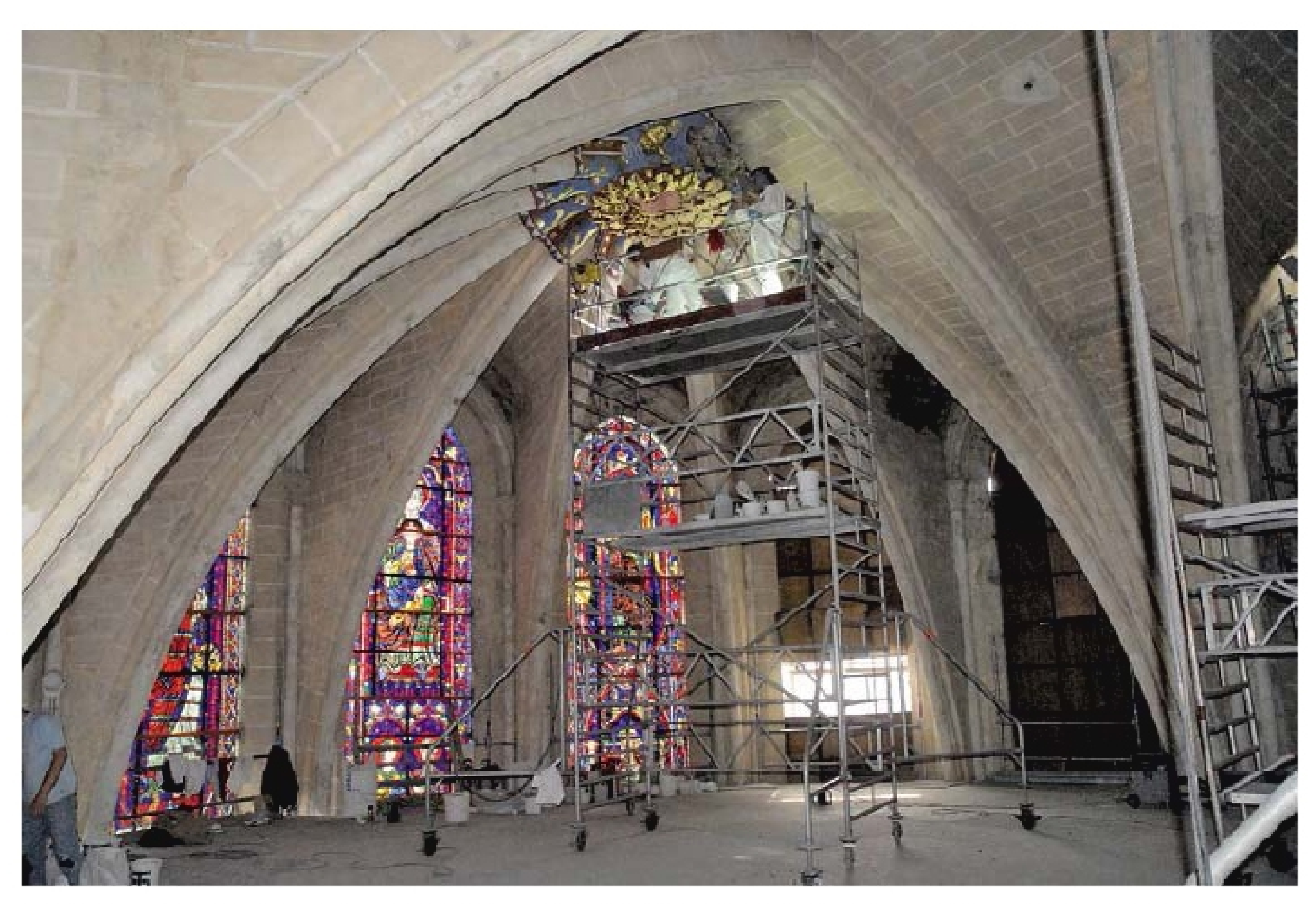


LE NORD-OUEST

Grâce au plan de relance gouvernemental de 2009, quarante-huit cathédrales ont bénéficié de travaux de restauration exceptionnels. À Chartres, ils ont révélé d'incroyables polychromies intérieures. À Bourges, les sculptures des portails ont retrouvé toute leur délicatesse.



Clé de l'abside restaurée, montrant la figure du Christ bénissant et le décor héraldique polychrome à lys de France. Ce décor ainsi que le badigeon blanc des nervures et celui des voûtains à deux couleurs simulant l'appareillage de pierre sous-jacent, contemporains du montage des voûtes, auraient été réalisés peu avant 1260 (©PATRICE CALVEL).



Chantier de l'abside durant les campagnes (2009-2010) de nettoyage et de restauration de la polychromie originale du voûtement (©PATRICE CALVEL).

LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

L'automne 2012 marque l'achèvement de la restauration du chœur de la cathédrale de Chartres, comprenant l'abside, les chapelles ainsi que le déambulatoire. Pour le public, la surprise, énorme, est au rendez-vous.

Texte HERVÉ GRANDSART

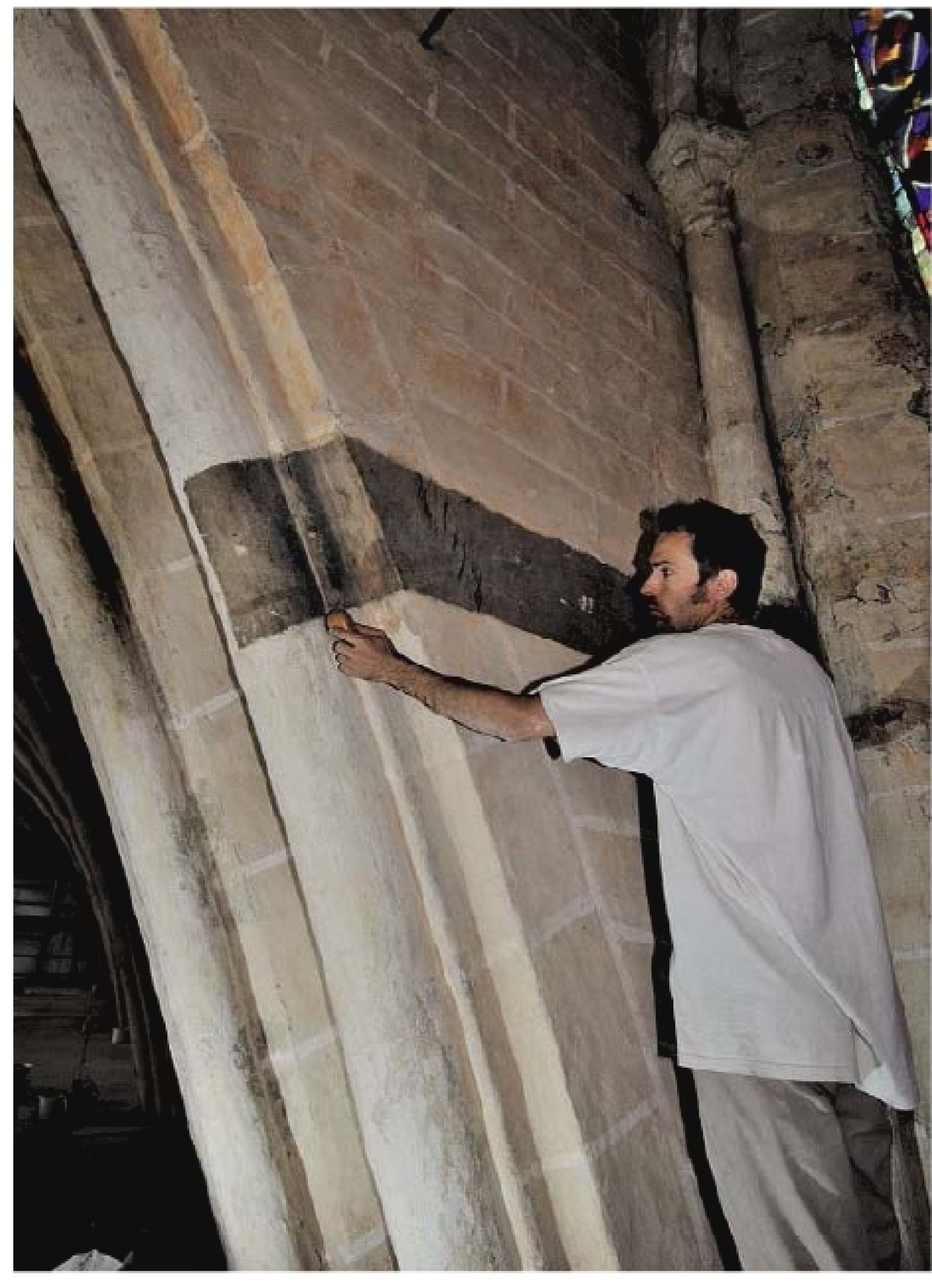
Un familier de Notre-Dame de Chartres qui n'aurait pas visité la cathédrale depuis une décennie pourrait-il la reconnaître aujourd'hui ? Rien n'est moins sûr, tant les dernières restaurations internes bouleversent notre perception, mentale comme visuelle, de l'édifice. La pénombre d'hier, due à une vitrerie opacifiée et à l'encrassement des parois, a laissé place à une intense luminosité, désormais accentuée dans le chœur par des murs de couleur claire ! Le premier acte de cette métamorphose se joua avec la restauration des vitraux, initiée, entre 1974 et 1976, dans la façade occidentale et qui s'est poursuivie, sans relâche, avec l'aide précieuse du mécénat privé au rythme d'environ deux baies par an. L'éclat retrouvé de ces vitraux, véritables symphonies de couleurs, rendait nécessaire le nettoyage de toute l'enveloppe murale en pierre de Berchères. De même qu'on avait fini par accepter, au XIXe siècle, l'idée d'une polychromie dans l'art grec, se doutait-on que l'intérieur de la cathédrale pût être peinte dès sa construction, initiée en 1194. Les premiers essais de nettoyage furent pourtant sujets à polémique, diverses couches de peinture (parfois trois) ayant été mises en évidence.

Trompe-l'œil ancien

Réalisés en 1994, des sondages confirmèrent que le décor le plus ancien et généralisé consistait en un enduit ocre jaune, combiné à des motifs de faux joints peints en blanc. Simulant le réseau d'assemblage des pierres, ce dessin ne se confondait toutefois pas avec l'appareillage réel, tant dans les parois que dans le voûtement. La modénature avait reçu pour sa part un simple badigeon blanc, appliqué sur l'enduit des colonnes ainsi que sur les nervures, et posé directement sur les chapiteaux. Sur les bases de cette étude, Patrice Calvel, architecte en chef des Monuments historiques en charge de la cathédrale depuis 1998, put lancer un prudent programme de dégagement et de restauration du décor peint. Le choix se porta sur deux chapelles du déambulatoire – celle d'axe, dite des Apôtres, ainsi que la chapelle voisine dite des Martyrs –, pour la bonne raison que toute trace de polychromie et d'enduits avait ici disparu durant



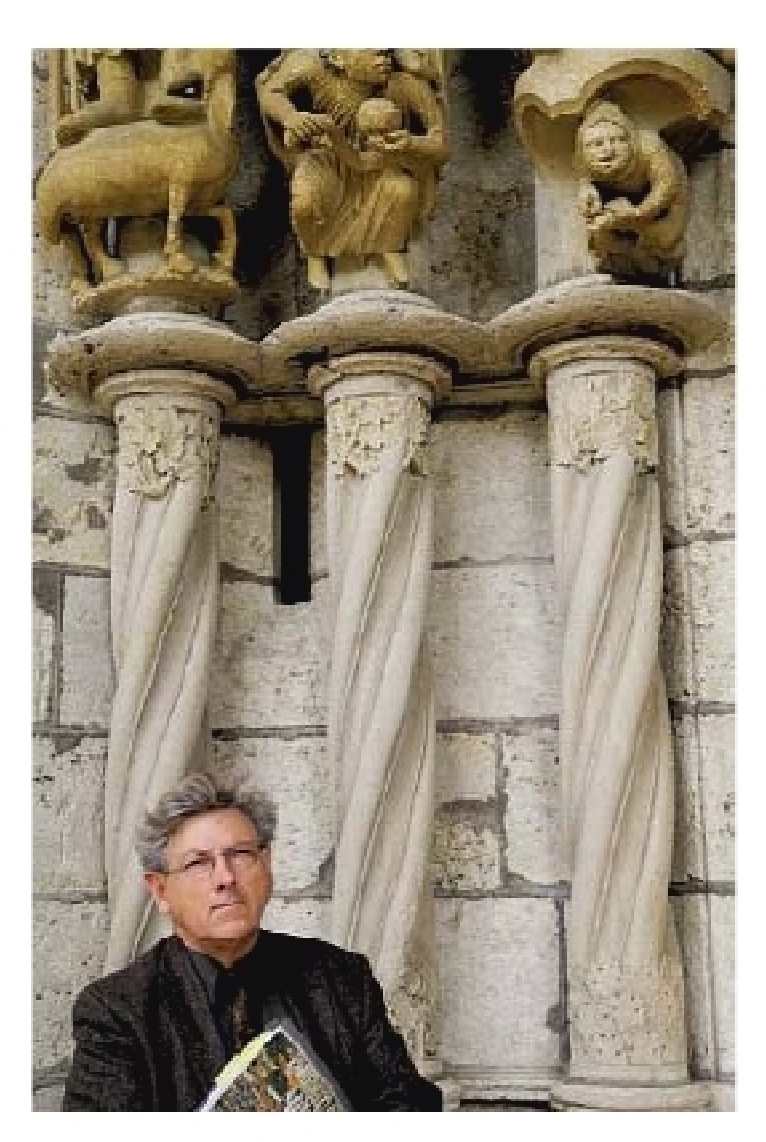




En haut : détail de la tête du Christ après nettoyage et avant restauration de la polychromie (©PATRICE CALVEL).
En dessous : vue au microscope d'un prélèvement pour étude de la polychromie des clefs de voûte montrant le pigment bleu et la dorure (©CLÉMENT GUINAMARD, ECMH). **À droite : le décor peint des voûtes apparaît après un premier nettoyage à la brosse. La bande noire témoigne de l'état encrassé** (©CLÉMENT GUINAMARD, ECMH).

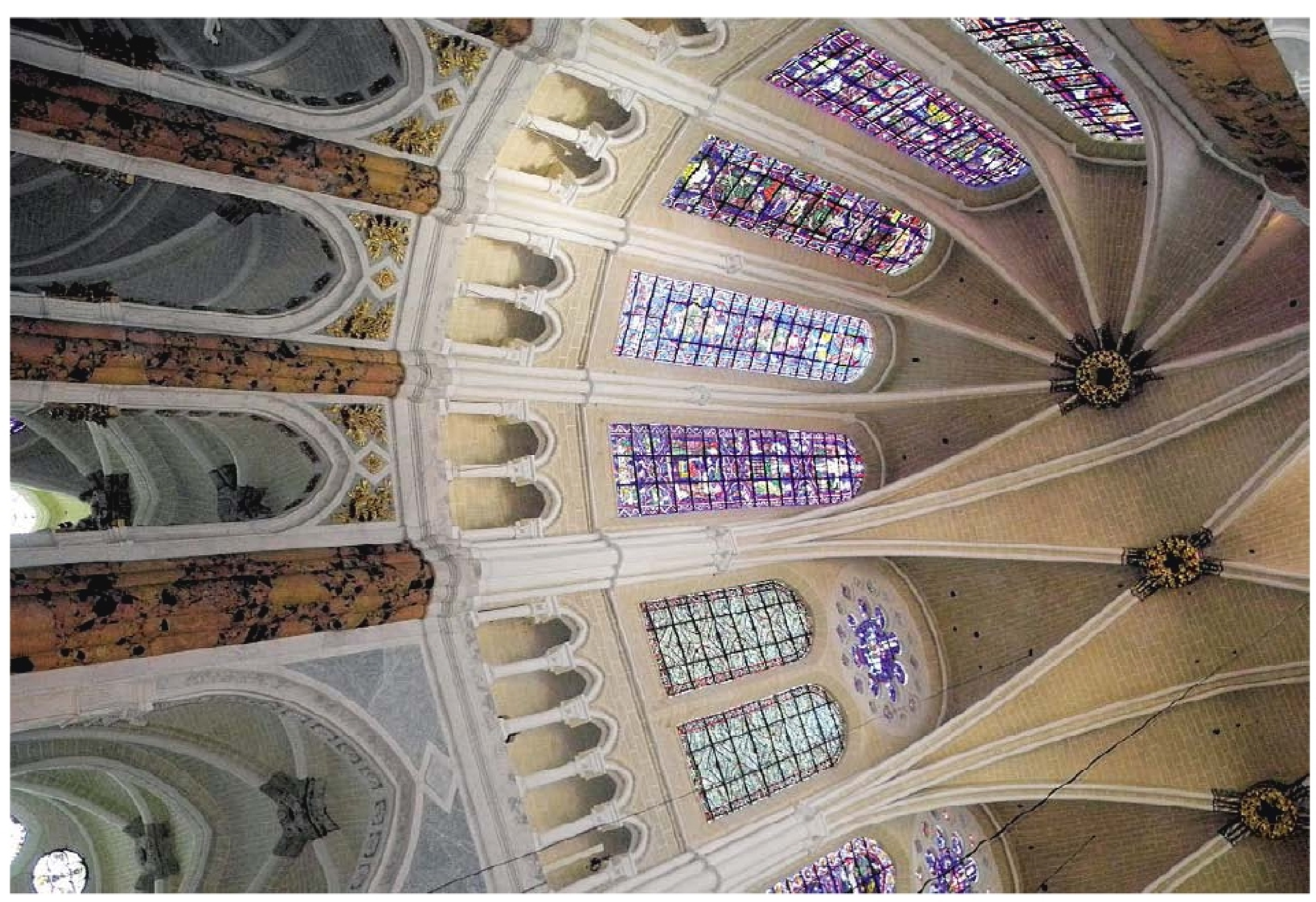
la restauration des années 1896-1914, à l'exception du décor néogothique (1874) des clés de voûtes. Réalisée en 2008 en conservant le décor des clefs, la restitution intégrale de la polychromie, appliquée sur un enduit de même nature que l'original, fut une véritable révélation. Les vitraux (déjà restaurés entre 1985 et 2000), les murs ainsi que les voûtes retrouvaient une cohérence visuelle si parfaite que l'idée fut confortée d'étendre cette opération expérimentale à l'ensemble du chœur. Dans les parties basses du bas-côté sud du déambulatoire, la polychromie originale, grattée avant 1914, dut être restituée, celle des voûtes ayant pu être dégagée.

La surprise vint en 2009 lors de la restauration des parties hautes (à partir du triforium). Un premier nettoyage de la clé absidiale mit en évidence les reliefs d'un Christ bénissant entouré de deux anges, restés, jusque-là, invisibles du sol, trente-sept mètres cinquante plus bas. On retrouva également, sur les cinq clés de voûte à feuillage



L'architecte en chef des Monuments historiques Patrice Calvel devant le portail du transept nord (©HERVÉ GRANDSART).

sculpté ainsi que sur le départ des nervures, un décor héraldique polychrome encore lisible. Mais qu'avait-on découvert au juste ? Une restauration ancienne, le décor d'une époque à spécifier ou bien le décor d'origine ? Des études scientifiques croisées apportèrent la vérité. Clément Guinamard, de la société Tollis (atelier de restauration), ainsi que le laboratoire de recherche des Monuments historiques purent prouver que la mise en œuvre était bien contemporaine du montage des pierres. Des études complémentaires apportèrent en outre leur lot de précisions sur la technique employée, une peinture à l'huile associée à une dorure (feuillages et motifs héraldiques, telles les fleurs de lys) appliquées sur des couches de préparation. Rappelons ici que les peintres flamands du début du XVe siècle n'inventèrent pas cette technique, mais l'étendirent à toute une gamme de couleurs, jusque-là restreinte. S'il était désormais prouvé que le décor sommital était contemporain du montage des



Vue d'ensemble montrant la totalité du chœur restauré avec son déambulatoire et ses chapelles rayonnantes. Restauré à son tour en 2011-2012, le niveau des grandes arcades a retrouvé la lisibilité du décor néoclassique à faux marbre de l'architecte Victor Louis (©HERVÉ GRANDSART).

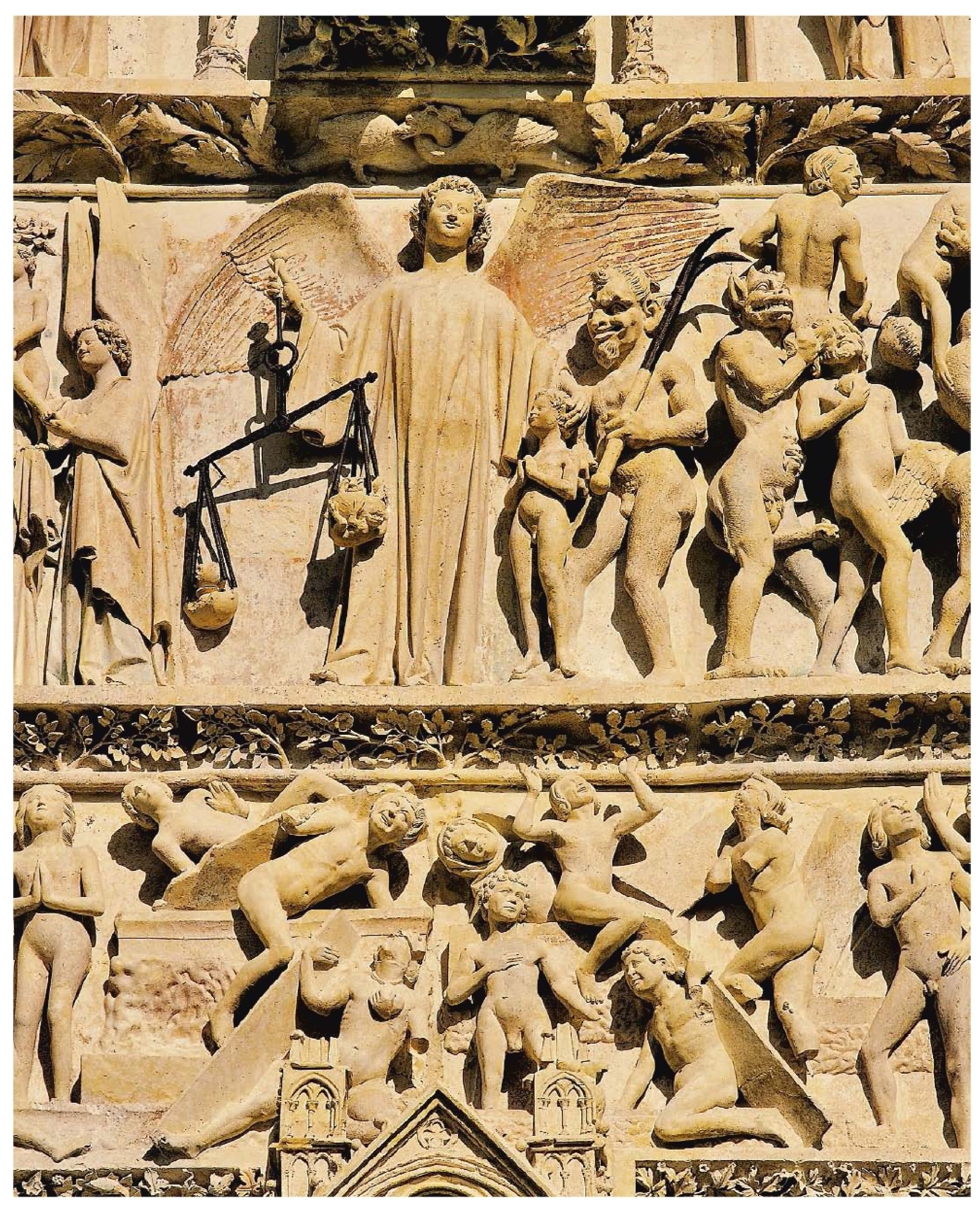
voûtes, la datation de l'ensemble restait problématique. Les historiens étaient troublés par le fait que les chanoines avaient pris possession, en 1221, d'un chœur déjà vitré (dans les années 1215-1220), alors que le type d'arcs-boutants extérieurs chargés de contenir la poussée des voûtes désignait davantage le milieu que le début du XIIIe siècle. La science héraldique de l'historien Michel Pastoureau apporta le fin mot de l'histoire. Les clés renvoient à cinq rois (dont saint Louis et Alphonse X, roi de Castille) et princes, désignant, d'évidence, les riches donateurs ayant contribué au financement du chantier. Or, selon l'Histoire, ces personnages ne pourraient avoir agi ensemble à Chartres qu'entre 1257 et 1261. La dédicace de la cathédrale, le 17 octobre 1260, donnerait en fait la date d'achèvement de la construction et il faudrait admettre que, jusqu'en 1255 environ, le chœur, probablement déjà charpenté et couvert, ne fût pas encore voûté.
Fruit d'une coopération pluridisciplinaire exemplaire, cette campagne fut parachevée en 2011-2012 par la restauration des parties basses du chœur dont le réaménagement, dans un esprit néoclassique, avait été commandé en 1766 à l'architecte Victor Louis.

Esprit néoclassique

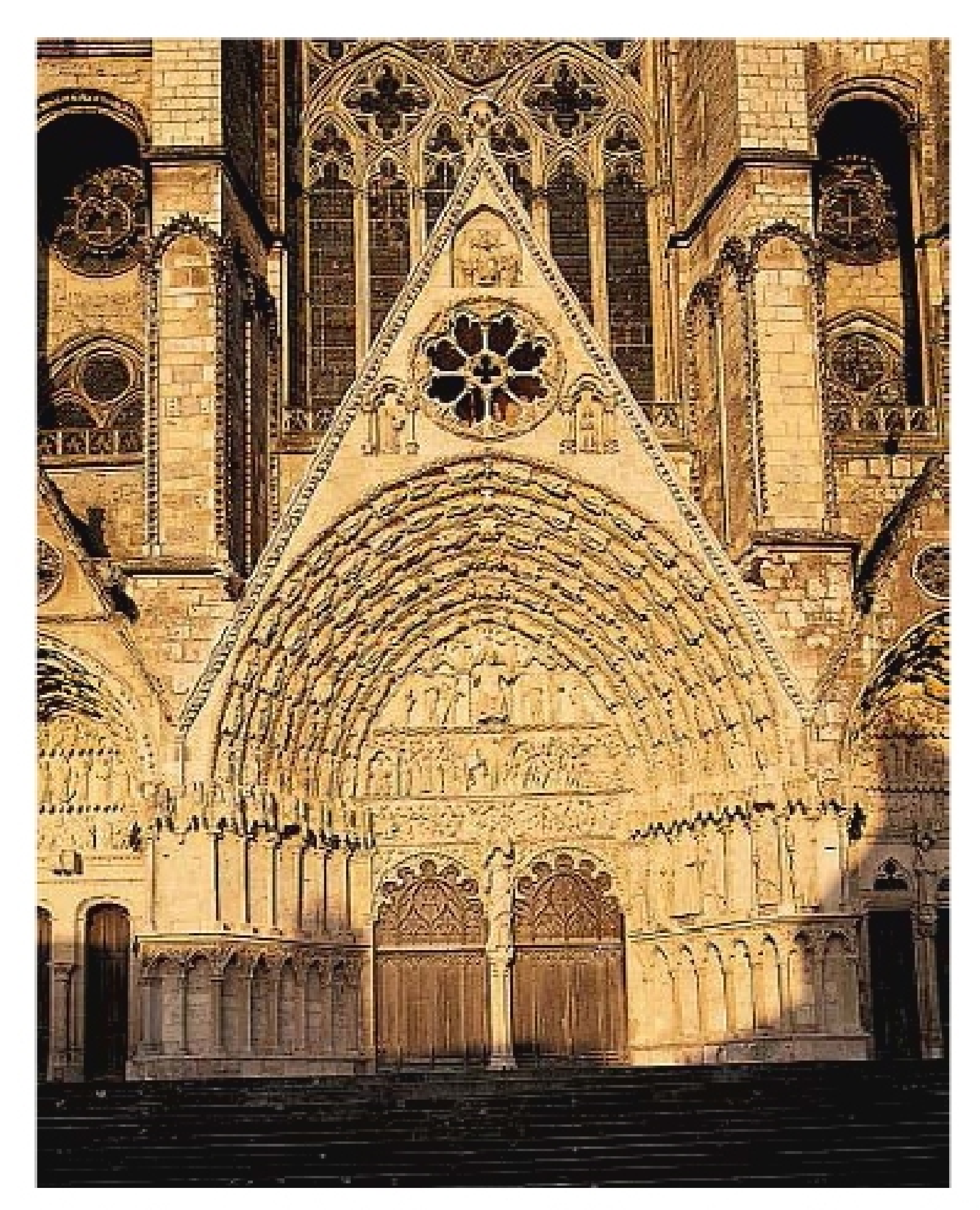
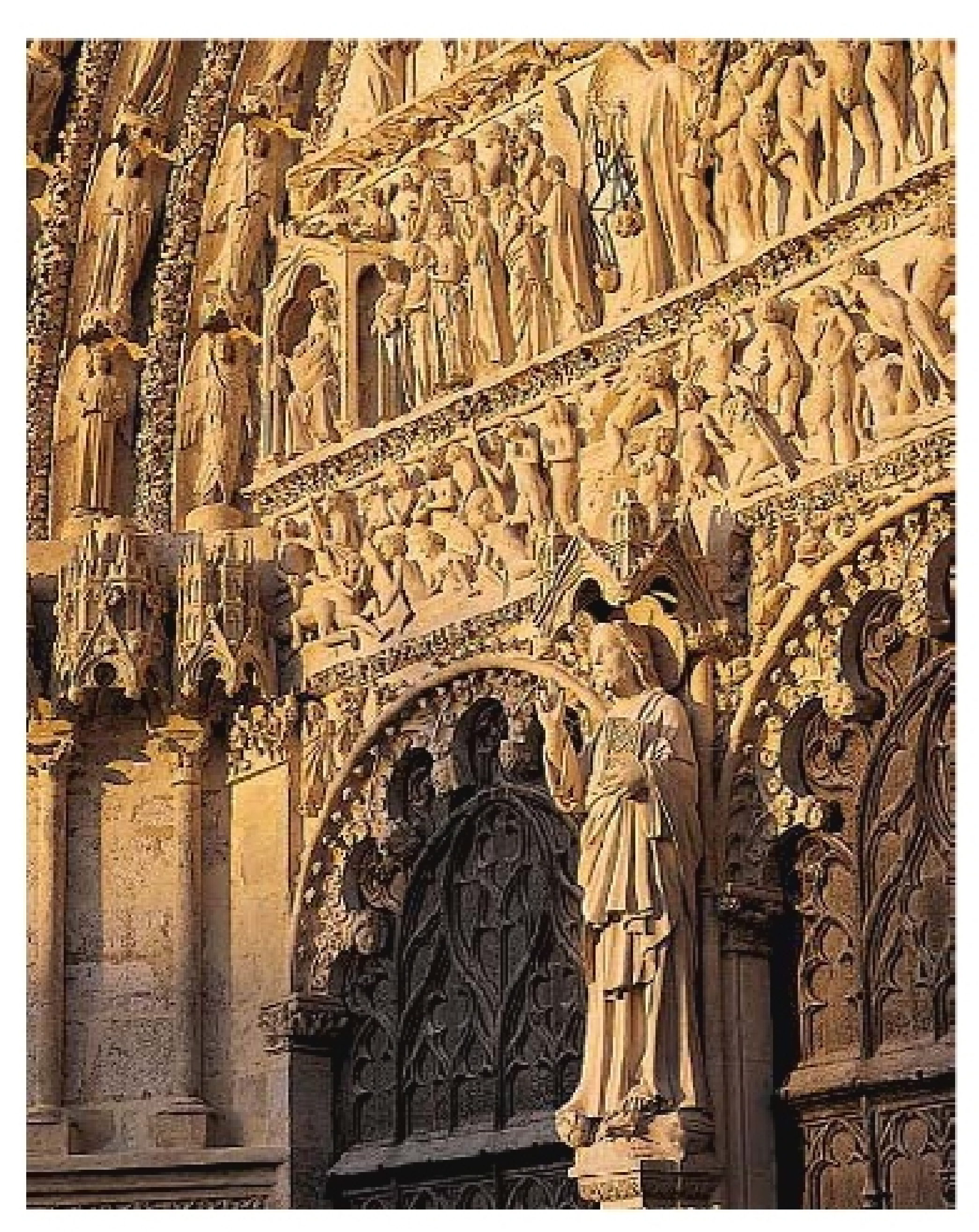
Ce fastueux décor de marbre (au niveau du pavage) associé au trompe-l'œil (dans les arcades gothiques) sert toujours d'écrin, derrière l'autel, au groupe colossal en marbre de l'Assomption de la Vierge (1772) de Charles-Antoine Bridan, auteur également des vastes bas-reliefs de la Vie de la Vierge, livrés en 1788 pour embellir les travées des stalles. Jusque-là, ce décor avait été jugé assez sévèrement, accusé de rompre une unité de style volontiers exaltée depuis Viollet-le-Duc. Il faut pourtant convenir que les superlatifs manquent pour exprimer l'admiration face au somptueux spectacle théâtral orchestré par Louis et Bridan. Extraordinaire et magnifique, cette fidèle restauration reste néanmoins paradoxale puisqu'elle superpose deux états « neufs » séparés par plusieurs siècles, marqués, en outre, par la perte d'une infinité de parures, à commencer par l'admirable jubé du XIIIe siècle, détruit en 1763, dont le jubé de Victor Louis, qui lui succéda, ne reprit pas la place. Qu'on le veuille ou non, Viollet-le-Duc a toujours raison : restaurer revient, en permanence, à restituer un état idéal qui n'a jamais existé tel quel auparavant ! Mais qui, ici, s'en plaindrait ? ■

À VOIR
LA CATHÉDRALE NOTRE-DAME, 16, cloître Notre-Dame, 28000 Chartres 02 37 21 59 08 www.cathedrale-chartres.org

À LIRE
– « Restaurations récentes à la cathédrale de Chartres », *Bulletin monumental* (revue de la société française d'archéologie), fascicule n° 1, tome 169, 2011.
– « Chantiers/Actualités : la cathédrale de Chartres », *Monumental* (revue du service des Monuments historiques), n° 2, 2010.



Le tympan central du XIIIe siècle, dit du Jugement dernier. L'archange saint Michel pesant les âmes, au-dessus de la Résurrection des morts.

Sculpté au XIVe siècle, le « grand Dieu » du portail central est trop haut pour sa niche.

UNE NOUVELLE ÈRE POUR LA CATHÉDRALE DE BOURGES

Une des plus vastes cathédrales gothiques de France, classée au Patrimoine mondial, vient de retrouver, nettoyés, ses sept portails et poursuit la réfection de ses toitures. Une occasion d'en affiner l'étude intégrale.

Texte ANNE-MARIE ROMERO **Photos** BERNARD SAINT-GENÈS

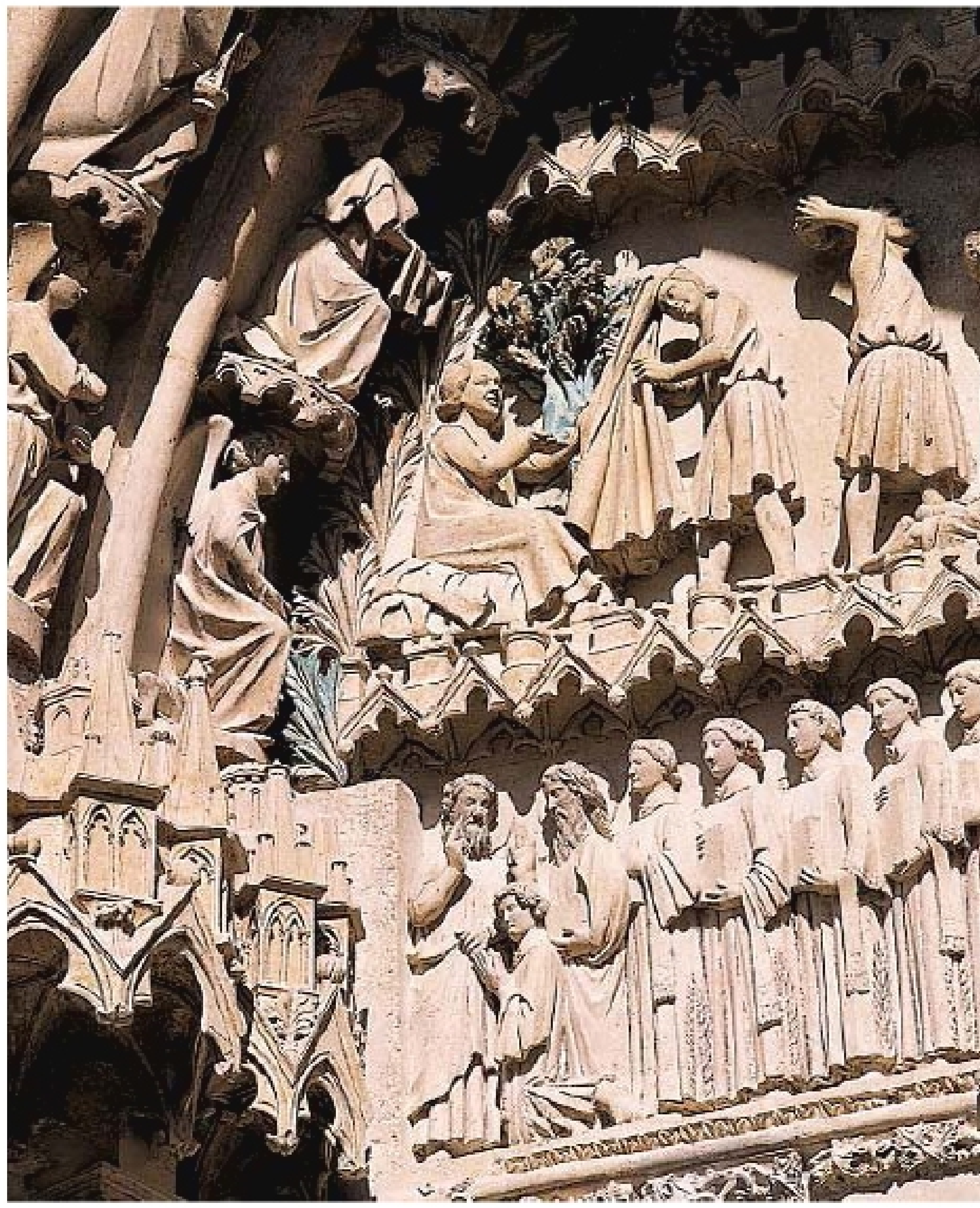
Grandiose, imposante, immatérielle… C'est ainsi qu'apparaît aujourd'hui l'immense vaisseau de pierre qui fut la primatiale de l'archevêque de Bourges, saint Guillaume, au XIIe siècle, au moment même où l'on s'affairait à sa construction. Saint-Étienne de Bourges, commencée en 1195, témoigne de la compétition acharnée à laquelle se sont livrés, du XIe au XIIIe siècle, les bâtisseurs de Dieu, dans le nord de l'Europe. C'était à qui ferait l'ouvrage le plus haut, le plus long, le plus vaste, le plus beau… Certes, Amiens est plus grande, Beauvais plus haute, Chartres plus parfaite. Mais Bourges, avertie par les désordres survenus dès la construction de ses tours, sut rester à l'extrême limite du raisonnable. Et elle possède un atout : elle suscite la passion de l'architecte en chef des Monuments historiques Patrick Ponsot, et celle d'une association, Les Amis de la cathédrale de Bourges, qui se démènent pour la faire connaître, la faire vivre et en faire découvrir les aspects les plus insolites.

Entre histoire et légende

Comme toujours, il faut naviguer entre histoire et légende pour connaître la genèse d'un lieu si prestigieux. Saint-Étienne de Bourges fut, dit-on, édifiée en un temps record : de 1195 à 1260, sur les ruines d'une cathédrale romane aussitôt bâtie, aussitôt détruite ! En réalité, il y eut une longue interruption, entre 1260 et 1313, pendant laquelle la façade demeura incomplète, faute de crédits pour consolider l'existant. Et ce n'est que grâce à un don du roi Philippe le Bel qu'elle put enfin être consacrée en 1324. Car cette course à la performance requérait des investissements considérables de la part des archevêques, de leurs chapitres de chanoines et de toute une population d'artisans et d'artistes qui resteront à jamais anonymes… Il en est un surtout que l'on voudrait connaître, c'est le génial maître d'œuvre du projet, qui sut donner à l'espace intérieur une impression d'unité et de cohérence absolues. Son absence de transept et de tribunes, ses trois nefs pyramidales, dont la plus haute atteint plus de trente-sept mètres, l'emploi de voûtes sexpartites (dessinant six voûtains), qui allège le poids supporté par des piliers hauts de vingt mètres, et une petite tricherie sur la largeur de la nef principale (quatorze mètres à l'entrée, quinze au niveau du chœur) atténuant l'effet de perspective, toutes ces innovations confèrent à cette église basilicale de cent dix-sept mètres de long, l'illusion d'un navire infini, baigné d'une lumière irréelle.

Le choix d'alterner niveaux éclairés et niveaux aveugles explique cette lumière particulière. Les trois rangées de fenêtres de la nef et du chœur, correspondant aux trois niveaux





Trois prophètes sur le portail latéral sud datant de la cathédrale romane. Ci-dessus : sur le portail central sud, Saül, futur saint Paul, garde les vêtements des bourreaux de saint Étienne. Ci-dessous : la cathédrale Saint-Étienne, cœur historique de Bourges (©MARIE JAURAND).

de toitures, ont conservé, dans le chœur, six splendides verrières aux teintes chaudes du XIIIe siècle et une dizaine d'autres de la Renaissance. Mais la nef, elle, séparée du chœur par un jubé détruit après le Concile de Trente, n'avait que des fenêtres transparentes.

Un projet aussi ambitieux, avec une façade large de cinquante-cinq mètres et deux tours prévues à hauteur de la grande voûte, n'est pas allé sans difficulté ni dégâts. Ils commencèrent dès que l'on s'attaqua aux tours du massif occidental. En 1313, à mesure que s'élevait la tour sud, la cathédrale s'affaissait. Non seulement on décida, à contrecœur, de ne pas y installer de cloches – d'où son nom de « tour sourde » – mais on dut l'étayer par un énorme pilier butant, de vingt mètres de côté, un contrefort surmonté d'une chapelle *« luxueusement décorée, mais qui n'a jamais servi »*, précise Patrick Ponsot. Il vient d'en terminer la restauration : deux ans de travaux, pour un coût de 340 000 €. Quant à la tour nord, qui était achevée pour la consécration de la cathédrale, elle s'effondra dans la nuit du 31 décembre 1506 ! Elle fut reconstruite dans un style flamboyant plus Renaissance que gothique, et s'élève aujourd'hui à soixante-cinq mètres.

Deuxième grand chantier en cours depuis 2009 : les toitures. Restauré en 1883, l'immense ouvrage d'entraits, de fermes, de chevrons,

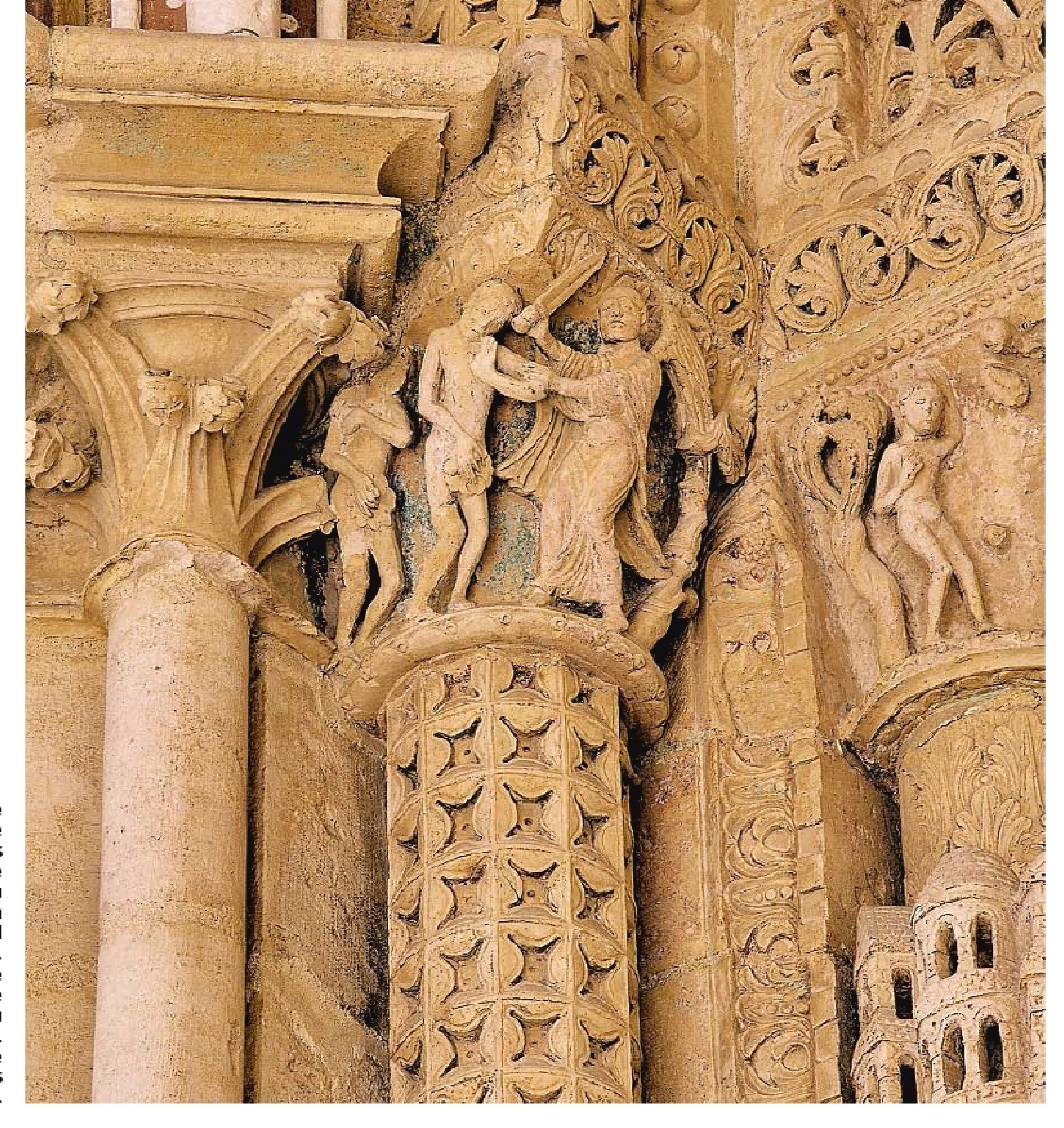


d'arbalétriers date, en majorité, du XIIIe siècle, et celui du chœur (XIIe), de la cathédrale romane ! Pas question, pour Patrick Ponsot, qui ne cesse de s'interroger sur le sens du patrimoine, de les remplacer. On les consolide donc, en leur accolant des planches neuves. Même les sablières (qui longent les murs et soutiennent l'ensemble de la charpente) sont soulevées par des palans et leur fléchissement corrigé par l'adjonction, en sous-œuvre, de nouvelles poutres de chêne…

Quant aux sept mille mètres carrés de couverture, Patrick Ponsot les veut en *« ardoise au crochet »* : *« L'ardoise n'est pas trouée et clouée à la charpente. Elle est maintenue par de longs crochets qui eux, sont cloués à des liteaux. »* Le chœur et la moitié de la nef terminés, il reste l'autre moitié et les bas-côtés, c'est-à-dire encore quatre mille mètres carrés d'ardoises à remplacer… L'opération globale, sur quatre ans, coûte 4,5 millions d'euros.

Visages d'anges et de saints

Restent les sept portails. Vandalisés pendant les guerres de religion, martelés à la Révolution, restaurés *« avec insouciance »* par le sculpteur Théophile Caudron, en 1840, ils ont perdu la majeure partie de leurs deux cents visages d'anges, de martyrs, de saints et de simples mortels. Au nord et au sud, les maçons du XIIIe avaient récupéré les portails romans et les avaient transformés en porches aux parois ajourées d'arcs polylobés. Ce sont,



Dieu chasse Adam et Eve du paradis terrestre, sur le chapiteau roman d'un pilier du portail latéral sud, récupéré de l'ancienne cathédrale du XII[e] siècle. La polychromie se devine dans les fonds.

sans doute, les plus beaux de l'édifice, avec des piliers déclinant la grammaire géométrique foisonnante du XII[e] siècle et des tympans à la gloire de Jésus et de Marie. Les deux ont été restaurés, ce qui a permis à Patrick Ponsot de replacer la tête d'un roi Mage, cassée par les huguenots et miraculeusement retrouvée…

Les cinq portails du massif occidental, enfin, ont fini leur nettoyage « doux », à l'eau et au savon. À l'instar des portes nord et sud, des bleus azur et des rouges saturés réapparaissent par endroits, dans la blancheur retrouvée de la pierre. Apogée du classicisme gothique, ils sont néanmoins de valeur inégale. Mais deux d'entre eux méritent le voyage : le tympan central, avec une Résurrection des morts et un Jugement dernier digne de celui de Conques, et son voisin, le portail de saint Étienne, éblouissent par la grâce et la force de leurs personnages.

Terminée, la restauration de Bourges ? Patrick Ponsot n'a pas cette prétention : « *Parce qu'il n'y est jamais question "d'achèvement" ou de "restitution"*, dit-il. *Juste d'apprécier ce qui explique l'état dans lequel nous est parvenue la chose ancienne, et les raisons qui font qu'à ce moment précis, il devient nécessaire (ou non) d'intervenir* »… L'étude, jamais réalisée de l'ensemble de Saint-Étienne, il la mène depuis 2008, avec la Columbia University de New York. ■

À VOIR

– CATHÉDRALE SAINT-ÉTIENNE, 14, place Étienne Dolet, 18000 Bourges 02 48 65 72 89
Site de l'association des Amis de la cathédrale de Bourges : www.amis-cathedrale-bourges.com
– *Cathédrale de Bourges, insolite et méconnue,* DVD, Les Amis de la cathédrale de Bourges, 20 €.

À LIRE

– Jean-Yves Ribault, *La Cathédrale Saint-Étienne de Bourges,* éditions Ouest-France, 31 pp. 6 €.
– François Thomas, *Saint-Étienne de Bourges, cathédrale vivante, un silence qui parle,* coédition Les Amis de la cathédrale de Bourges et Lancosme multimedia, 384 pp., 69 €.



Le logis royal du château d'Angers après restauration (©DIDIER PLOWY, CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX).

RÉOUVERTURE DU LOGIS ROYAL DU CHÂTEAU D'ANGERS

Dix-neuf mois de travaux auront été nécessaires pour assurer la restauration du logis royal du château d'Angers, rouvert au public en juin dernier. Seul vestige des bâtiments résidentiels construits au XIVe siècle par le roi Louis II dans cette forteresse des bords du Maine, le logis avait été ravagé en janvier 2009 par un grave incendie. D'un montant de 6,2 millions d'euros (apportés par l'État et par le mécénat à hauteur de 300 000 €), les travaux ont permis la réfection de la toiture et des charpentes, la restauration des murs et des planchers ainsi qu'une amélioration de l'accessibilité de l'édifice. En attendant 2014 et la réalisation d'un nouveau parcours scénographique pour lequel un appel à concours a été lancé, un aménagement provisoire met en lumière l'histoire et l'architecture du bâtiment, aujourd'hui géré par le Centre des Monuments nationaux. Est également abordée l'histoire de la *Tenture de l'Apocalypse*, le chef-d'œuvre de l'art tissé médiéval exposé dans la galerie du château. **D. M.**

ANGERS, CHÂTEAU, 2, promenade du Bout du monde 02 41 86 48 77
http://angers.monuments-nationaux.fr/



Le baptistère de la cathédrale, chef-d'œuvre d'art brut (©GÉRARD GUENIN).

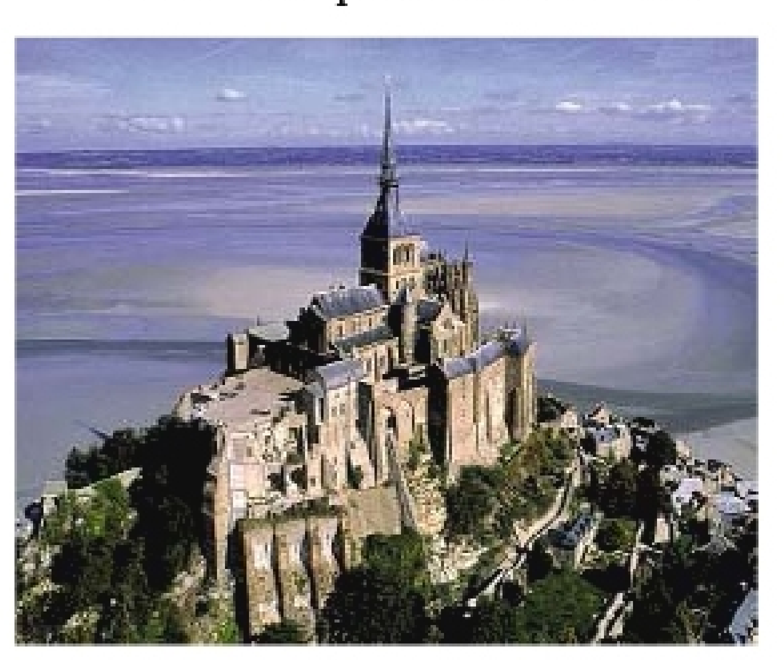
QUEL AVENIR POUR LA CATHÉDRALE DE JEAN LINARD ?

L'avenir se dégage-t-il pour l'insolite cathédrale imaginée dans un hameau du Berry par Jean Linard (1931-2010), peintre, sculpteur et potier ? En attendant de trouver un acquéreur pour ce site qu'elle ne peut plus entretenir, la famille de l'artiste a confié sa valorisation à l'association Autour de la cathédrale de Jean Linard. Grâce notamment à sa réouverture exceptionnelle en juillet-août et à la création d'un site internet, celle-ci espère sensibiliser le public au devenir de ce lieu emblématique de l'art singulier. L'inscription attendue à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques devrait par ailleurs permettre d'en assurer la sauvegarde. **D. M.**

NEUVY-LES-DEUX-CLOCHERS, CATHÉDRALE DE JEAN LINARD, Les Poteries 02 48 59 15 27
http://cathedrale-linard.com

LE MONT-SAINT-MICHEL PREND LE LARGE

Opération d'envergure, le rétablissement du caractère maritime du Mont-Saint-Michel a franchi une étape supplémentaire avec la mise en place d'un nouvel accueil, qui a permis d'en finir avec les stationnements défigurant le site. L'accès se fait maintenant depuis le continent grâce à l'aménagement d'un parc de véhicules de quatre mille cinq cents places, situé à 2,5 kilomètres du rocher et complété de bâtiments d'accueil à l'architecture de pierre, de bois et de verre. Des cheminements piétonniers conduisent ensuite au départ des navettes mises en place. Une nouvelle digue et un élégant pont-passerelle, qui constitueront la partie finale du parcours, doivent parachever en 2014 cette reconquête de l'environnement paysager de l'un des sites les plus visités de France. De la refonte des logis à la réfection de la couverture de la porte du roi, un important ensemble de travaux se poursuit par ailleurs sur les bâtiments eux-mêmes, sous la houlette de François Jeanneau, architecte en chef des Monuments historiques. Certains sont liés au rétablissement du caractère maritime. C'est le cas des opérations de reprise des fondations et de restauration menées sur les flancs ouest et est des remparts, dont une première phase vient de s'achever. **D. M.**



L'abbaye du Mont-Saint-Michel abritant la terrasses aux Canons, belvédère situé au nord-ouest du site (©MARC RAMILLARD, CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX).

www.projetmontsaintmichel.fr

UN GISANT EXCEPTIONNEL RÉVÉLÉ À DREUX

Laissé dans l'oubli pendant plus de cent ans, le gisant de la duchesse d'Alençon par le sculpteur Louis-Ernest Barrias (1841-1905) est maintenant visible au musée d'Art et d'Histoire de Dreux. La duchesse d'Alençon a péri en 1897 lors de l'incendie du Bazar de la Charité à Paris. Une projection de cinéma organisée pour une vente de charité avait tourné au drame, et la duchesse d'Alençon, héroïque, s'était sacrifiée pour aider à évacuer les autres victimes. Sœur cadette de l'impératrice d'Autriche « Sissi », elle avait épousé Ferdinand d'Orléans, duc d'Alençon et petit-fils du roi Louis-Philippe, ce qui lui valut d'être inhumée dans la chapelle royale de Dreux. Le réalisme de sa posture dans ce gisant a certainement choqué ses contemporains : la crispation des mains dans la douleur, les pieds échoués, la torsion asymétrique du corps, la natte du chignon dénouée… En 1910, la famille d'Orléans choisit donc de le remplacer par un gisant plus neutre et académique, et relégua celui de Barrias aux oubliettes, dans les caves de la chapelle royale. Aujourd'hui redécouvert et remis en lumière, il livre sa puissance d'expression intense et sa poignante beauté. **V. de M.**

Le gisant de la duchesse d'Alençon, inaccessible au public depuis cent ans, désormais visible au musée d'Art et d'Histoire de Dreux (©BENOIT COIGNARD, MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE DREUX).

DREUX, MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, 7, place du Musée
02 37 50 18 61 www.dreux.com

LA TOUR DE L'ORATOIRE DE VITRÉ SUBLIMÉE

Débutée en octobre dernier, la restauration de la tour de l'oratoire du château de Vitré est achevée. L'objectif était de sauver le tuffeau de la vallée de la Loire rongé par les embruns bretons, et de préserver des outrages du temps le ravissant édicule Renaissance perché au-dessus de la cour du château. Cette mission délicate a été confiée à Christophe Amiot, architecte en chef des Monuments historiques. Cette dentelle de pierre Renaissance du XVIe siècle a été élaborée pour le baron de Vitré et gouverneur de Bretagne, surnommé « le Magnifique », Guy XVI, qui, aux côtés de François Ier, avait été initié aux splendeurs de l'Italie. Au fil du temps, la structure de la tour a été modifiée, passant d'un plan semi-circulaire à un plan quadrangulaire à partir du XVIIIe siècle, témoignant des évolutions du goût au fil du temps. Après ce chantier de restauration, la ville de Vitré va pouvoir commencer à engager la métamorphose progressive du château en musée, avec comme toute première étape, l'installation à l'étage de la tour de l'oratoire, d'un retable d'émaux de 1544, actuellement en cours de restauration dans les ateliers des Musées de France, à Versailles. **V. de M.**

www.mairie-vitre.com

L'absidiole Renaissance de la tour de l'oratoire au château de Vitré, après restauration (©CHRISTIAN SACHER).

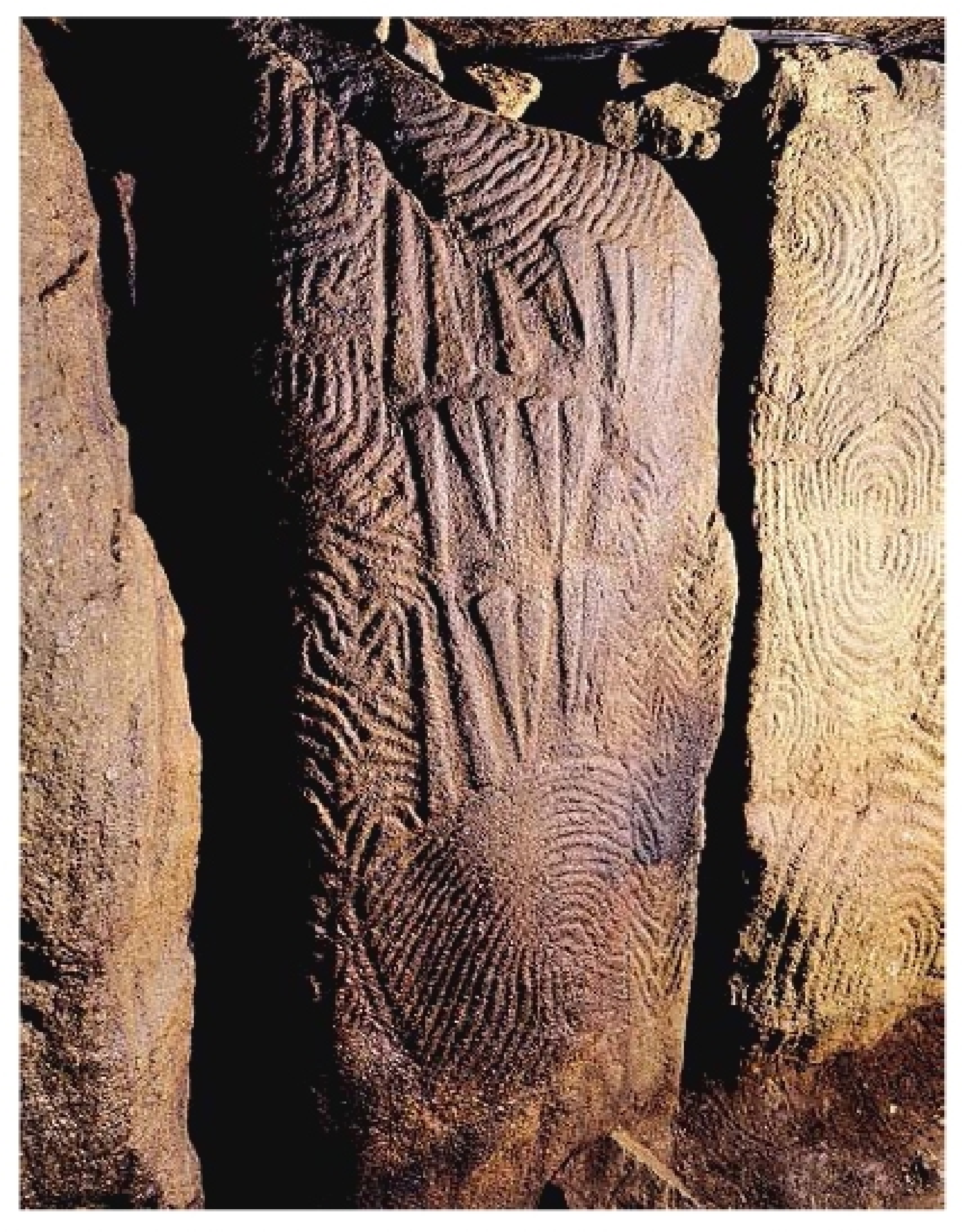
LA FORCE DU SIGNAL AU HAVRE



***Le Signal*, sculpture d'Henri-Georges Adam située sur le parvis du musée d'Art moderne du Havre** (©CÉCILE GERARD-VILLE DU HAVRE).

Inaugurée au Havre en 1961, la sculpture d'Henri-Georges Adam (1904-1967), *Le Signal*, vient d'être magnifiquement restaurée grâce à la Fondation du patrimoine et la Fondation Total, pour un budget de 313 000 €. Œuvre futuriste de vingt-deux tonnes et vingt-deux mètres de long, elle est posée comme un vaisseau spatial sur le parvis du musée du Havre, *« œil tourné vers l'avenir »* selon l'artiste. L'originalité de cette sculpture est qu'elle est creuse, en béton armé à finition blanc rosé, terminée par une pointe d'aluminium. Auparavant ternie par l'érosion des vents du large et les infiltrations d'eaux salines, elle a retrouvé sa luminosité primordiale. **V. de M.**

LE HAVRE, MUSÉE D'ART MODERNE ANDRÉ MALRAUX (MuMa), 2, boulevard Clemenceau
02 35 19 62 62 France www.muma-lehavrefr/blog-50ans



Le cairn de l'île de Gavrinis renferme 23 dalles ornées de gravure (©DIDIER TRUFFAUT).

LE CAIRN DE GAVRINIS BIENTÔT DÉCRYPTÉ ?

Depuis de nombreuses années, Serge Cassen, archéologue et chercheur au CNRS, travaille à un nouveau modèle d'interprétation des signes gravés qui ornent les monuments mégalithiques. Célèbre pour sa concentration en ouvrages de ce genre, le Morbihan est au cœur de ses interrogations. Malheureusement, il dispose trop souvent de relevés peu fiables, mais la technologie peut venir au secours de l'observation. C'est l'objet d'un programme mené par Cassen et Laurent Lescop, enseignant-chercheur à l'école d'architecture de Nantes, sur le cairn de Gavrinis. Dominant une petite île dans le golfe du Morbihan, cette tombe à couloir du IVe millénaire av. J.-C. présente un ensemble extraordinaire de gravures, dont les énigmatiques signes mettent les archéologues au défi. Pour la première fois, l'intégralité d'un site mégalithique français a été entièrement numérisé grâce à diverses techniques complémentaires : scanner 3D, photographie numérique, spectrométrie de fluorescence X… Deux relevés ont été réalisés en 2011, l'un à l'échelle architecturale, l'autre à l'échelle des dalles de paroi. Près de cent cinq millions de points ont été enregistrés. La vision qui en résulte doit permettre d'appréhender le décor dans sa globalité et d'en mettre au jour la cohérence. Le programme se poursuit par une restitution en 3D de la tombe. J.-F. L.

www.sagemor.com



Le vieux gréement *Reder Mor*, ou *Coureur de la mer*, après restauration (©DR).

LE REDER MOR REPREND LA COURSE

En 1992, une association entreprenait la reconstruction pour la fête maritime de Brest du *Reder Mor* (qui signifie « coureur de la mer » en breton), un cotre palangrier de Roscoff. Moins de vingt ans après, ce voilier en bois nécessitait une restauration pour laquelle l'association a dû mobiliser une nouvelle génération d'adhérents. Grâce à ce travail de passionnés, le navire a repris les régates, mais nécessite encore de nombreuses réparations. Avis aux amateurs. J.-F. L.

http://reder.mor.online.fr

AU CHEVET DE LA CATHÉDRALE DE COUTANCES

Édifiée entre la fin du XIe siècle et celle du XIVe siècle, la cathédrale de Coutances dans la Manche est, comme toutes ses semblables, l'objet de travaux permanents. En septembre 2012, doit ainsi débuter un nouveau chantier pour la restauration des couvertures et des charpentes de la chapelle d'axe, appelée aussi chapelle de la Circata. Placée sous la direction de Christophe Batard, architecte en chef des Monuments historiques, cette intervention, qui doit se poursuivre jusqu'en février, vient compléter la précédente campagne achevée en 2011. Cette dernière avait concerné les couvertures et charpentes du déambulatoire et des chapelles rayonnantes. Des ardoises plus épaisses et cloutées avaient été posées en remplacement de l'existant. La restauration des vitraux et de la maçonnerie, au niveau de la claire-voie du déambulatoire, avait été incluse dans cette opération qui réclame plus d'un million d'euros. Depuis la Seconde Guerre mondiale, des vitraux détruits ou très endommagés n'avaient pas été remplacés. C'est désormais chose faite : six vitraux placés dans des lancettes ont été restaurés, les autres refaits à neuf. Ainsi, une délicate lumière colorée baigne le sanctuaire. J.-F. L.



L'arc-boutant restauré de la cathédrale Notre-Dame de Coutances, fleuron de l'art gothique en Normandie (©CHRISTOPHE BATARD).

COUTANCES, CATHÉDRALE NOTRE-DAME, 1, rue Puits-Notre-Dame
www.ville-coutances.fr



Le château du Haut-Kœnigsbourg et son donjon dominent la plaine d'Alsace (© JEAN-LUC STADLER).



LE NORD-EST

Zone de frictions frontalières, le Nord-Est est cependant riche de siècles d'échanges commerciaux et de rencontres culturelles avec l'est de l'Europe. Les remparts défensifs du château médiéval du Haut-Kœnigsbourg comme la grande histoire des arts décoratifs à Nancy racontent un peu de cette saga.



Les armoiries immortalisent toutes un ancien propriétaire. Ici, sur la tour d'accès, celles du baron de Bollwiller, acquéreur du château du Haut-Kœnigsbourg au XVIIe siècle (©JEAN-LUC STADLER).



Depuis sa crête, à sept cent cinquante-trois mètres d'altitude, le château possède une vue jusqu'à la forêt Noire (©JEAN-LUC STADLER).

LE HAUT-KŒNIGSBOURG, ROYAL ET MAL-AIMÉ

Tout en restant ouvert au public, le monument symbole de l'Alsace allemande poursuit sa restauration par la consolidation de sa « maison alsacienne ». Au-delà des critiques et des haines entretenues, redécouverte du chef-d'œuvre de Bodo Ebhardt, le Viollet-le-Duc allemand.

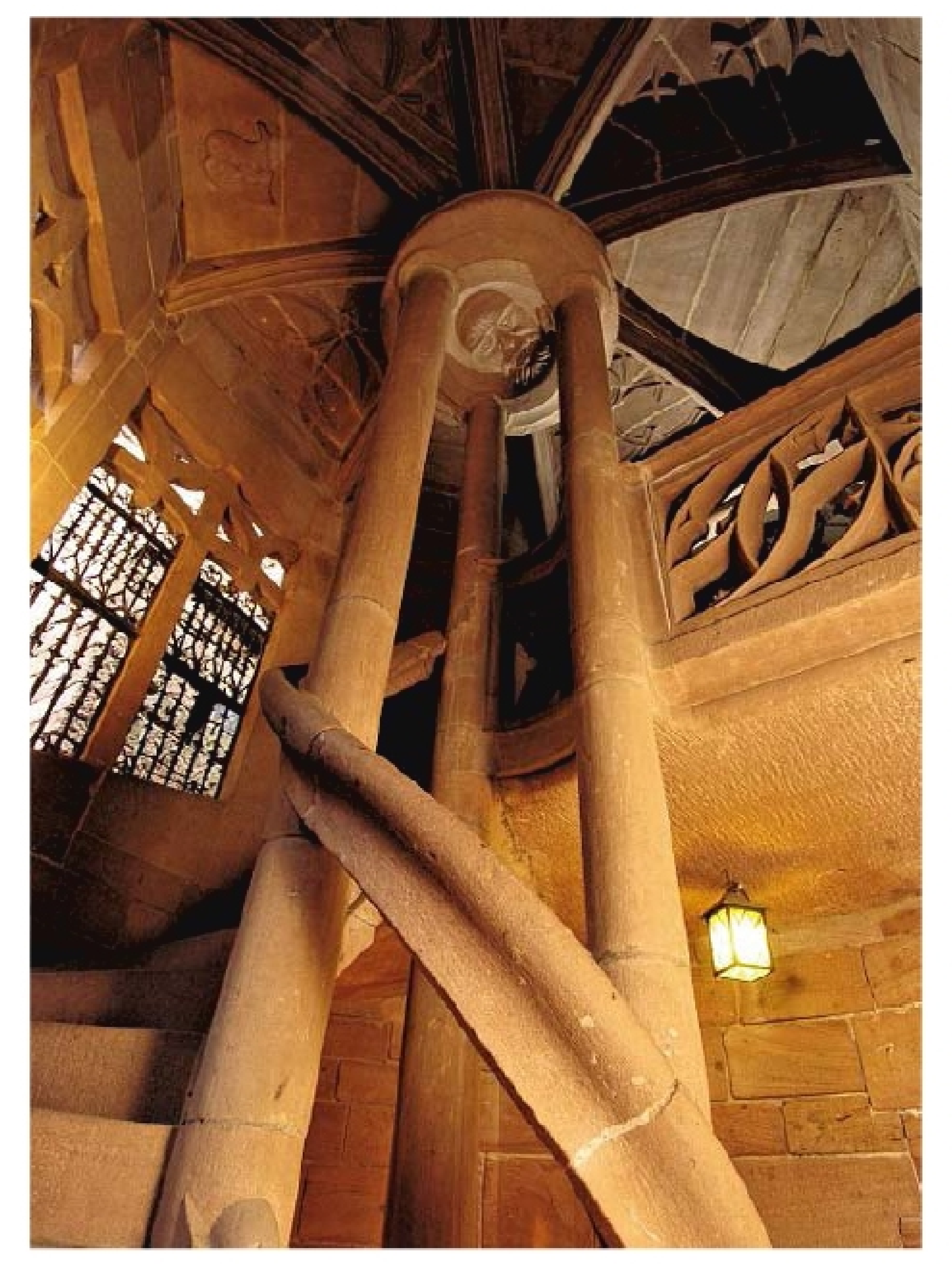
Texte DOMINIQUE DE LA TOUR

Vérins hydrauliques, échafaudages millimétriques, réglages microscopiques : les techniques les plus hardies ont été choisies pour rehausser de quelques centimètres le plancher de la « maison alsacienne », centre administratif et d'accueil du Haut-Kœnigsbourg. Pour spectaculaire, l'opération n'en est pas moins simple : avec un accord parfait, les vérins soulèvent les solives, les échafaudages calent, le plafond craque, et on recommence, jusqu'à obtenir le niveau dûment établi par les calculs et le niveau à laser. Cela dit, la restauration des planchers et charpenteries de cette demeure à pans de bois de 1908, son épuration de l'amiante et du béton qui la parasitaient, ne sont qu'un épisode des quatre années de rénovation qui s'achèveront en 2013. Pour ce château fort emblématique de l'histoire d'Alsace, un demi-million de visiteurs annuels justifiaient les travaux, mais aussi leur répartition en quatre tranches, afin d'éviter la maladie sénile des « fortifs » françaises : la fermeture *sine die*.

Depuis Charlemagne

Construite dans ce grès rose qu'on appelle des Vosges, la forteresse occupe la vieille arête rocheuse de Staufen, au-dessus de Sélestat. Les traces écrites de son existence remontent à Charlemagne, mais les deux fortins rivaux qui s'y dressaient alors ont subi quelques transformations. L'un est devenu l'Œdenburg (le bien-nommé « château déserté ») ; l'autre le *Hohkönigsburg* (« haut château royal »). *Hoh,* par opposition à un « bas » *Niederkönigsburg* : le château de Kintzheim, toujours visible plus au nord, sur sa butte de vignes. Quant à leur côté « royal », ces forteresses ont été dans la mouvance de grands seigneurs, dont trois dynasties impériales : les Hohenstaufen (qui doivent d'ailleurs leur titre à l'éperon de roc), puis les Habsbourg, et enfin les Hohenzollern.

Coincé sur un socle de cinquante mètres d'étroitesse, le Haut-Kœnigsbourg a dû s'agrandir d'est en ouest, sur deux cent soixante mètres, accotant au donjon belliqueux un logis plus civil, puis une première enceinte, une basse-cour… Quand tonne la révolution du canon, au XVe siècle, il se







Le colimaçon a été restitué d'après des documents du XVIe siècle et les tronçons de pierres subsistant dans la maçonnerie (©JEAN-LUC STADLER).
À droite, en bas et en haut : l'essentiel du mobilier, d'époque, a été collecté dans une zone s'étendant entre l'Allemagne, la Suisse et l'Alsace. (©KLAUS STÖBER).

flanque de quatre tours d'artillerie ventrues qui donnent à sa silhouette funambulesque un peu d'aplomb, et il porte sa surface à un hectare et demi, englobant dans ses remparts les méplats qui auraient pu servir aux batteries de l'assaillant. Ces défenses dissuasives, leur position en encorbellement sur trois vallées stratégiques, valent à l'ouvrage de rester mobilisable jusqu'à la guerre de Trente ans. On le voit alors résister cinquante jours aux Suédois, qui apaisent leur rage en l'incendiant. Réduit à un squelette calciné, inhabitable, bientôt obsolète, l'ouvrage se délite dès lors dans l'indifférence générale.

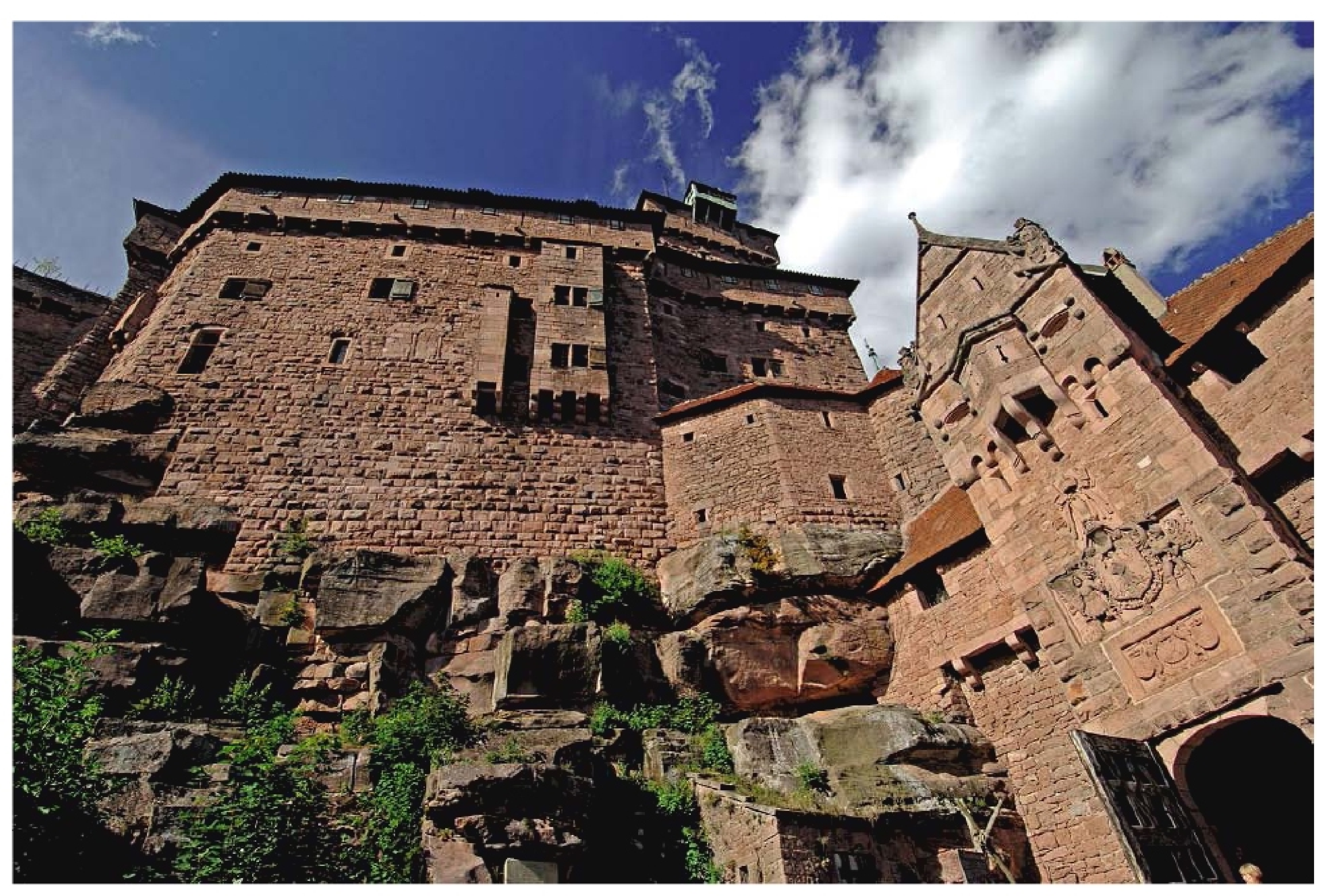
Le rêve de Guillaume II

En 1899, l'Alsace est allemande depuis presque trente ans. Quêtant les faveurs du maître du moment, les bourgeois de Sélestat offrent la ruine au kaiser Guillaume II. D'abord embarrassé, le Hohenzollern décide de la restaurer. Personnage complexe et complexé par son bras atrophié, le monarque nourrit des fantasmes obsessionnels de chansons de geste et de chevalerie. Voilà l'occasion rêvée de créer ici un musée du Moyen Âge qui montrerait, tant qu'à faire, que de l'Alsace à la Suisse, le monde germanique ne forme



Une audace de Bodo Ebhardt souvent critiquée : les vitraux néogothiques (©KLAUS STÖBER).

qu'un seul ensemble « racial ». Il suit en cela les thèses d'un expert ès fortifications, l'architecte brêmois Bodo Ebhardt, qui a publié deux tomes sur les châteaux forts « allemands » recensés dans toute l'Europe. C'est à lui qu'est donc confié le projet. Commencée en 1901, la restauration s'achève en 1908. Elle redonne à ce Haut-Kœnigsbourg, non pas l'allure qu'il avait à son apogée, au XIIIe siècle, mais l'aspect qu'il avait avant la torche des Suédois. Archives à la main, références en tête, puisant dans la carrière voisine la pierre d'origine, aidé par les meilleures grues de l'époque, Ebhardt rend à l'ouvrage ses escaliers en colimaçon, ses vitraux, ses portes ferrées et le poêle en faïence de sa salle d'armes. Le pont-levis et les inévitables souterrains ne sont pas oubliés, et le tout est frappé des armoiries des divers propriétaires, dont les trois « H » entrelacés des trois dynasties impériales…
Brocardé par le racisme anti-allemand du dessinateur Hansi, le « Burg » devient vite



Le logis et l'entrée de la basse-cour : les armoiries de Guillaume II coiffent celles d'un autre empereur, Charles Quint (©JEAN-LUC STADLER).

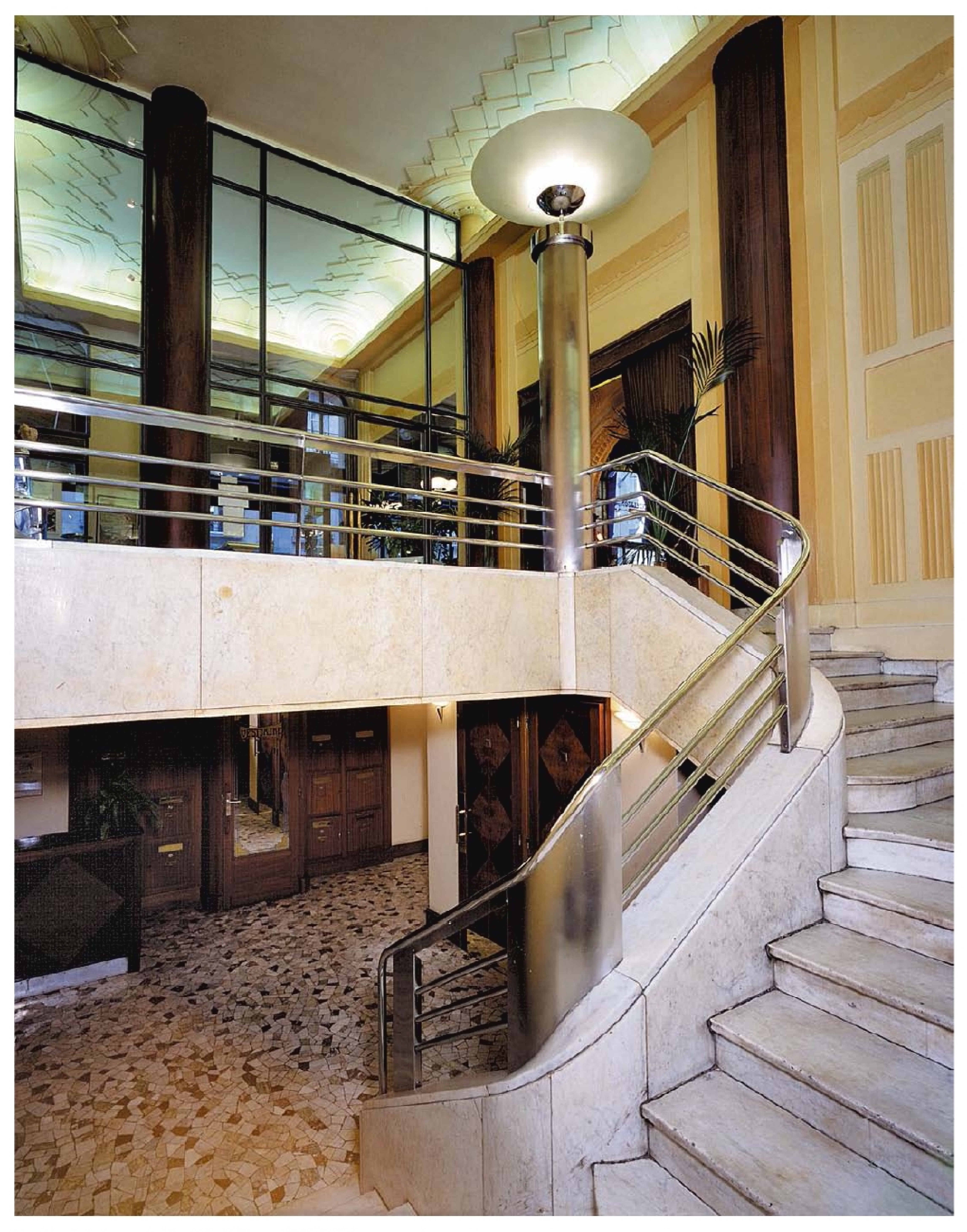
un symbole de la mégalomanie teutonne et de l'oppression des Alsaciens. Épaulé par Barrès, le public français y cristallise sa haine revancharde, pointe les erreurs historiques en oubliant Napoléon III et son château de Pierrefonds… Le parallèle entre le Haut-Kœnigsbourg de Bodo Ebhardt et le Pierrefonds de Viollet-le-Duc va pourtant de soi. Alors que Pierrefonds était résidence impériale et privative, le Haut-Kœnigsbourg n'accueillait guère que la réception annuelle de Guillaume II, qui lui gardait sa vocation de conservatoire du Moyen Âge rhénan. Loin d'être des copies comme ceux de son homologue picard, les objets exposés ici sont des armes et du mobilier d'époque, acquis dans tout le monde germanique, de l'Alsace au Tyrol. Quand Louis-Napoléon exigeait du pauvre Viollet-le-Duc des appartements, des casernements et une chapelle attestés par son seul caprice, Guillaume donnait les moyens à Ebhardt d'illustrer le savoir scientifique de l'époque. Et là où l'apôtre français de la restauration glissait une bonne part de sa fantaisie, le Brêmois rassemblait, un peu scolairement certes, ses souvenirs amassés des berges du Danube aux à-pics de l'Adige. À décharge, il faut reconnaître que la forteresse médiévale de Pierrefonds était terriblement mutilée, quand le Haut-Kœnigsbourg avait conservé 75 % de son bâti. En outre, le chantier allemand débuta un demi-siècle plus tard, à une époque où le style troubadour à la Gustave Doré avait cédé la place à une archéologie plus exigeante, aux enjeux désormais idéologiques.

Témoignage postromantique

Finalement, à part l'« oubli » du cloisonnement du logis afin de dégager une salle d'apparat digne de ce nom, à part des erreurs faites en toute bonne foi sur les toitures et parties en bois, le Haut-Kœnigsbourg offre une vision plutôt acceptable d'une forteresse du Moyen Âge. En sus, il est un témoignage de premier plan sur l'époque postromantique. Parmi les libertés prises, on trouve ainsi ces peintures murales du Strasbourgeois Léo Schnug, figure d'un Jugendstil qui emprunta au style médiéval. Les travaux actuels ne se contentent donc pas de restaurer un sommet de l'architecture castrale, mais restaurent aussi… la restauration du site par Bodo Ebhardt, à laquelle le recul et l'oubli des mauvais procès ont donné toute sa valeur. ■

À VOIR
CHÂTEAU DU HAUT-KOENIGSBOURG, 67600 Orschwiller 03 69 33 25 00 www.haut-koenigsbourg.fr

À LIRE
– Monique Fuchs, Bernhard Metz, *Le château du Haut-Koenigsbourg*, coll. « Itinéraires », éditions du Patrimoine, 7 €.
– Bodo Ebhardt, *Deutsche Burgen als Zeugen deutscher Geschichte (Les châteaux allemands, témoins de l'histoire allemande)*, Zillessen, Berlin, 1925, épuisé.



Escalier de la brasserie Excelsior à Nancy, 1928-1929 (©SERVICE RÉGIONAL DE L'INVENTAIRE DE LORRAINE, PHOTO D. BASTIEN).



Portique Orly, 1957, ossature d'acier recouverte d'aluminium, provenant de l'aéroport d'Orly sud, collection du musée de l'Histoire du fer de Nancy-Jarville (PHOTO CLAUDE PHILIPPOT).

NANCY FÊTE JEAN PROUVÉ

Nancy inscrit l'œuvre de ce grand créateur du XXe siècle, enfant de la ville, dans le patrimoine lorrain. Une collection publique, des espaces d'exposition permanents et un parcours urbain rendent hommage à son style et à ses aspirations.

Texte MYRIAM BOUTOULLE

Conçues industriellement pour répondre aux besoins du plus grand nombre, les pièces de Jean Prouvé, constructeur nancéien de meubles et d'habitations démontables, provoquent depuis plusieurs années la fièvre des collectionneurs. Le magnat américain de l'hôtellerie André Balasz a lancé la tendance en 2007, achetant aux enchères pour plus de 3 millions d'euros une maison dite « tropicale », préfabriquée, conçue par Prouvé à Brazzaville en 1950. Si le marché de l'art s'est emparé depuis 2000 des œuvres de celui qu'on qualifia de son vivant de *« tortilleur de tôle »*, il a certes permis la sauvegarde de ses constructions mais rendu plus difficile leur acquisition par les institutions.

L'héritage lorrain

La ville de Nancy et la communauté urbaine du Grand-Nancy ont donc décidé de se réapproprier leur histoire, en inscrivant définitivement l'œuvre du Nancéien dans le patrimoine lorrain. Héritier de l'École de Nancy dont son père Victor Prouvé était l'une des figures majeures et son parrain Émile Gallé le fondateur, Jean Prouvé (1901-1984) s'est formé dans le contexte de ce mouvement artistique qui prône le rapprochement de l'art et de l'industrie. En 1917, il entre en apprentissage chez le ferronnier parisien Émile Robert avant de fonder en 1924 son propre atelier de ferronnerie à Nancy. Sa collaboration à partir de 1926 avec l'architecte Robert Mallet-Stevens préfigure l'Union des artistes modernes (UAM, fondée en 1929), à laquelle ils participent tous les deux aux côtés de Le Corbusier, d'André Lurçat et de Charlotte Perriand. C'est alors que Jean Prouvé commence à travailler la tôle mince, explorant, à travers son mobilier, des formes ignorées des autres créateurs. Mais c'est sa collaboration avec les architectes Eugène Beaudouin et Marcel Lods qui lui permet d'accomplir sa vocation de constructeur, de l'aéroclub Roland-Garros de Buc (1935-1936) à la Maison du peuple de Clichy-La Garenne (1936-1939), premier édifice transformable en ossature acier et murs-rideaux préfabriqués.

Le contexte de l'après-guerre lui permet de réaliser en série des maisons pour abriter les sinistrés de Lorraine et de Franche-Comté, démontables, construites sur un portique axial. Les années 1948-1954 correspondent à l'âge d'or des Ateliers Jean Prouvé de Maxéville, près de Nancy, qui produisent menuiseries, éléments métalliques, structures et enveloppes constructives, dont la toiture en aile d'avion du Pavillon du centenaire de l'aluminium, édifié à Paris en 1954. Devenant ensuite ingénieur-conseil, le Nancéien collabore avec des architectes de renom, dont Bernard Zehrfuss en 1956, pour la verrière







Ci-dessus : maison de Jean Prouvé à Nancy, 1954 (©VILLE DE NANCY, PHOTO P. BUREN).
En haut à gauche : Maison tropicale, dessin de son frère Henri Prouvé, vers 1949 (©CENTRE POMPIDOU MNAM/CCI, BIBLIOTHÈQUE KANDINSKY).
Ci-contre : Jean Prouvé dans sa maison de Nancy, vers 1963, photographie de Vera Cardot et Pierre Joly (©CENTRE POMPIDOU MNAM/CCI, BIBLIOTHÈQUE KANDINSKY).

du Cnit à la Défense, et Oscar Niemeyer pour les murs-rideaux du siège du Parti communiste à Paris en 1971.

En 2001, des expositions à Nancy avaient célébré le centenaire de la naissance de ce bâtisseur qui construisait une maison comme un meuble. Aujourd'hui, il s'agit d'inscrire de façon pérenne son œuvre au cœur de la cité. « *L'aura du créateur a pris une telle ampleur que sa terre d'origine a voulu inscrire définitivement son œuvre dans le patrimoine lorrain. Le musée des Beaux-Arts de Nancy et le musée de l'Histoire du fer à Jarville-la-Malgrange ont donc réservé des espaces spécifiques et permanents à sa présentation dans un souci de complémentarité. Le premier témoigne de la modernité de Prouvé, essentiellement à partir du mobilier, le second rend compte de ses principes constructifs associant œuvres et documents* », explique Claire Stoullig, commissaire générale des manifestations « Jean Prouvé Nancy 2012 » et directrice du musée des Beaux-Arts de Nancy.

Un hublot au musée

Au cœur du musée de la place Stanislas, un panneau à hublot, un brise-soleil et une table de Prouvé sont confrontés à des œuvres plastiques modernes, de Fernand Léger à Frank Stella. Dans le jardin est installée temporairement la Maison tropicale de Brazzaville, acquise par le collectionneur américain Robert Rubin et déposée au Centre Pompidou. Celle-ci sera ensuite mise en caisse et présentée définitivement à partir de 2014 au musée de l'Histoire du fer. Dans ce musée de culture scientifique et technique, un nouvel espace permanent propose de mieux connaître les éléments clés du système constructif de Jean Prouvé : portique, structure réticulaire, auvent, shed. Un portique de l'aéroport d'Orly (1957) y côtoie des éléments du Pavillon du centenaire de l'aluminium, sauvés de la destruction par l'agence d'architectes Architecture Studio. « *Ces pièces introduisent à la préservation du patrimoine industriel du XX[e] siècle* », souligne la commissaire d'exposition Florence Besset.

Les salles permanentes des deux musées s'appuient sur un fonds d'œuvres de Jean Prouvé collectées par la ville de Nancy. « *En trois ans, le fonds s'est considérablement enrichi, privilégiant les acquisitions qui pouvaient encore s'effectuer localement. Cet accroissement, mené tambour battant, en concertation avec Catherine Coley, commissaire scientifique des manifestations, a reçu le soutien*

Vue intérieure de la maison de Jean Prouvé (©CENTRE POMPIDOU MNAM/CCI, BIBLIOTHÈQUE KANDINSKY).
Ci-dessous : escabeau, 1951, collection du musée des Beaux-Arts de Nancy (©VILLE DE NANCY, PHOTO C. PHILIPPOT).

indéfectible des institutions territoriales », explique Claire Stoullig. Nombre de donateurs, institutionnels ou privés, se sont laissés convaincre de participer à l'enrichissement de cette collection publique par leurs dons, dépôts ou prêts. Manque encore à l'appel un abri pour les sinistrés de Lorraine, dont un galeriste possède deux exemplaires sur la Côte d'Azur…

Sur le terrain, un parcours urbain permet de mettre en valeur l'importance de l'œuvre du constructeur dans l'agglomération, afin d'inscrire Nancy comme ville de référence de Jean Prouvé. *« En Lorraine, les différentes facettes de son œuvre sont illustrées, depuis sa production de ferronnier jusqu'aux murs-rideaux des années 1960, en passant par des bâtiments scolaires et universitaires ou des maisons individuelles, souvent prototypes, qui témoignent de son engagement dans la politique de construction des années 1950 »*, affirme Catherine Coley. Point d'orgue de ce parcours : la maison personnelle de Jean



Prouvé et son ancien bureau, rapatrié des ateliers de Maxéville. *« Tous deux classés Monuments historiques et propriété de la ville de Nancy, ces témoignages de l'ancrage nancéien de Jean Prouvé et de sa capacité d'innovation et d'adaptation peuvent désormais être visités de façon régulière. »* ■

À VOIR
– SALLE JEAN PROUVÉ, musée des Beaux-Arts de Nancy, 3, place Stanislas, 54000 Nancy 03 83 85 30 72 www.mban.nancy.fr « La Maison tropicale » jusqu'au 28 octobre.
– ESPACE JEAN PROUVÉ, musée de l'Histoire du fer, avenue du Général de Gaulle, 54140 Jarville-la-Malgrange 03 83 15 27 70.
– PARCOURS URBAIN : « SUR LES TRACES DE JEAN PROUVÉ À NANCY » (avec des expositions). Renseignements office de tourisme, place Stanislas, 54000 Nancy 03 83 35 22 41 www.jeanprouvenancy2012.com

À LIRE
***Jean Prouvé,* catalogue, coédition musée des Beaux-Arts de Nancy/Somogy éditions d'art, 406 pp., 49 €.**









De haut en bas et de gauche à droite : le pavillon de Muire, acquis par Édouard Werlé en 1846, un des rares bâtiments Renaissance de Reims. Dans le parc, la *Gloriette,* œuvre des frères Campana. L'architecte d'intérieur Bruno Moinard, chef d'orchestre des nouveaux aménagements, a imaginé pour le vestibule ce miroir plissé en verre bullé à l'ancienne. Un sculptural *Banc Spaghetti* de Pablo Reinoso (POUR LES 4 : ©VEUVE CLICQUOT).



L'hôtel du Marc, construit en 1840 sur l'ancien verger de madame Clicquot (©VEUVE CLIQUOT).

À L'HÔTEL DU MARC, LE XXIe SIÈCLE PÉTILLE

Texte THOMAS FOY

À Reims, après plus de cinq ans de travaux, la maison de champagne Veuve Clicquot Ponsardin vient de terminer la réhabilitation de l'hôtel du Marc, construit en 1840 pour Édouard Werlé, associé et successeur de Nicole Barbe Clicquot, née Ponsardin.

Dans cet édifice d'inspiration classique, à la fois imposant et d'une étonnante sobriété architecturale, Édouard Werlé invite ses clients et les notables rémois. Les travaux terminés, il acquiert le charmant pavillon de Muire, bâtiment Renaissance situé à quelques mètres de l'hôtel particulier, qui lui facilite l'accès, par une des tourelles, aux caves situées sous la propriété. Construit en 1565 pour Nicolas Noël, seigneur de Muire, en brique et pierre, il faisait sans doute partie d'un ensemble plus vaste, aujourd'hui disparu. Il est classé Monument historique depuis 1920.

Les deux bâtiments, propriétés de la maison Veuve Clicquot Ponsardin depuis 1907, sont donc empreints d'histoire : celle de la maison champenoise et de ses fondateurs bien sûr, mais aussi plus largement celle de Reims et sa région. Au XVIe siècle, la ville connaît un formidable essor économique. L'influence de la Renaissance italienne est lisible dans les bâtiments construits à cette époque, dont le pavillon de Muire est un des rares exemples subsistants. Car l'histoire de Reims est aussi celle d'une ville en grande partie détruite lors de la Première Guerre mondiale…

En 2007, lorsque débutent les travaux de restauration de l'hôtel du Marc, la façade porte encore les stigmates du conflit. Le choix est fait de remplacer une partie des pierres abîmées et de conserver sur d'autres les marques d'obus, témoignages poignants de l'histoire du bâtiment. Pour François Chatillon, architecte en chef des Monuments historiques en charge du projet, ce type de restauration est assez classique. Le résultat est pourtant peu commun : les aspérités et les jeux d'ombre des creux dans la pierre ocre donnent du relief et une nouvelle dynamique visuelle à l'architecture néoclassique naguère lisse et rectiligne. À l'intérieur, à l'exception de l'escalier, qui porte encore les initiales du premier propriétaire des lieux, et des boiseries de la salle à manger repeintes et rehaussées d'or, il ne reste plus rien de la décoration d'origine. Sans doute le confort du XIXe siècle ne correspondait-il plus à l'image que voulait donner la maison de champagne à ses hôtes de marque, celle d'une entreprise tournée vers l'avenir. On comprend que le savoir-faire de l'architecte d'intérieur Bruno Moinard et ceux de designers comme Mathieu Lehanneur ou Pablo Reinoso aient été préféré au charme désuet des tapisseries murales. Outre ces enjeux d'image, la réhabilitation du bâtiment devait prendre en compte des questions écologiques. L'abandon du chauffage au fuel et l'emploi d'énergies renouvelables, solaire et géothermique notamment, ont permis de diminuer de 90 % les émissions de gaz à effets de serre. Une prouesse technique d'autant plus remarquable qu'elle s'est faite en périphérie du pavillon de Muire, patrimoine classé dont la restauration est à l'étude. ■

À VOIR

LE PARC DE L'HÔTEL DU MARC, 18, rue du Marc, 51100 Reims est exceptionnellement ouvert au public le 14 septembre au soir, dans le cadre de la réouverture du Boulingrin, marché de Reims rénové (lire p. 50).


La façade nord du château de Digoine (©CHÂTEAU DE DIGOINE, 2012).

CHEZ LE NOUVEAU CHÂTELAIN DE DIGOINE

« Acheter un château est un acte qui n'a rien de rationnel, mais qui est très réfléchi », confie le producteur de télévision, journaliste et auteur Jean-Louis Remilleux, propriétaire depuis janvier 2012 du domaine de Digoine, au cœur du Charolais. Il avoue avoir eu un vrai coup de cœur pour ce château XVIII[e] encadré de deux tours médiévales, avec sa façade sud dessinée par l'architecte Edmé Verniquet entre 1770 et 1780, son parc à l'anglaise et son théâtre à l'italienne construit vers 1840, où sont venus répéter Jacques Offenbach et Sarah Bernhardt. *« C'est un lieu d'histoire, qui a connu une période particulièrement fastueuse à l'époque d'Aimé de Chabrillan, son propriétaire au XIX[e] siècle. Il a une atmosphère, et je l'ai acheté pour y vivre »*, explique Jean-Louis Remilleux. Des travaux de confort sont actuellement mis en œuvre (chauffage, salles de bains…), et prochainement, la restauration des toitures, du théâtre, des anciennes cuisines, va débuter sous la direction de Frédéric Didier, architecte en chef des Monuments historiques. Les jardins, la serre, les écuries et l'orangerie sont ouverts au public, de mai à novembre. Pour visiter le château, il faudra attendre l'an prochain. **G. M.**

PALINGES, château de Digoine 03 85 70 20 27 www.chateaudedigoine.com


L'abbatiale Saint-Ferréol d'Essômes-sur-Marne a retrouvé sa flèche tombée en 1812 (©BERNARD POGGI-VÉRIGNON).

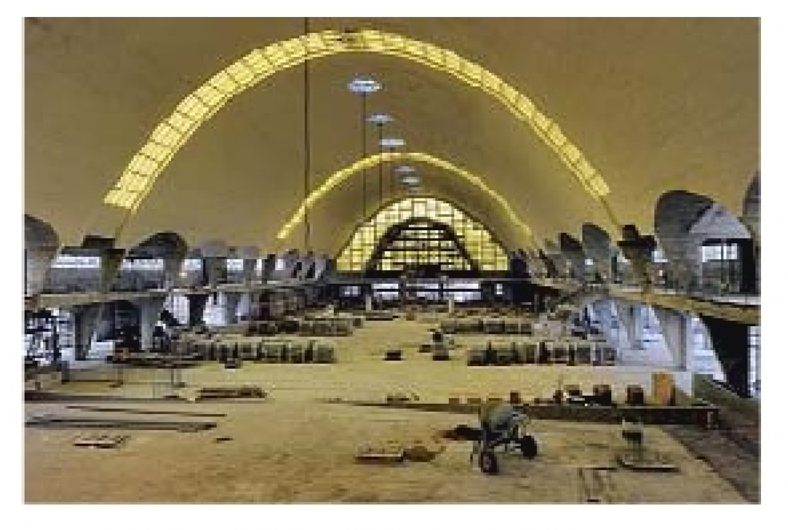
SAINT-FERRÉOL RECOIFFÉE DE SA FLÈCHE

La restauration des toitures de l'abbatiale d'Essômes-sur-Marne (XIII[e] siècle) est achevée, et la flèche, tombée et détruite lors d'un orage en 1812, a été restituée grâce à des documents d'archives et remise en place fin 2011. Classé Monument historique depuis 1956, l'édifice accueille en saison des expositions et des concerts, organisés par l'association Saint-Ferréol pour la sauvegarde de l'abbatiale, présidée par Jean-Jacques Téani. **G. M.**

ESSÔMES-SUR-MARNE, abbatiale Saint-Ferréol www.abbatiale.org Visite le samedi, du 21 avril au 16 septembre.

LE BOULINGRIN DE REIMS RETROUVE SES HALLES

Fermées en 1988 et classées Monument historique en 1990, les halles du Boulingrin conçues par l'ingénieur Eugène Freyssinet (1879-1962) et l'architecte Émile Maigrot (1880-1961) rouvrent leurs portes le 14 septembre, après restauration. Imaginées dès 1920 et construites en 1927-1929, ces halles modernistes en béton armé et verre, symbole de la reconstruction de Reims après les ravages de la Première Guerre mondiale, ont toujours eu une double fonction : marché couvert et lieu de rassemblement. *« L'édifice devait être conservé, restauré, réadapté, tout en gardant son usage d'origine »*, précise François Chatillon, architecte en chef des Monuments historiques. Deux ans ont été nécessaires pour réparer les bétons, remplacer les aciers corrodés, injecter du sable gris pour protéger la voûte des intempéries, recréer les verrières dans l'esprit de l'époque avec des matériaux contemporains (béton fibré à haute performance) et des verres armés jaunes, coulés en Pologne. L'immense vaisseau (cent mètres de long, cinquante de large, dix-neuf de haut), éclairé de deux verrières zénithales, accueillera le marché hebdomadaire, mais aussi des animations sportives, culturelles et artistiques. **G. M.**


La voûte en béton d'origine des halles du Boulingrin, après restauration (©ALAIN HATAT).

REIMS, halles centrales du Boulingrin www.ville-reims.fr



La colonne de la Grande Armée érigée à Wimille en l'honneur de Napoléon Ier (©PHILIPPE BERTHÉ, CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX).

LA COLONNE DE WIMILLE SÉCURISÉE

À la périphérie de Boulogne-sur-Mer, Ville d'art et d'histoire de la côte d'Opale, surgit la colonne de la Grande Armée de Wimille (Pas-de-Calais), érigée de 1804 à 1824 en l'honneur de Napoléon Ier. Œuvre monumentale exécutée par les architectes Eloi Labarre et Louis Henry, en marbre local des carrières de Marquise, elle porte à une cinquantaine de mètres la statue de l'Empereur en habit militaire. Après une dizaine d'années de fermeture au public, le bâtiment classé, endommagé par la foudre en 1999, rouvrait en octobre 2011 au terme d'un chantier de restauration conduit par l'architecte en chef des Monuments historiques Lionel Dubois. En charge de la maîtrise d'ouvrage des monuments dont il a la responsabilité depuis 2009, le Centre des Monuments nationaux (CMN) a investi plus de 100 000 € dans les travaux de réouverture du monument en effectuant la sécurisation de la plateforme sommitale et des travaux complémentaires de réparation. Désormais les visiteurs peuvent gravir en toute sécurité les trois cents marches de la colonne, la plus haute de France, voulue par le maréchal Soult pour commémorer l'attaque de l'Angleterre par les troupes napoléoniennes. **M. B.**

WIMILLE, COLONNE DE LA GRANDE ARMÉE, avenue de la Colonne 03 21 80 43 69
www.monuments-nationaux.fr



Le centre d'interprétation, premier maillon du MuséoParc Alésia (©IWAN BAAR).

LE SIÈGE D'ALÉSIA À 360 DEGRÉS

En mars dernier ouvrait le centre d'interprétation du MuséoParc Alésia en Bourgogne, sur le site de la fameuse bataille qui opposa César à Vercingétorix en 52 avant Jésus-Christ. Premier maillon d'un projet qui comprendra, en 2016, un musée archéologique et un parcours dans les vestiges de la ville gallo-romaine, le bâtiment cylindrique conçu par l'architecte Bernard Tschumi propose une découverte interactive du siège d'Alésia. **M. B.**

ALISE-SAINTE-REINE, MUSÉOPARC ALÉSIA, 1, route des Trois Ormeaux 03 80 96 96 23
www.alesia.com

LA VILLA CAVROIS ROUVRIRA EN 2013

Commandée en 1929 par l'industriel Paul Cavrois à l'architecte Robert Mallet-Stevens, la Villa Cavrois articule une série de volumes simples recouverts d'un parement de briques jaunes, qui contrastait à l'origine avec la polychromie intérieure et le dessin du mobilier. Vendue en 1986 à lamort de madame Cavrois, laissée à l'abandon puis vandalisée, la demeure classée en 1990 a été rachetée par l'État en 2001, avant d'être confiée au Centre des Monuments nationaux (CMN) pour être restaurée et présentée au public. Initialement prévue pour 2012, la réouverture très attendue de la villa devrait avoir lieu au premier trimestre 2013 au terme d'une vaste campagne de restauration du clos et du couvert, de la remise en état du parc et de la réhabilitation des intérieurs. La première phase dévoilée devrait concerner le grand hall, le vestibule, le fumoir et la salle à manger au rez-de-chaussée. Six mois plus tard, les appartements des parents au premier étage devraient être ouverts à la visite, avant l'appartement des enfants au dernier étage en 2014. L'acquisition par le CMN en mars 2011 chez Christie's du mobilier du boudoir créé par Mallet-Stevens pour la villa devrait permettre d'envisager ensuite la restitution de certaines pièces dans leur état initial. **M. B.**



La Villa Cavrois, œuvre d'architecture totale de Robert Mallet-Stevens (©JEAN-LUC PAILLÉ, CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX).

CROIX, VILLA CAVROIS, avenue John Fitzgerald Kennedy
www.monuments-nationaux.fr


La façade sud du château de Bignicourt, construit dans l'esprit des villas palladiennes (©FABRICE PROVIN).

DÉCORS PEINTS AU FAY-SAINT-QUENTIN

L'église Saint-Laurent du Fay-Saint-Quentin, dans l'Oise, était fermée depuis trente ans par mesure conservatoire. Ce sanctuaire roman du XIe siècle, formé d'une travée unique, d'un bas-côté et d'un chœur terminé par un chevet plat, nécessitait le renforcement de ses voûtes et la réfection de la charpente du clocher. Les travaux, commencés il y a un an et terminés ce printemps, ont permis de découvrir de très belles peintures. Leur dégagement a été mené par la restauratrice Stefania Dotti, qui a retrouvé, sur les murs de la nef, quatre couches superposées de faux appareillages. La première, datant de la construction, montrait des filets noirs et rouges sur badigeon blanc, la deuxième, un fond ocre et des traits bruns et violets. Suivait un fond rose et lignes rouges avec décor floral au niveau des nervures de la voûte et, enfin, un décor blanc à filets rouges. Une inscription gravée permet de dater le décor floral de 1631. Les travaux, menés par le cabinet d'architectes Brabant et Montillon, et dont le maître d'ouvrage était la petite commune de 527 habitants, se sont élevés à 150 000 €. Le maire a, pour les mener à bien, lancé une souscription sur la tranche ferme des travaux – 71 000 € – à laquelle la délégation Picardie de la Fondation du patrimoine a participé pour 22 %. **V. B.**


Les décors peints du XIIe siècle habillant la voûte de l'église Saint-Laurent du Fay-Saint-Quentin (©FDP).

LE FAY-SAINT-QUENTIN, ÉGLISE SAINT-LAURENT
www.fondation-patrimoine.org

LE CHÂTEAU DE BIGNICOURT SAUVEGARDÉ

Splendide et rare exemple de construction néopalladienne en France, le château de Bignicourt-sur-Saulx, à quinze kilomètres à l'est de Vitry-le-François, élève son portique à colonnes ioniques et son fronton triangulaire au-dessus de la plaine du Perthois. Il a séduit Fabrice Provin, chef d'entreprise troyen, qui l'a racheté en 2002. Bâtie en 1815, la demeure était à l'abandon depuis 1951. La ruine menaçait lorsqu'elle fut classée au titre des Monuments historiques en 2005. Une véritable entreprise de sauvegarde s'est engagée depuis, qui bénéficie, une première dans la région, d'une convention de mécénat privé. Les mécènes échangent leur concours à la restauration contre des avantages fiscaux. On leur demande, à 70 %, d'apporter au projet, non leur financement, mais leur savoir-faire, leur temps de travail, leurs matériaux, leurs compétences. Ainsi, les géomètres Guebels, Guichard et Soret ont-ils offert le relevé topographique du parc qui servira au travail des élèves de l'École nationale du paysage de Versailles ; l'entreprise Valentin a effectué la reprise des charpentes. L'agence d'architectes de Pierre Bortolussi, elle, assure l'accompagnement de la restitution du décor intérieur : frises à la grecque, faux bois, faux marbres. Le chantier devrait durer deux ans. **V. B.**

BIGNICOURT-SUR-SAULX, CHÂTEAU, 2, Grande Rue 03 26 74 16 22
www.chateaubignicourt.com

DÉCOUVERTES À SENLIS

Le musée d'Art et d'Archéologie de Senlis, logé dans le palais épiscopal, a rouvert ses portes au mois de juin 2012, après cinq ans de travaux. Le parcours a été modifié, mais surtout, ces travaux ont permis d'ouvrir au public des espaces jusque-là ignorés ou fermés : les vestiges d'une maison gallo-romaine, adossée à la muraille de la ville, en sous-sol ; la chapelle du chancelier Guérin (1222) dont le premier étage servit d'atelier au peintre Thomas Couture ; enfin, la galerie Renaissance et la chambre des Anges. **V. B.**


Le musée d'Art et d'Archéologie de Senlis a fait l'objet d'une importante réhabilitation architecturale et muséographique (©CHRISTIAN SCHRYVE, COMPIÈGNE).

SENLIS, MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE, place Notre-Dame 03 44 24 86 72
www.musees-senlis.fr



La Tour chinoise d'Épinal, après restauration. Elle reliait grâce à son escalier intérieur, au XIXe, le château à son parc privé (©PIERRE BORTOLUSSI).

LA TOUR CHINOISE D'ÉPINAL REMISE D'APLOMB

La Tour chinoise d'Épinal est une rescapée d'un ensemble de folies qui ponctuaient, vers 1809, les jardins à l'anglaise du receveur général des Finances des Vosges, Christophe Doublat. Elle reliait alors sa demeure au haut du parc, habillant de son décor l'indispensable escalier. Propriété de la ville depuis 1857, classé Monument historique en 1992, l'édifice était devenu, au fil des années, l'ombre de lui-même : toiture et huisseries arrachées, balcons disparus, escalier détruit rendaient une sauvegarde urgente sous peine de voir disparaître ce vestige. Les travaux, lancés en mai 2010 et confiés à Laure de Raeve, architecte de l'agence Pierre Bortolussi, se sont achevés en juillet 2011. On a trié parmi les gravois les restes de pièces de bois et reconstitué le puzzle de la charpente et des balcons, reconstruits à l'identique, s'aidant parfois d'une gravure de l'époque pour comprendre les manques des garde-corps. L'escalier, remis en place, remplit à nouveau sa fonction de passage. Le montant des travaux (490 000 €) a décidé la ville à confier à la Fondation du patrimoine une souscription afin d'abonder les aides institutionnelles. **V. B.**

www.fondation-patrimoine.org

DU SOUTIEN POUR LA MURAILLE DE VÉZELAY

Le conseil général de l'Yonne a acquis la maison de Jules Roy du vivant de l'écrivain, en 1999. La demeure a pour mur d'enceinte une partie des remparts de la ville de Vézelay, qui contiennent ses jardins en terrasses. Dans le cadre de l'opération du « grand Vézelay » qui vise au renouveau de la ville et de sa basilique, cette partie des murailles, très abîmée, est en cours de restauration pour un coût total de 800 000 €. Les travaux, qui s'achèveront à la fin de 2012, ont bénéficié d'un concours de la Fondation du patrimoine à hauteur de 200 000 €. **V. B.**

www.fondation-patrimoine.org



Les remparts de la maison Jules Roy à la lisière du village de Vézelay (©FDP).

RENZO PIANO À NOTRE-DAME-DU-HAUT

En 1955, Le Corbusier avait terminé la construction de son œuvre peut-être la plus audacieuse : la chapelle de Notre-Dame-du-Haut, sur la colline de Bourlémont, en Haute-Saône, en lieu et place d'un sanctuaire détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. Cinquante ans ont passé et si la grande coque de béton brut, lancée à l'assaut du ciel, n'a pas pris une ride, les installations qui l'entouraient étaient devenues vétustes. L'association Œuvre Notre-Dame-du-Haut, qui en est propriétaire, a donc demandé à l'architecte Renzo Piano de concevoir une nouvelle porterie, plus fonctionnelle, pour les 80 000 visiteurs annuels. Celle-ci se fond dans le paysage, face à un nouveau parking végétalisé. Dans le même temps, les clarisses de Besançon ont éprouvé le besoin de refonder leur communauté à Ronchamp. Un couvent de douze cellules très simples, disposées en espalier en contrebas de la chapelle, est désormais enfoui dans le flanc de la colline, accompagné d'un oratoire et d'un hébergement pour les visiteurs. On a utilisé des matériaux d'une grande sobriété, tels que le bois, le zinc et le béton. On a demandé au paysagiste Michel Corajoud de réhabiliter l'environnement végétal, en remplaçant certains arbres atteints par l'âge et la maladie. Le montant total des travaux s'élève à 12 millions d'euros. **V. B.**



L'oratoire du monastère Sainte-Claire de Ronchamp, conçu par l'architecte Renzo Piano (©MICHEL DENANCÉ).

RONCHAMP, NOTRE-DAME-DU- HAUT
03 84 20 65 13
www.chapellederonchamp.fr

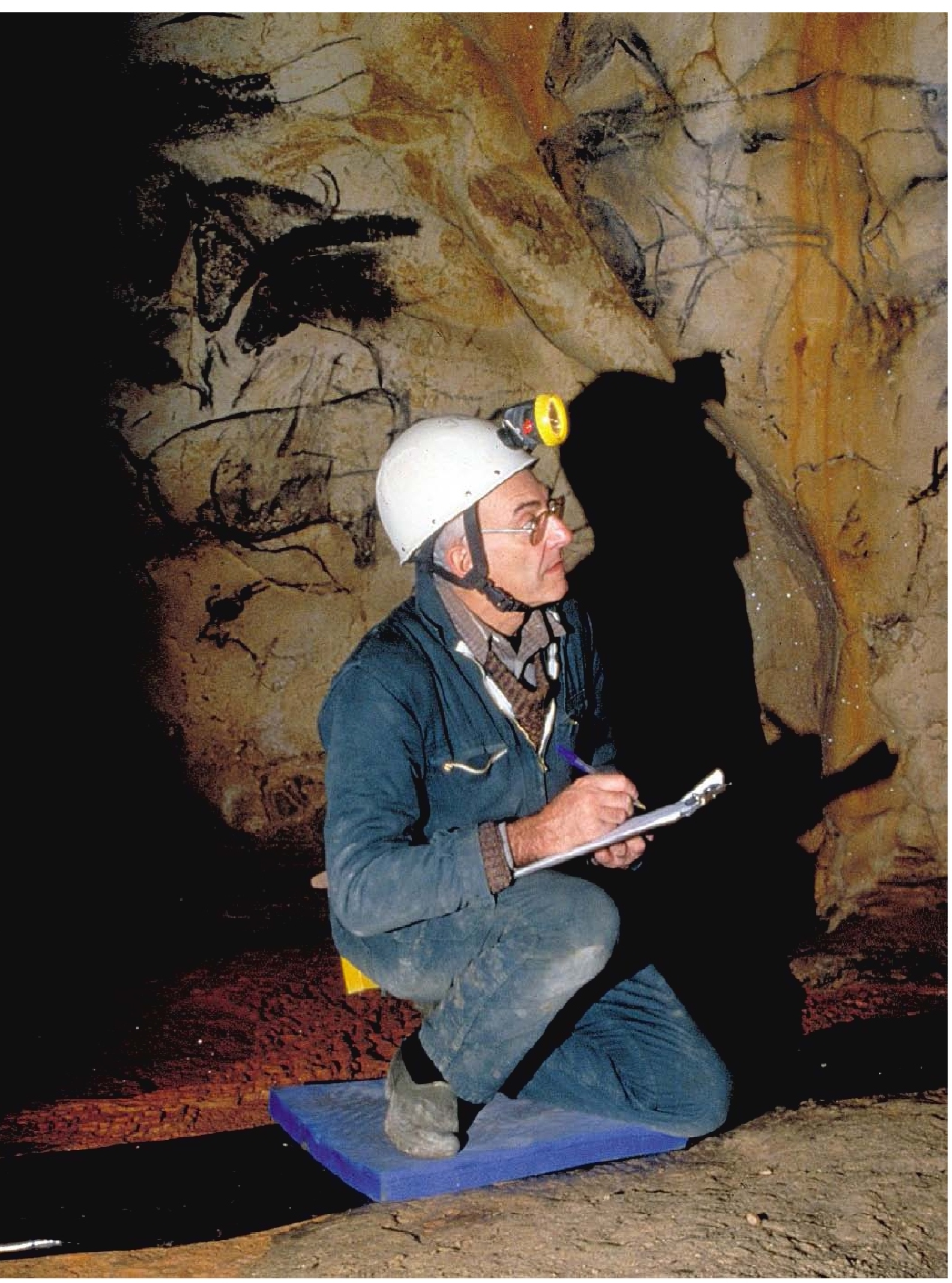


Rhinocéros et autres bisons sur la paroi ouest de la « salle du fond » de la grotte Chauvet (©JEAN CLOTTES/ CENTRE NATIONAL DE LA PRÉHISTOIRE).



LE SUD-EST

Le patrimoine est affaire de mise en perspective. Il y a trente-six mille ans, les hommes du paléolithique ornaient de leurs dessins chamaniques les parois de la grotte Chauvet. Le site est aujourd'hui candidat au Patrimoine mondial. Il y a quatre-vingt-quinze ans, l'architecte Tony Garnier bâtissait à Lyon une cité idéale pour loger les ouvriers. Elle se visite aujourd'hui comme un musée.



Jean Clottes, spécialiste du paléolithique supérieur, devant le « panneau des chevaux » de la grotte Chauvet. C'est lui qui authentifia le site dès sa découverte, fin 1994 (©DRAC RHÔNE-ALPES, MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION).



Un déferlement de lions des cavernes peints à l'estompe, unique dans l'art pariétal (©JEAN CLOTTES, CENTRE NATIONAL DE LA PRÉHISTOIRE).

LA GROTTE CHAUVET AU PATRIMOINE MONDIAL ?

Candidate à l'inscription « en urgence » sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco, la grotte ardéchoise a renoncé pour cette année et reviendra en 2013, en procédure normale. Pas d'inquiétude : sa « *valeur universelle exceptionnelle* » a été reconnue.

Texte ANNE-MARIE ROMERO

La plus ancienne grotte ornée connue à ce jour, puisqu'on la date désormais d'environ 37 000 ans, la plus aboutie par la perfection de ses figurations animales, attendra encore un an son classement en vue de préservation et de protection. C'est l'Icomos (Conseil international des monuments et des sites), organisme instructeur des dossiers pour le comité du patrimoine de l'Unesco, qui en a décidé ainsi, tout en rassurant la France sur le bien-fondé de sa demande. Les experts internationaux jugent simplement que la concentration en CO_2 et en radon, qui justifiait la requête française de procédure *« d'urgence »*, ne met pas le sanctuaire aurignacien en danger. Il en faudrait plus pour remettre en question la portée *« mondiale »* de cette fabuleuse découverte, opérée le 18 décembre 1994. Elle est le fait de trois spéléologues amateurs, Jean-Marie Chauvet, gardien des grottes ornées de l'Ardèche de son état, Eliette Brunel et Christian Hillaire, alertés par un de leurs jeunes confrères qui avait constaté un courant d'air tiède autour d'un amas de cailloux à flanc de falaise. La neige y avait fondu, preuve d'une différence de température entre l'extérieur et l'intérieur, et donc de l'existence d'une cavité. On sait, en effet, que dans les grottes, l'ambiance thermique demeure égale toute l'année, entre 12 et 14 °C.

Plus vieille que Lascaux

Il y en avait bien une : une grotte ornée par l'homme, deux fois plus vieille que Lascaux, qui allait bousculer tous les credo des préhistoriens. Tout d'abord par sa datation : on admettait, jusque-là, que les premières grottes ornées ne dépassaient guère 28 000 ans d'ancienneté. Or, il y a 37 000 ans, en Europe occidentale, l'Homme *« anatomiquement moderne »*, *Homo sapiens sapiens*, coexistait et s'est même reproduit, pendant 5 000 ans encore, avec Néandertal, un *Homo sapiens* aux facultés moins développées. De là à penser que ce sont des Néandertaliens qui ont peint la grotte Chauvet, personne ne franchit encore le pas…

Deuxième choc : l'état inouï de sa conservation. *« Lorsque je me suis trouvé devant le "panneau aux chevaux"*, raconte Jean Clottes, spécialiste du Paléolithique supérieur (- 37 000 à - 10 000 ans), expert auprès du ministère de la Culture, et président du Comité international d'art rupestre, *j'ai éprouvé le sentiment très fort d'être devant un grand chef-d'œuvre de l'humanité. Et je me suis mis à pleurer… »*







Ci-contre : l'Ardèche a creusé cette arche dans le calcaire du causse (©JEAN CLOTTES, CENTRE NATIONAL DE LA PRÉHISTOIRE).
Au centre : la grotte contient aussi des concrétions naturelles, telles ces draperies (©DOMINIQUE ERHARD).
En bas : y a-t-il plusieurs chevaux ou un seul au mouvement décomposé ? (©DRAC RHÔNE-ALPES, MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION).

Il n'a pas hésité une seconde à authentifier la grotte : « *Les vrais peintures, les vrais gravures sont recouvertes d'une fine couche de calcaire. C'était le cas. Mieux encore : il y avait des animaux peints sur un mur pendant, sous lequel le sol s'était effondré sur cinq mètres. Comment un faussaire aurait-il pu y travailler ? Avec une échelle ? Elle aurait laissé des traces…* » Authentique, donc, et inviolée. Depuis le dernier passage de l'homme, qui n'a rien fait d'autre que de moucher sa torche de résine un peu partout, il s'est passé 26 500 ans ! Deux cent soixante-cinq siècles de solitude, pendant lesquels seuls des ours des cavernes, dont les énormes crânes jonchent les sols, y ont pénétré pendant mille ans encore et y sont morts… Puis l'entrée s'est effondrée.

La grotte gigantesque se présente comme une succession de salles, scintillantes de concrétions, avec, ici et là, de petits diverticules (galeries secondaires). Nos ancêtres n'ont pratiquement pas décoré l'entrée. Ils ont plongé au plus profond des ténèbres pour y représenter les plus belles figures imaginables : des hordes de lions sans crinière, des rhinocéros en pleine charge, arborant des cornes agressives, des ours, des mammouths, des panthères des neiges, des mégacéros, ces cerfs géants aujourd'hui disparus, des bisons et des chevaux, et même un hibou. Au total on dénombre quatre cent vingt-cinq animaux, représentant quatorze espèces. « *63 % d'entre elles sont des bêtes sauvages et redoutables,* dit Jean Clottes, qui a passé en 2006 à Jean-Michel Geneste la direction de l'équipe de recherches sur le site, *des bêtes qu'aux périodes plus récentes, Gravettien, Solutréen, Magdalénien, on ne représente que dans des endroits cachés ou inaccessibles de ces sanctuaires, comme les félins de Lascaux.* » Ici, ils cavalent, étalés sur un panneau de quinze mètres de large.

Cinéma préhistorique

Il y a plus stupéfiant encore. L'illusion du mouvement, produite par la représentation de séquences d'images. Là où l'on croit de prime abord voir quatre chevaux, on s'aperçoit vite



Maquette de l'un des six bâtiments prévus pour l'espace de restitution de la grotte, sur le site du Razal, au sommet du plateau (©FABRE-SPELLER/ATELIER 3A).

que le peintre a voulu n'en montrer qu'un seul, levant la tête. L'illusion du nombre, avec un rhinocéros qui charge et derrière lequel tout un troupeau est évoqué par des lignes de dos et une forêt de cornes. L'illusion du relief, donnée par le travail à l'estompe, à l'intérieur de profils peints et gravés. L'illusion de la perspective, enfin, tel ce cerf dont les pattes en arrière-plan ont un tracé moins marqué que les deux autres… On n'en finirait pas d'énumérer les émotions que nos ancêtres nous ont léguées, dans ce causse perdu de l'Ariège. Et s'il était encore besoin de démontrer qu'il n'y a pas de progrès dans l'art – si ce n'est l'acquisition de nouvelles techniques – la grotte Chauvet, seule, l'illustrerait. Ces « peintres » maîtrisaient totalement la conceptualisation de leurs sujets. Car il est bien évident qu'à cinq cents mètres de l'entrée de la grotte, ils n'avaient pas un cerf sous les yeux pour en reproduire le larmier ou un lion pour esquisser le trait d'épaule.

Reste toujours la même question : pourquoi l'art préhistorique ? Chaque génération de préhistoriens a fourni sa réponse. À la « *magie de la chasse* », défendue par l'abbé Breuil, a succédé l'interprétation structuraliste d'André Leroi-Gourhan, pour qui l'ensemble de la grotte était une vaste allégorie sexuée. Aujourd'hui, Jean Clottes propose une autre hypothèse : le chamanisme. Première religion de l'humanité, elle est centrée sur la médiation du prêtre, le chamane, entre les êtres humains et les esprits de la nature (âmes du gibier, morts du clan, âmes des malades à ramener à la vie). « *Le chamanisme,* explique-t-il, *implique la fluidité du monde, qui permet toutes les métamorphoses – un bison en homme, un homme en cerf – et la perméabilité entre les esprits et le monde réel, dans les deux sens.* » Ainsi s'expliquerait, notamment, ce bison à main d'homme posé sur le triangle pubien d'une femme. « *Les chamanes,* conclut-il, *n'auraient-ils pas été choisis en fonction de leur talent artistique ?* »

Toutes ces œuvres, personne ne les verra jamais. Un projet de fac-similé, piloté par un syndicat mixte, le conseil général de l'Ardèche et la région Rhône-Alpes, avec l'appui de l'État et de l'Europe, est en cours de réalisation au-dessus de la falaise. D'un coût de 43 millions d'euros, il se composera de six bâtiments intégrés dans le paysage, conçus par le cabinet d'architectes Xavier Fabre et Vincent Speller, associé à l'Atelier d'architecture 3A. Mais, faute de pouvoir reproduire les 8 500 mètres carrés de ce sanctuaire, il concentrera toutes les représentations sur 1 000 mètres carrés seulement. Ouverture prévue en 2014. ■

À CONSULTER
www.grotte-chauvet.org

À VOIR
Un cycle de conférences prévu en septembre au Théâtre du Rond-Point de Paris
01 44 95 58 81 www.theatredurondpoint.fr

À LIRE
– Jean-Marie Chauvet, Eliette Brunel-Deschamps, Christian Hillaire, *La Grotte Chauvet à Vallon-Pont-d'Arc,* Le Seuil, 116 pp, 160 €.
– Jean Clottes (sous la dir. de), *La Grotte Chauvet, l'art des origines,* Le Seuil, 224 pp., 69 €.
– Joëlle Robert-Lamblin, « La symbolique de la grotte Chauvet-Pont-d'Arc sous le regard de l'anthropologie », *Bulletin de la société préhistorique française,* 2005.



L'architecture singulière du musée Jean Cocteau de Menton conçue par l'agence Rudy Ricciotti (©VILLE DE MENTON).



Sur le parvis du musée, un gigantesque lézard en mosaïque pavée, reproduction d'une maquette de Cocteau (©VILLE DE MENTON).

LA ROUTE ENCHANTÉE DE MONSIEUR COCTEAU

Le poète et cinéaste a dessiné fresques et monuments sur la Côte d'Azur, au fil de ses visites, de ses bonheurs et de ses désespoirs. Un parcours que l'on suit comme un roman.

Texte VALÉRIE BOUGAULT

C'était un temps dont on n'a plus idée, celui de la croissance. En 1950, la France fermait la porte sur les années terribles de la guerre, ouvrait grand les croisées sur un horizon de progrès que rien, pas même la chute répétitive des gouvernements de la IVe République, ne semblait pouvoir entraver. Au théâtre, Anouilh marquait son époque, face à un certain Ionesco, auteur roumain dont on jouait pour la première fois *La Cantatrice chauve,* et le Club Méditerranée ouvrait aux Baléares son premier village de vacances, avec paillottes. À peine si on s'inquiétait des bruits de bataille venus d'Indochine… La Côte d'Azur reprenait des couleurs. Picasso était installé à Vallauris et Matisse à Vence. Bientôt, Trenet chanterait *Nationale 7,* Sagan écrirait *Bonjour Tristesse* et lancerait la vogue de Saint-Tropez, et Hitchcock tournerait *La Main au collet,* entre Nice et Monaco.

Décor de cinéma

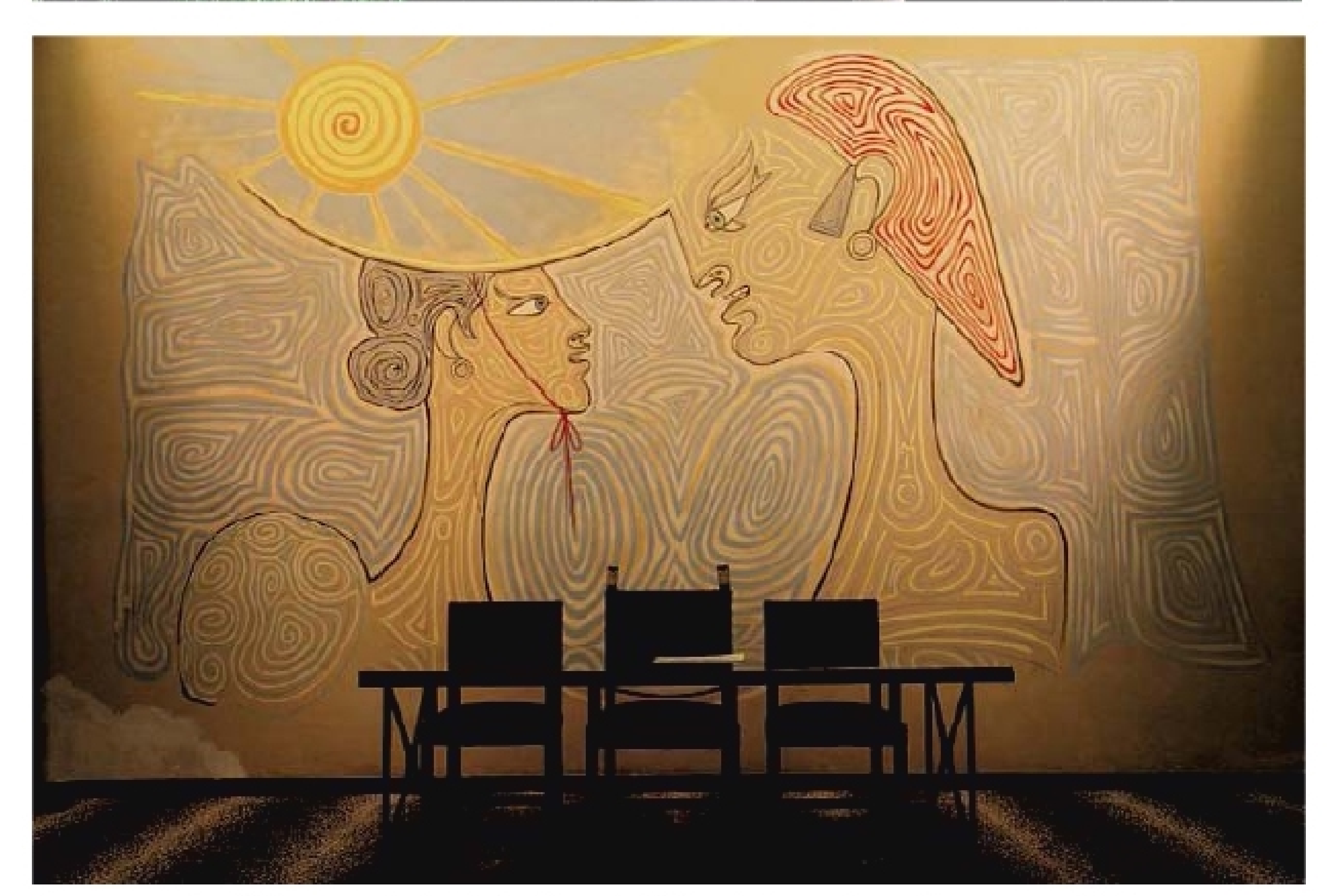
Ce film, justement, paraît une belle illustration de la vie qui était alors celle de Jean Cocteau, mieux que ses propres longs métrages, *Le Testament d'Orphée* ou *La Belle et la Bête.* Notamment la scène où le couple de rêve que forment Grace Kelly et Cary Grant emprunte, au volant d'une sublime décapotable bleue, la route de la corniche, glissant au gré des lacets dans un décor sur mesure : arrière-pays virgilien, Méditerranée aux mille sourires violets en contrebas, quelques villas altières dont les volets ne s'ouvrent qu'aux beaux jours…

La Grace Kelly de Jean Cocteau (qui n'était pas Cary Grant), elle, s'appelle Francine Weisweiller et possède une propriété à la pointe du cap Ferrat, surplombant la baie de Villefranche-sur-Mer, la Villa Santo Sospir… En avril 1950, après le tournage par Jean-Pierre Melville des *Enfants terribles,* adaptation de son roman éponyme, la toute nouvelle muse, protectrice et mécène, invite le poète à se reposer quelques jours dans ce séjour enchanté. Il va y rester six mois, pour finalement s'y installer plus ou moins pendant les douze années suivantes. Bien sûr, il y a la mer digne des récits antiques, avec *« son cobalt, ses saphirs, ses turquoises »,* qui scintillent entre les oliviers et les cyprès ; le parfum des orangers en fleur, le chant des grillons… Il y a surtout



Ci-contre : vue intérieure de la Villa Santo Sospir, entièrement « tatouée » de peintures murales mythologiques réalisées par Cocteau en 1950-1951 (©AKG-IMAGES, PATRICIA SIGERIST).





Au centre : le théâtre en plein air du Cap-d'Ail dessiné par Jean Cocteau en 1958 (©HERVÉ CHAMPOLLION, AKG-IMAGES).
Ci-dessus : au fond de la salle des mariages de la mairie de Menton, les profils des *Fiancés* se font face (©VILLE DE MENTON).

la maison, une bâtisse moderne, et ses murs blancs, véritable provocation pour ce farfadet surdoué. *« Le silence de ces murs était terrible et même ils criaient leur silence à tue-tête […] Il ne fallait pas habiller les murs, il fallait dessiner sur leur peau […] Santo Sospir est une villa tatouée »*, a-t-il écrit. Il passe tout l'été sur des échelles. D'abord tracées au fusain, les fresques sont ensuite exécutées *a tempera*, les pigments délayés dans du lait. Cocteau commence par un soleil au-dessus de la cheminée, bel Apollon mythique encadré de deux robustes pêcheurs de Villefranche, le port voisin. Puis il s'emballe, au fil des étés : frises, plafonds, chambre de Francine où Diane et Actéon sont saisis d'un effroi sensuel, génie du sommeil sur le chemin des chambres, saint Soupir chevauchant un centaure ; voire une mosaïque noire et blanche pour le patio d'entrée, et même une vaste tapisserie tragiquement dédiée à Judith et Holopherne. Qui prend possession de qui ? L'artiste a dit : *« Quand je travaillais à Santo Sospir, je devenais moi-même mur et ces murs parlaient à ma place. »* Il faut dire qu'il a reçu des encouragements de taille. Matisse lui aurait dit : *« Quand on décore un mur, on décore les autres. »* Sans oublier le terrible mentor, Picasso, dont la présence voisine est un soleil dévorant. On lui rend visite pour des déjeuners, des séances d'initiation à la céramique, des *« expéditions corrida »*… Cocteau en peignoir écrit, dessine, peint, dans l'atelier du jardin, qu'il transforme en fumerie d'opium à ses heures… Ce n'est pas la première fois que la Côte d'Azur accueille sa bouillonnante inspiration. Déjà, en 1923, l'Hôtel Welcome, à Villefranche, a été le refuge de son chagrin après la brutale disparition de son grand ami Raymond Radiguet. Il y croisa les enfants Bourgoint, les modèles des *Enfants terribles* ; fréquenta Picabia à Mougins, Stravinsky à Monaco…

L'empire des fresques

Mais les années 1950 inaugurent de nouvelles activités, celles du peintre mural. Jean Cocteau connaît depuis longtemps la chapelle Saint-Pierre, qui appartient aux pêcheurs de Villefranche depuis le XIVe siècle. Après Santo Sospir, il rêve d'y étendre l'empire de ses fresques.



Détail d'une peinture murale ornant la chapelle des Pêcheurs de Villefranche-sur-Mer (©PRUD'HOMIE DES PÊCHEURS).

Il y parvient en 1957, après de longues années de palabres pour convaincre les marins de retirer filets et casiers de l'église, qui leur sert d'entrepôt ! En 1957, il s'installe dans les lieux avec échelle, pinceaux, couleurs et… une lanterne magique qui projette ses dessins sur les murs ! Il y peint les épisodes de la vie du Christ et de saint Pierre, face aux gitans guitaristes des Saintes-Maries et aux robustes poissonnières du port, éberluées par les contorsions d'un ballet d'anges tombés du ciel… Plus rien ne saurait désormais arrêter la frénésie muraliste du *« prince frivole »*. En 1958, le maire de Menton lui demande de décorer la salle des mariages. Heureux mariés de Menton, qui convolent sous les regards approbateurs d'Orphée et d'Eurydice, accompagnés dans leur marche nuptiale par un cortège de centaures crétois ! L'affaire lui vaut une supplique identique du maire de Milly-la-Forêt, pour la chapelle de Saint-Blaise-des-Simples, en 1959, et aussi une demande de l'ambassadeur de France à Londres, concernant la chapelle de la Vierge à l'intérieur de Notre-Dame-de-France, dans le quartier de Soho. En 1960, on construit au Cap-d'Ail l'amphithéâtre de plein air qu'il a dessiné. La même année, poursuivant sa route méditerranéenne, Jean Cocteau tourne *Le Testament d'Orphée* dans les formidables grottes du Val d'Enfer des Baux-de-Provence (lire p. 68). Un dernier projet religieux, la chapelle Notre-Dame-de-Jérusalem à Fréjus dont il a reçu commande par le Vatican même, lui inspire plans, maquettes et vitraux. C'est son œuvre inachevée. Le poète s'en va dans un soupir en octobre 1963.

Une telle fidélité à cette côte verte et bleue valait bien un musée. Depuis cette année, c'est chose faite. Menton a demandé à l'architecte Rudy Ricciotti d'élever, entre baie et vieille ville, un bâtiment qui abrite l'incroyable collection du grand horloger Severin Wunderman (Corum) : un fonds de plus de mille œuvres de Jean Cocteau. Audacieuse et sinueuse, intemporelle et pourtant subtilement évocatrice des récits grecs, cette demeure de béton blanc, parions-le, aurait ravi celui dont l'écriture, sur sa dalle mortuaire, avait promis : *« Je reste avec vous. »* ■

À VOIR
– MUSÉE JEAN COCTEAU, collection Séverin Wunderman, 2, quai de Monléon, 06500 Menton 04 89 81 52 50 www.museecocteaumenton.fr
– CHAPELLE SAINT-PIERRE, 1, quai Courbet, 06230 Villefranche-sur-Mer 04 93 76 90 70.
– VILLA SANTO SOSPIR, 14, av. Jean Cocteau, 06000 Saint-Jean-Cap-Ferrat 04 93 76 00 16 Uniquement sur rendez-vous.
– SALLE DES MARIAGES JEAN COCTEAU, mairie, 17, rue de la République, 06500 Menton 04 92 10 50 00.

À LIRE
– *Musée Jean Cocteau, collection Séverin Wunderman Menton,* hors-série de *Connaissance des Arts,* n° 518, 36 pp., 9€.
– Carole Weisweiller, *Jean Cocteau, Les années Francine 1950-1963,* éditions du Seuil, 180 pp., 29 €.



Dans le quartier des Gratte-Ciel de Villeurbanne, le rêve de cité verticale de l'architecte Môrice Leroux a pris forme en 1934 le long de l'avenue Henri Barbusse (©RÉGION URBAINE DE LYON, PIERRICK ARNAUD).



Avec la cité des Étoiles de Givors, Jean Renaudie veut rompre avec la monotonie des grands ensembles (©VILLE DE GIVORS, JACQUES DEL PINO).

SOUS LE BÉTON, UTOPIES DE LA RÉGION LYONNAISE

De la cité conçue par Tony Garnier à Lyon aux Étoiles de Givors dessinées par Jean Renaudie, en passant par le quartier de Firminy-Vert de Le Corbusier, la région lyonnaise a mis en réseau cinq sites emblématiques pour proposer un autre regard sur l'architecture moderne.

Texte DANIELLE MARTI

Firminy, non loin de Saint-Étienne. Des visiteurs s'attardent dans l'ancienne école maternelle, située au dernier étage de l'unité d'habitation dessinée par Le Corbusier dans le quartier de Firminy-Vert. Ils ont sans doute fait halte au couvent de La Tourette, l'édifice de « *rude béton* », que le même architecte a réalisé du côté d'Éveux. Du côté de Lyon, d'autres découvrent les appartements témoins de la cité des États-Unis, ou les Gratte-Ciel de Villeurbanne, à moins qu'ils n'aient emprunté les cheminements escarpés de la cité des Étoiles de Givors. Édifiés entre les années 1930 et les années 1970, ces cinq sites, toujours habités, se retrouvent aujourd'hui rassemblés sous la bannière des « Utopies réalisées », projet de valorisation du patrimoine piloté par l'association Région urbaine de Lyon en partenariat avec les communes et la région Rhône-Alpes. Ce réseau met tous les moyens de la médiation culturelle (visites guidées, publications, conférences, site internet) pour proposer une relecture du Mouvement moderne. L'occasion de regarder au-delà des façades et du béton, du côté d'une pensée sociale et urbaine que le développement des grands ensembles a eu tendance à faire oublier.

« *Les liens qui unissent ces sites sont ceux d'une double utopie. L'architecture des utopies réalisées porte une ambition sociale et politique, tout en formalisant un projet plastique et révolutionnaire* », résume Gilles Ragot, historien de l'art, professeur à l'ENS Architecture et Paysage de Bordeaux et auteur du livre consacré à ce réseau. Utopie d'un nouveau langage architectural apparu dans les années 1920, qui a réfuté le classicisme et s'est voulu universel, se caractérisant par le rejet de tout vocabulaire ornemental et la recherche de formes géométriques simples et pures. Mais s'il y a eu utopie, celle-ci était aussi sociale, proche du sens que lui donnait le penseur anglais Thomas More (1478-1535) dont l'île imaginaire d'Utopia s'affirmait comme un lieu idéal par opposition à un modèle de société inégalitaire et injuste. Et c'est bien en réaction à l'insalubrité, à la misère et à la carence de logements qu'à partir



Puits de lumière à l'intérieur de l'église du couvent de La Tourette, conçue par Le Corbusier comme une « boîte » de béton brut
(©FLC, GRAND LYON, JACQUES LÉONE).

des années 1920 des hommes politiques ont décidé de « réaliser » d'ambitieux projets sociaux et se sont associés aux architectes du Mouvement moderne, mus eux-mêmes par la conviction que leur discipline pouvait faire évoluer la société.

Cinq cités idéales

Chacun des sites peut se lire comme une étape dans l'évolution de ce mouvement. À commencer par la cité des États-Unis à Lyon qui voit le jour à l'instigation d'Édouard Herriot (1872-1957), plusieurs fois président du conseil et maire de la ville. Il s'adresse à l'architecte Tony Garnier (1869-1948), séduit par son projet visionnaire de cité industrielle, qui puise largement dans les thèses du socialisme utopique. L'architecte ne réalisa jamais ce rêve de cité idéale mais *« les quarante-neuf immeubles d'une capacité d'environ mille quatre cents logements, inaugurés le 24 juin 1934, constituent bien une opération sans équivalent en France à cette époque »*, souligne Gilles Ragot. Dans des immeubles de cinq niveaux, construits le long de cours intérieures pourvues de bancs et de pergolas, des appartements de deux, trois ou quatre pièces, avec eau courante, gaz et salles de douche viennent offrir aux plus modestes un confort sans précédent. À Villeurbanne, le quartier des Gratte-Ciel voulu par le maire Lazare Goujon (1896-1960) établit, à partir de 1934, mille quatre cent cinquante logements sociaux au cœur de la ville, une première en France. Implantés en redans (autour de cours semi-ouvertes) pour apporter un meilleur ensoleillement et satisfaire aux principes hygiénistes, les immeubles à gradins dessinés par l'architecte Môrice Leroux (1896-1963) sont accompagnés de commerces et d'équipements publics. Dispensaire, piscine étaient installés dans le palais du Travail (aujourd'hui Théâtre national populaire, lire p. 72) dont la haute silhouette aux réminiscences Art déco répond à celle de l'hôtel de ville. Si ces deux réalisations d'avant-guerre offrent encore certains aspects classiques, le changement se fait radical à Éveux et à Firminy-Vert. Au couvent de La Tourette qu'il conçoit entre 1953 et 1960 pour les frères dominicains, Le Corbusier poursuit le dialogue qu'il a entamé en 1950 à la chapelle de Ronchamp (Haute-Saône) avec l'art sacré, et réalise une de ses œuvres majeures. Cet énigmatique bâtiment, fait pour être vécu *« de l'intérieur »*, selon les mots de son concepteur, traduit ses recherches pour concilier et harmoniser vie individuelle et vie collective. L'édifice décline tous les éléments caractéristiques du Mouvement moderne (béton brut, absence de décors, pilotis, toit-terrasse…). Du

parallélépipède de l'église au cube de l'oratoire, il se lit comme un véritable catalogue à ciel ouvert de formes géométriques.

Dans l'ensemble urbain de Firminy-Vert, le chantre de l'architecture moderne s'est mis au service du projet social voulu par Eugène Claudius-Petit (1907-1989), ancien ministre de la reconstruction et maire de cette cité industrielle. Cet étonnant quartier a été conçu avec un ensemble d'architectes appliquant les principes de la Charte d'Athènes, élaborée au Congrès international d'architecture moderne qui s'y déroula en 1933 : la population doit pouvoir y *« habiter, travailler, se recréer, circuler »*. Le Corbusier y a mis en pratique son sens de l'espace, de la lumière et de la couleur dans l'unité d'habitation (environ mille logements sur le modèle de la Cité radieuse de Marseille, lire *Connaisance des Arts Patrimoine 2011* n° 501), mais aussi la maison de la culture, le stade et l'église Saint-Pierre (achevée en 2006).

Des Gratte-Ciel aux Étoiles

Devenue par la suite plus quantitative que qualitative, la politique des grands ensembles connut ses limites et il est difficile de discerner les utopies à l'intérieur des barres HLM qui poussèrent telles des champignons dans les années 1960-1970. Les sites qui composent le réseau n'échappent pas à la controverse. C'est donc par réaction que Jean Renaudie (1925-1981) a conçu la cité des Étoiles du vieux Givors, décidée par le maire Camille Vallin (1918-2009). Ne visant plus le monumental, l'architecte a cherché à rompre avec l'uniformité des tours et des barres et à redonner à l'individu sa place dans le collectif. Formée à partir d'une combinaison de formes triangulaires, sa cité offre deux cent sept logements et encore plus de terrasses qui s'accrochent à une colline. Cet ensemble aux angles aigus vient clore le parcours chronologique des Utopies réalisées mais pas le débat sur les relations entre architecture, urbanisme et société. ■

À VOIR

– RÉSEAU DES UTOPIES RÉALISÉES : cité Tony Garnier (Lyon), quartier des Gratte-Ciel (Villeurbanne), couvent de La Tourette (Éveux), site Le Corbusier (Firminy-Vert), cité des Étoiles (Givors) www.utopies-realisees.com

– « LES UTOPIES RÉALISÉES PRENNENT DE LA HAUTEUR », exposition de photographies aériennes, jusqu'au 30 septembre à Firminy-Vert ; à partir d'octobre aux Gratte-Ciel de Villeurbanne.

À LIRE

Gilles Ragot, *Utopies réalisées. Un autre regard sur l'architecture du xxe siècle*, Somogy éditions d'art, 160 pp., 18 €.





En haut : les habitations à bon marché réalisées par Tony Garnier en 1934 offraient un confort sans précédent pour l'époque (©RÉGION URBAINE DE LYON, PIERRICK ARNAUD).
Ci-dessus : la façade est de la maison de la culture de Firminy-Vert et ses pans de verre ondulatoire, fruits de la collaboration entre Le Corbusier et le compositeur et architecte Iannis Xenakis (©FLC, RÉGION URBAINE DE LYON, PIERRICK ARNAUD).



L'entrée principale du site monumental des Carrières de lumières (©CULTURESPACES).

LUMIÈRE SUR LES CARRIÈRES DES BAUX

La Nuit étoilée de Van Gogh projetée sur des parois de calcaire blanc de six à quatorze mètres de haut… Le pari relevé par l'artiste Gianfranco Lannuzzi avec son spectacle audiovisuel *Gauguin, Van Gogh, peintres de la couleur*, prend pour décor jusqu'au 6 janvier prochain, le cadre exceptionnel des carrières du Val d'enfer des Baux-de-Provence, au cœur du massif des Alpilles. Façonnées au fil des ans par l'extraction des pierres nécessaires à la construction du château et de la cité des Baux, les carrières ont été rendues célèbres grâce à Jean Cocteau qui choisit d'y tourner son film *Le Testament d'Orphée* en 1959. Rebaptisé Carrières de lumières, ce site classé de cinq mille mètres carrés, géré depuis un an par la Fondation Culturespaces (déjà délégataire du château depuis 1993), a rouvert au public en mars. Un an de travaux a été nécessaire pour opérer la métamorphose de ce bijou minéral destiné à devenir un pôle culturel majeur grâce à soixante-dix vidéoprojecteurs à fibre optique, vingt-deux enceintes diffusant un son spatialisé… Un nouvel équipement sur mesure à la pointe de la technologie. **V. H.**

LES BAUX-DE-PROVENCE, CARRIÈRES DE LUMIÈRES, route de Maillane 04 90 54 47 37
www.carrieres-lumieres.com



Les lustres de l'église de Souvigny réalisés par la maison Cheix (©VILLE DE SOUVIGNY).

LA SPLENDEUR RETROUVÉE DE L'ÉGLISE DE SOUVIGNY

Il aura fallu sept mille soudures et deux mille quatre cents heures de travail pour réaliser la délicate pose de dix lustres, marquant la fin de la campagne de restauration intérieure de l'église prieurale Saint-Pierre-Saint-Paul de Souvigny, initiée en 2006. Après les voûtes et parements, le dallage, les vitraux, la chaire à prêcher, la restitution des gisants de saint Mayeul et saint Odilon, il ne manquait plus que ces fastueux luminaires pour redonner tout son cachet à la plus imposante abbatiale romane de l'Allier. **V. H.**

SOUVIGNY, ÉGLISE SAINT-PIERRE-SAINT-PAUL, place Aristide Briand 04 70 43 99 75.

STENDHAL RENAÎT À GRENOBLE

« Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion. » Les Grenoblois n'ont jamais pris ombrage du désamour de Stendhal, né Henri Beyle, pour sa ville natale, ici évoqué dans son autobiographique *Vie de Henry Brulard*. Inauguré le 14 septembre, à la veille du lancement des Journées européennes du patrimoine, le nouveau musée Stendhal marque l'aboutissement d'un projet culturel lancé en 2008. Tandis que la collection permanente (manuscrits, portraits…) sera abritée dans l'appartement du docteur Gagnon, grand-père maternel de l'auteur, rénové et doté d'une nouvelle scénographie, les expositions temporaires et conférences se tiendront dans l'appartement natal de Stendhal situé à cinquante mètres de là, rue Jean-Jacques Rousseau. La bibliothèque municipale conserve quant à elle une collection « musée Stendhal », constituée depuis 1861 et regroupant plus des trois quarts des manuscrits de l'auteur ainsi que de nombreux ouvrages imprimés et documents iconographiques. Un itinéraire historique dans le centre ancien de la ville complète ce parcours stendhalien éclairé. **V. H**



Pierre Vignal, aquarelle, 1920. Elle représente la terrasse permettant de passer de l'appartement Gagnon à l'appartement natal de Stendhal (©BIBLIOTHÈQUE DE GRENOBLE).

GRENOBLE, MUSÉE STENDHAL, 20, Grande Rue 04 76 42 41 41
www.grenoble.fr

CHÂTEL-GUYON ROUVRE SON THÉÂTRE

Le théâtre de Châtel-Guyon est une scène à l'italienne, de style grand siècle mais d'époque 1900. Dessiné par un architecte parisien, Albert Le Voisnel, il fut réformé, dans les années 1930, par le Néerlandais Édouard-Jean Niermans en personne, architecte du Negresco, des Folies Bergère et du Moulin rouge. Rectifiant la scène, Niermans modifie le plafond pour qu'il puisse s'ouvrir à la belle saison. Dès lors, on y programme aussi des films ; plus tard, Ferrat, Ferré, Brel ou Dalida. En



Le théâtre à l'italienne de Châtel-Guyon, construit à la fin du XIXe siècle (©FDP).

2003, l'édifice est classé à l'inventaire supplémentaire, un an avant sa fermeture pour insalubrité. La mairie le rachète pour un franc symbolique : elle espère le rouvrir, afin d'échapper à son image de ville d'eau. Mais 4 millions d'euros manquent pour la réfection. On les trouve, grâce aux efforts d'associations et de la Fondation du patrimoine. La restauration est confiée au cabinet d'architectes clermontois Fabre-Speller, spécialiste des théâtres, dont le Mariinsky de Saint-Pétersbourg. Amélioration de l'accessibilité, réfection des stucs rocaille, aménagement d'une console électronique sacrifiant un balcon. La salle accueillera finalement quatre cent cinquante-cinq places en 2014.
D. de L. T.

CHÂTEL-GUYON, THÉÂTRE, 10, rue de l'Hôtel de Ville 04 73 86 01 88 www.theatre.chatel-guyon.fr



La salle des meules du moulin de Saint-André-de-la-Roche (©MAIRIE DE SAINT-ANDRE-DE-LA-ROCHE).

SAINT-ANDRÉ-DE-LA-ROCHE EN GUERRE POUR SES MOULINS

Qui sait encore l'origine de l'expression « entrer comme dans un moulin » ? Jadis, chacun savait qu'un moulin était si bruyant qu'on cognait à la porte en pure perte. Aujourd'hui, on ignore jusqu'au bruit de nos minoteries, et les derniers moulins achèvent de disparaître. Ce ne sera pourtant pas le cas à Saint-André-de-la-Roche. Postées sur leur cours d'eau, les roues à aube de cinq moulins captaient le flux puissant, afin de moudre le grain ou – pays niçois oblige – de presser les olives. Le culte de la rentabilité les a laissé disparaître. Aujourd'hui, la municipalité a décidé de sauver le dernier, un moulin à huile : le bâti était bien conservé, mais l'intérieur, à cause de son toit percé, était dans un état lamentable. On envisageait aussi des visites didactiques : il fallait donc tout mettre aux normes. Le budget, de 700 000 euros, dépassait les moyens de la commune. La Fondation du patrimoine a donc trouvé des mécènes. On a pu parer au plus pressé avec la réfection du toit, puis on s'est attaqué à la salle des meules : roues, engrenages, monte-charge seront bientôt visibles lors de journées d'initiation à un savoir-faire – et à un vocabulaire – en grand danger d'être perdus. **D. de L. T.**

SAINT-ANDRÉ-DE-LA-ROCHE, informations en mairie 04 93 27 71 00.

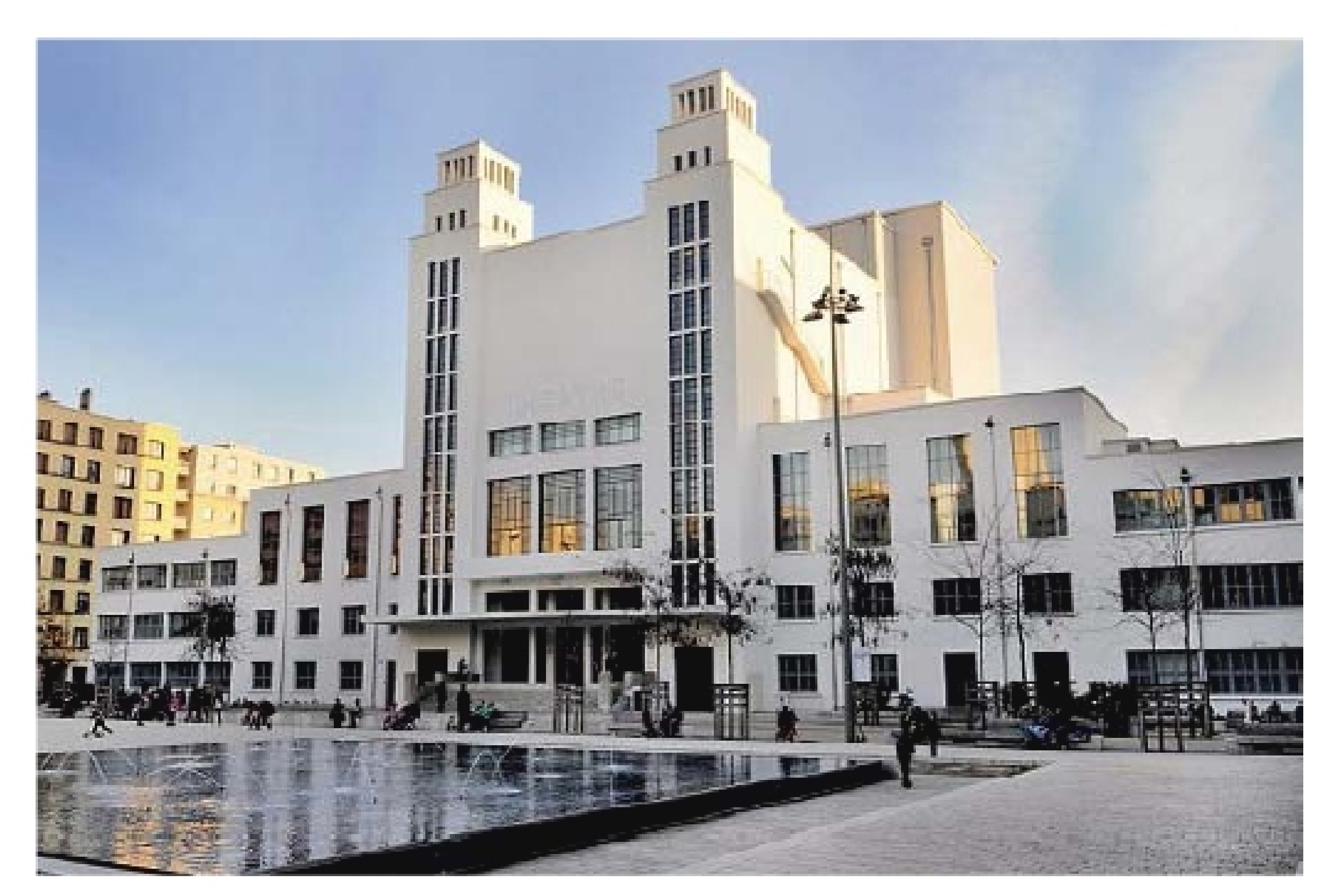
À TAXAT, LA « MALCOIFFÉE » ENFIN COUVERTE

Après vingt ans d'efforts, l'Association des amis du vieux Taxat a réussi sa mission : l'église de Saint-André (XIIe siècle) peut enfin perdre son sobriquet de « Malcoiffée ». Un toit couvre désormais ses fresques du XIVe, exposées aux intempéries depuis que sa voûte s'était effondrée vers 1950. L'opération est financée à 62 % par des fonds publics, il a fallu que l'association et la Fondation du patrimoine s'investissent pour trouver le reste. Sous la direction de Richard Duplat, architecte en chef des Monuments historiques, on a pu remplacer les piliers et la voûte, poser une charpente et des tuiles romanes. **D. de L. T.**

TAXAT, ÉGLISE SAINT-ANDRÉ, visite sur rendez-vous 04 70 56 63 17 amisduvieuxtaxat@free.fr



Le clocher restauré de l'église Saint-André de Taxat (©AMIS DU VIEUX TAXAT).



La façade du Théâtre national populaire de Villeurbanne et sa silhouette années 1930 dessinée par Môrice Leroux (©CHRISTIAN GANET).

BONNES PLACES POUR TOUS AU TNP DE VILLEURBANNE

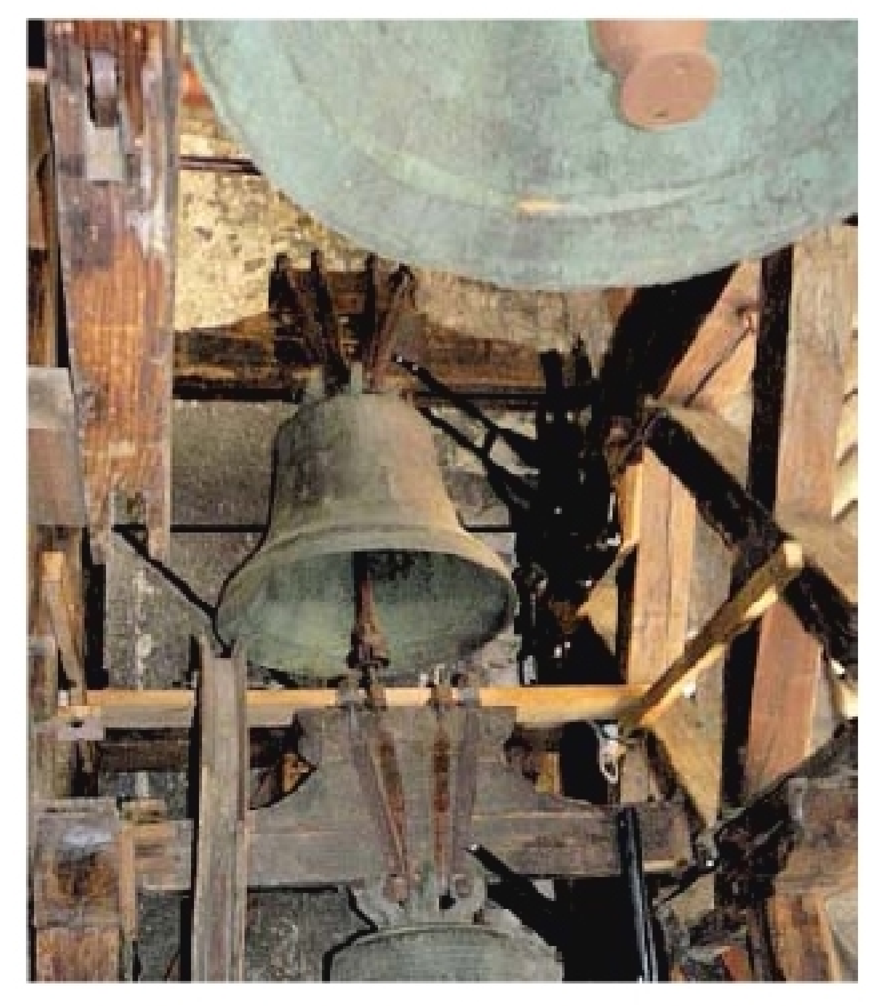
Sa première saison a débuté avec *Ruy Blas* : ce Théâtre national populaire (TNP) rénové a, naturellement, invité les ouvriers du chantier et les locataires des tours voisines. Construit à la grande époque Art déco, il fut d'abord le palais du Travail, au centre d'un quartier pompeusement surnommé « quartier des Gratte-Ciel » (lire « Sous le béton, les utopies de la région lyonnaise », pp. 66-69). Devenu théâtre, il a accueilli la culture sous toutes ses formes, de Ray Ventura à Peter Brook. En 1972, dans le cadre de la décentralisation, la scène héritait du titre du très parisien TNP. Mais avec la décadence du quartier, le théâtre s'est dégradé, lui aussi. Quatre ans de réfection y ont remédié, exilant le TNP dans le cadre étroit d'anciens entrepôts. La troupe retrouve à présent ses tours jumelles transfigurées, desservies par des ascenseurs, dotées de petites salles, dont une brasserie-cabaret. Les auteurs de cette mutation sont le cabinet d'architectes Fabre-Steller et l'architecte tessinois Massimo Scheurer, un des intervenants de la Fenice et du Teatro Arsenale de Milan, aménagé dans une église. Croisant lignes verticales, horizontales et gradins en forme de conque, les concepteurs ont surtout repensé la scène, avec un mot d'ordre, égalitarisme prolétarien oblige : que les six cent soixante-sept places soient toutes « bonnes » ! **D. de L. T.**

VILLEURBANNE, TNP, 8, place du Docteur Lazare Goujon 04 78 03 30 00
www.tnp-villeurbanne.com

LYON, CINQ CLOCHES POUR LA GUILLOTIÈRE

On l'appelle le « petit carillon », par opposition au « grand » : les vingt-six cloches de l'hôtel de ville. Ici, cinq cloches seulement, en bronze, toutes fondues en 1824 par Frèrejean. Elles logent dans le clocher de l'église Notre-Dame-Saint-Louis (1846), quartier de la Guillotière. Depuis leur installation dans leur cage, rien n'avait changé. Au point que l'usure de la charpente et du dispositif de jeu avait... sonné le glas de leur utilisation. Après un long silence, une consolidation vient d'ôter leur bâillon, et depuis le 22 avril, le sonneur dispose enfin de ses cinq notes pour esquisser des airs connus. **D. de L. T.**

LYON, NOTRE-DAME-SAINT-LOUIS, quartier de la Guillotière www.lyon.fr



Le carillon restauré de l'église de Notre-Dame-Saint-Louis de la Guillotière (©J.-M. DUCARD).

LA TOILETTE DE LA FONTAINE DES JACOBINS DE LYON

Avec ce nom de Jacobins, et celui de Danton sculpté sur son clocheton, beaucoup de Parisiens ont cru voir en cette fontaine un hommage aux révolutionnaires de 1793. Un comble, quand on sait les coups de canon que les Jacobins ont réservé à Lyon ! Elle ne s'appelle ainsi qu'à cause du couvent



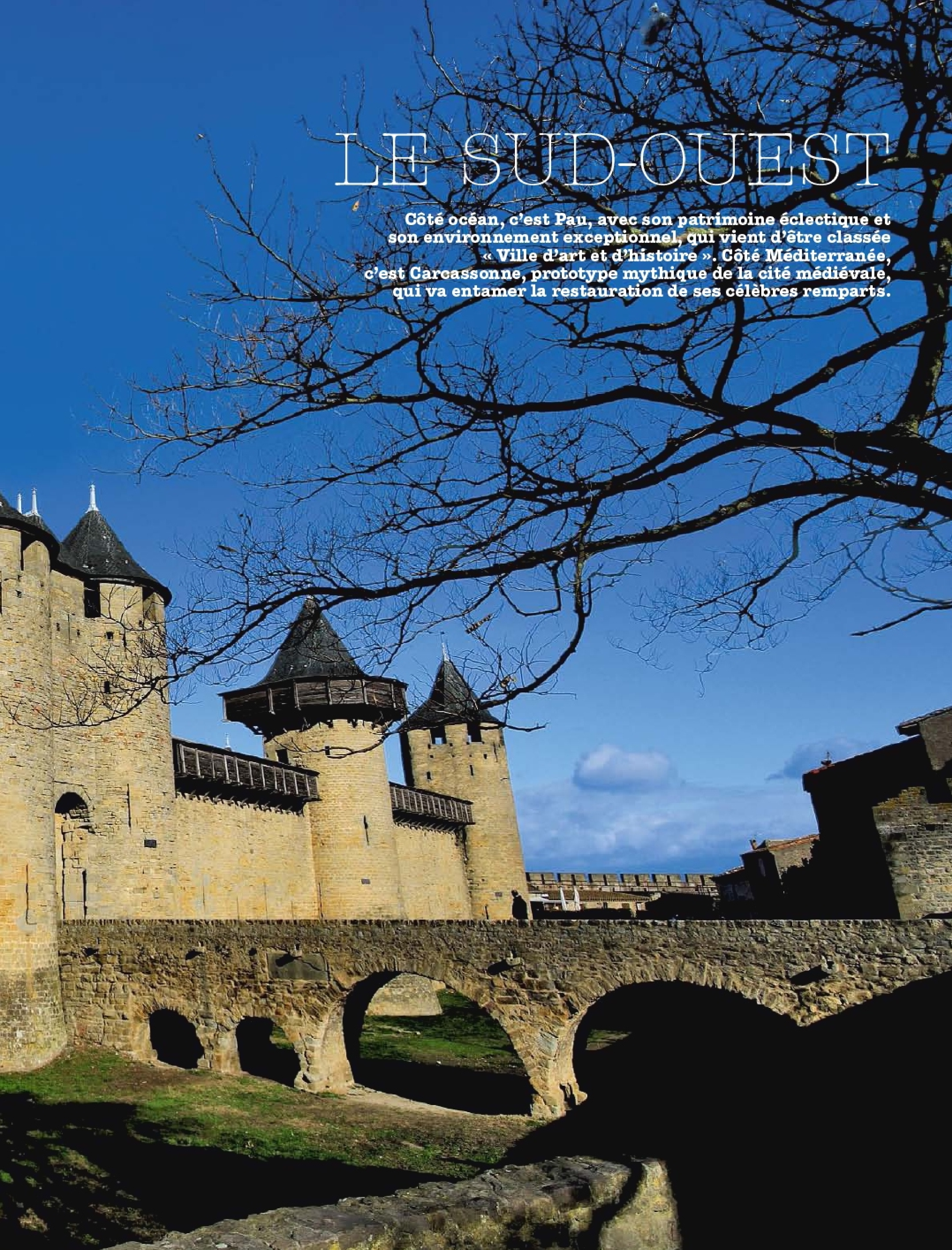
La fontaine de la place des Jacobins se refait une beauté (©MURIEL CHAULET).

des Jacobins qui se dressait en face ; quant au fameux Danton, il n'est autre que le donateur qui offrit l'eau courante au quartier. Sa construction fut assurée par l'architecte local Gaspard André et le sculpteur Michel Liénard. En 2007, quand le réaménagement de toute la place des Jacobins fut décidé, la restauration de la fontaine allait de soi : nettoyage des mousses, dissolution de la calcite, microsablage pour révéler la blancheur de la pierre… Le démontage fut une chance, éventant les menaces pesant sur l'œuvre, des fissures notamment, exigeant le remplacement des pierres par des prothèses de béton. On a dû aussi sculpter à nouveau au modèle des morceaux importants des décors et sculptures de marbre, faisant grimper d'un quart la facture, d'un montant initial de 1,5 million d'euros. **D. de L. T.**

LYON, FONTAINE, place des Jacobins
www.lyon.fr



Du côté ouest de l'enceinte intérieure de Carcassonne, le château comtal, bâti au début du XIIe siècle pour la puissante famille Trencavel (©JEAN-LOUIS GASC).



LE SUD-OUEST

Côté océan, c'est Pau, avec son patrimoine éclectique et son environnement exceptionnel, qui vient d'être classée « Ville d'art et d'histoire ». Côté Méditerranée, c'est Carcassonne, prototype mythique de la cité médiévale, qui va entamer la restauration de ses célèbres remparts.



Au bout de la muraille ouest de Carcassonne, les tours du château comtal.



À l'intérieur de la lice ouest, vers la porte d'Aude.

CARCASSONNE, CITÉ SOUS SURVEILLANCE

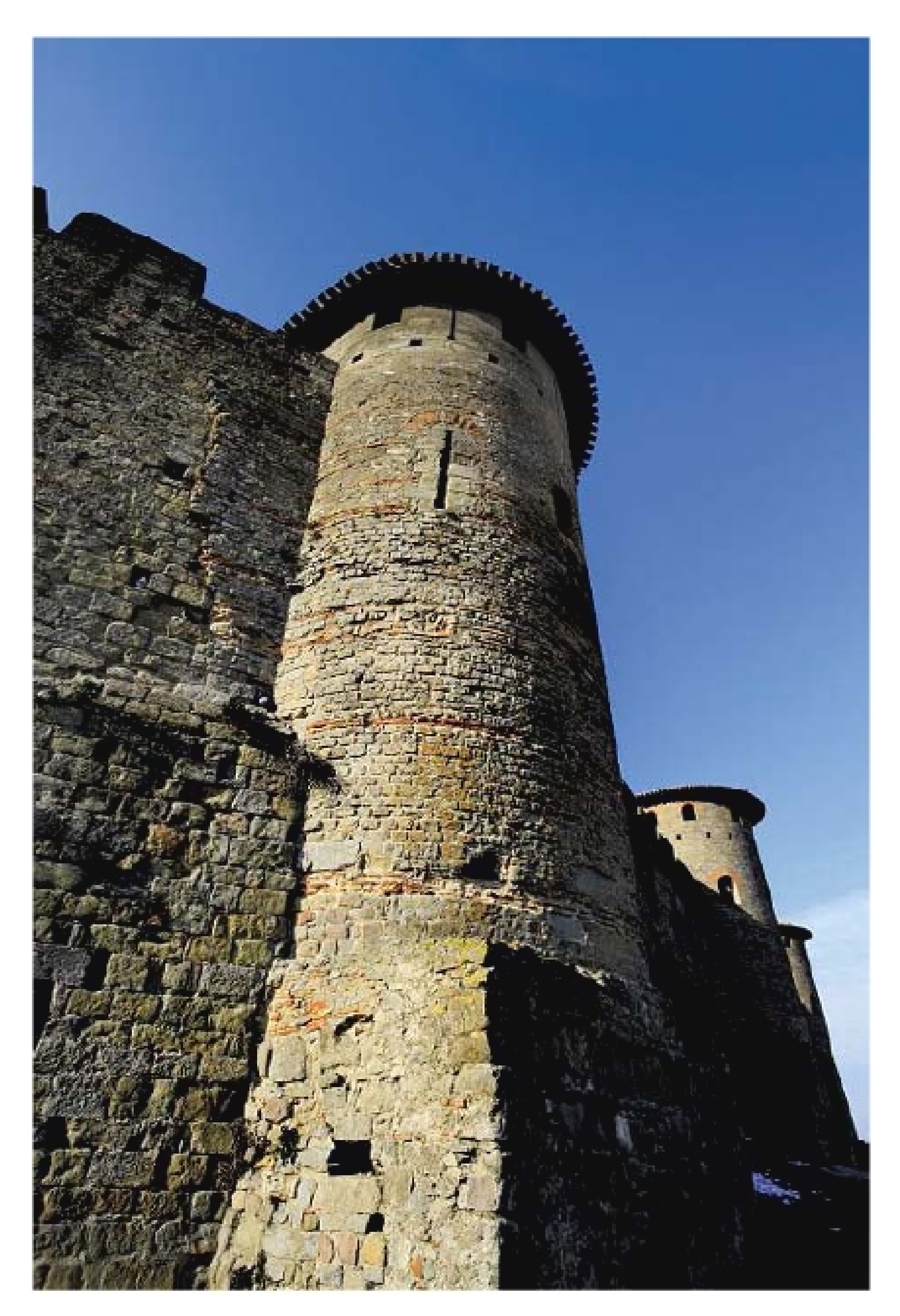
La cité de Carcassonne, avec sa double enceinte de 2,5 kilomètres au total, ses soixante et onze tours et ses 4,5 millions de visiteurs, fait l'objet d'une surveillance constante du Centre des Monuments nationaux. De nouveaux travaux de consolidation sont prévus sur la courtine intérieure.

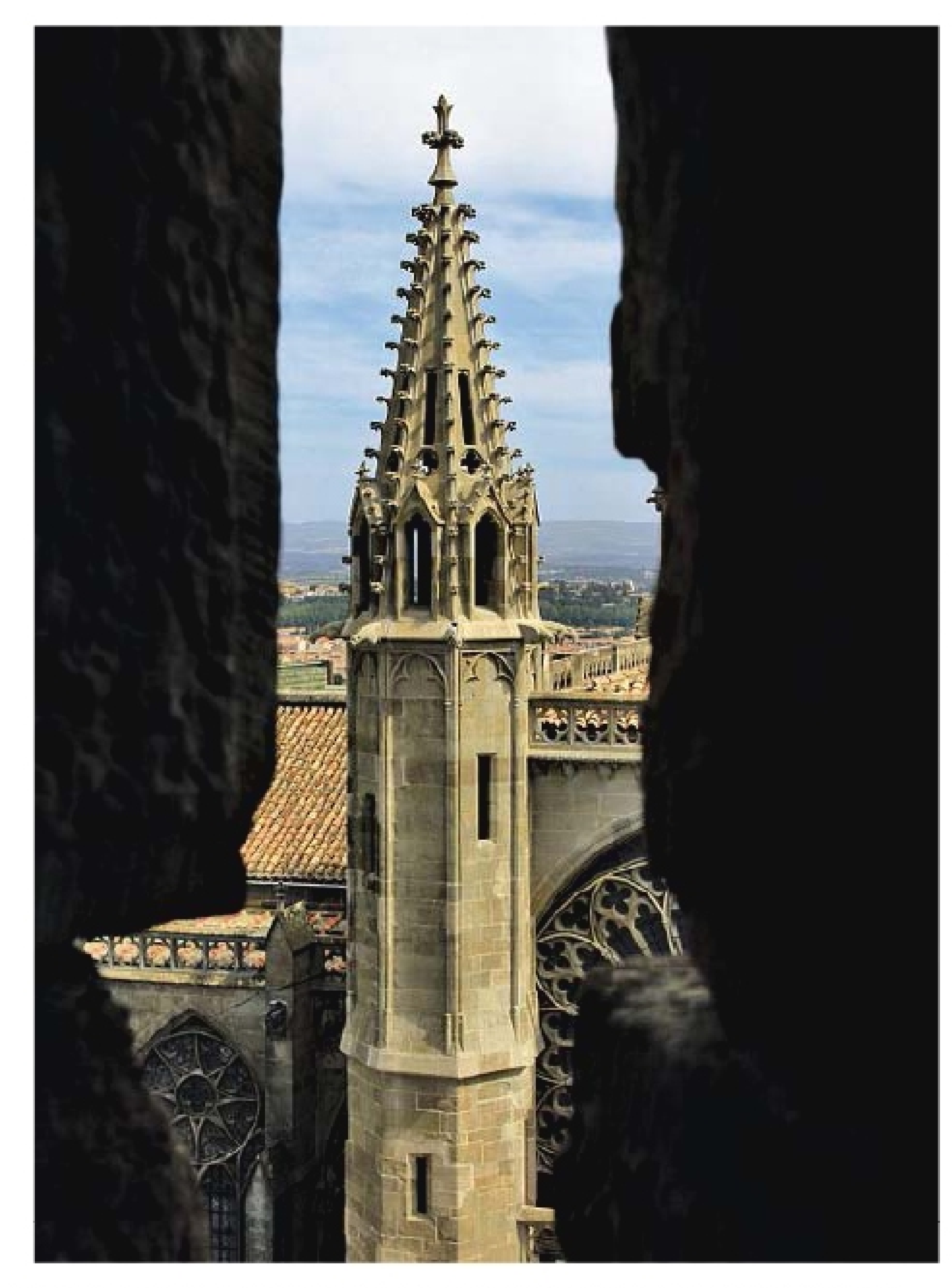
Texte ANNE-MARIE ROMERO **Photos** JEAN-LOUIS GASC

Guérande, Provins, Villefranche-de-Conflent… Rares sont les villes qui ont conservé intégralement leur rempart médiéval. La cité de Carcassonne, elle, fait mieux, en plus grandiose, plus orgueilleux, plus spectaculaire, car elle a conservé sa double enceinte, ses soixante et onze tours et annexes, son château comtal et son ancienne cathédrale romano-gothique, Saint-Nazaire. Elle fait aussi figure de doyenne avec ses formidables murailles intérieures, palimpseste de vingt-trois siècles d'histoire, depuis la période de la province narbonnaise romaine jusqu'aux dernières restaurations des années 1960, sans oublier le travail édifiant de Viollet-le-Duc au XIXe. Bref, si Carcassonne n'existait pas, ni Hollywood, ni Cinecittà n'auraient pu l'inventer. Un chef-d'œuvre aussi monumental nécessite une vigilance de tous les instants. Jean-Louis Rebière, architecte en chef responsable du monument, vient de livrer au Centre des Monuments nationaux (CMN) une étude préalable représentant trois ans de travail sur l'état sanitaire de l'escarpe et de la contrescarpe (les courtines des deux enceintes qui se font face et encadrent les lices). Conclusion : *« Il est urgent de réaliser des études de géologie et de géomorphologie des murailles. En outre, il faut intervenir sans attendre au nord, sur la tour de la Marquière, à l'ouest, autour de la porte d'Aude, et sur tout le front est. »* « *Coût estimé,* précise Jean Dedolin, *administrateur de la cité pour le CMN : 10 millions d'euros, en quatorze tranches de travaux réparties sur 15 ans à partir de 2013.* » Mais qu'est-ce que quinze ans pour une cité qui naquit au IIIe siècle avant J.-C. et qui fut le témoin, sinon l'acteur, d'épisodes fondateurs de notre histoire ?

Ancien oppidum

Oppidum du peuple gaulois des Volques Tectosages, Carcaso – c'était son nom – devint un « castellum » au IVe siècle de notre ère, preuve qu'elle s'est déjà embastillée derrière un premier rempart, dont témoignent trois tours, celles de la Marquière, de Samson et du Moulin d'Avar. Wisigothe au Ve siècle, elle résiste aux attaques incessantes des Francs, jusqu'à ce que les Sarrasins s'en emparent en 713. Reconquise par Pépin le Bref en 752, elle





Sur la tour de la Marquière, on observe encore le parement de galets et de briques caractéristiques des bâtiments romains et wisigoths. À droite : une flèche gothique de la cathédrale Saint-Nazaire. Ci dessous : les fresques XIIe de la salle ronde, au cœur du château comtal.

ne fait plus parler d'elle jusqu'au XIe siècle. L'histoire et la légende commencent alors à s'entremêler. Fief de la puissante famille Trencavel qui agrandit l'enceinte et construit le château comtal, Carcassonne se retrouve au cœur de la tragédie cathare. La ville est largement hérétique, comme toute la région. En 1209, les croisés, conduits par le célèbre Simon de Montfort, en font le siège. Du 1er au 15 août, le vicomte Roger-Raimond Trencavel résiste, mais pour éviter aux siens de subir le sort des habitants de Béziers, tous massacrés un mois plus tôt, il se rend. Dès lors, Carcassonne entre dans le domaine royal. Un sénéchal, le même Simon de Montfort, y représente le roi. Le fils de Roger-Raimond tente de reprendre la cité trente ans plus tard. En vain. Personne n'a jamais pris Carcassonne ! La répression est terrible. L'Inquisition s'installe partout et sème la terreur. Carcassonne, comme Peyrepertuse, Quéribus, Puylaurens et tous ces autres nids d'aigle vertigineux que l'on nomme à tort « châteaux cathares », voit ses défenses renforcées par la royauté, dans une architecture ostentatoire, délibérément arrogante et dissuasive, symbole de son pouvoir. Louis IX (saint Louis), Philippe III le Hardi puis Philippe IV le Bel bâtissent la seconde enceinte, les tours de la porte Narbonnaise, du Trésau et de la porte Saint-Nazaire. On modernise la courtine ouest, on surélève le château et on rase les bourgs environnants qui avaient pris parti pour le fils Trencavel lors de son siège de la place-forte… Mais le chantier le plus colossal du XIIIe siècle concerne la reprise en sous-œuvre du mur extérieur de la première enceinte. La pente naturelle de l'éperon rocheux sur lequel s'étend la ville créait, en effet, un dénivelé mal protégé entre les deux enceintes. Pour aplanir les lices, on décaisse l'enceinte romano-wisigothique sur quatre à cinq mètres de hauteur et on en paremente les fondations. Le résultat est une stratigraphie inversée surprenante : de bas en haut, nous trouvons cette reprise du XIIIe, puis le parement délicat de galets et de briques alternés des Romains et des Wisigoths, l'élévation royale du XIIIe en pierres à bossage (c'est-à-dire saillantes), et enfin le couronnement rétabli par





Les lices du côté de la porte Narbonnaise, au sud-est de la muraille de Carcassonne.

Viollet-le-Duc au XIXe sur les parties les plus endommagées ! Ce sont principalement ces tours, aujourd'hui penchées ou ventrues qu'il est urgent de sauver.

Hommage à Viollet-le-Duc

Cette forteresse stratégique entre en déclin après la paix des Pyrénées de 1659, qui met fin à une longue guerre entre les couronnes française et espagnole. Rayée des « places de guerre » en 1804, concurrencée par l'essor de sa ville basse, délabrée, elle n'abrite bientôt plus que des indigents qui « squattent » ses lices. Menacée de destruction au début du XIXe, elle doit son salut à l'acharnement de trois hommes d'exception : un érudit local, Jean-Pierre Cros-Mayrevieille, qui se bat pour la magnifique cathédrale Saint-Nazaire ; Prosper Mérimée, premier inspecteur des Monuments historiques ; et enfin, Viollet-le-Duc. *« Son travail a été tout simplement génial ! »*, s'enthousiasme Jean-Louis Rebière. Dessinateur hors pair, passionné de poliorcétique (technique du siège militaire), Viollet-le-Duc, soutenu financièrement par Napoléon III, reconstitue la cité, de 1855 jusqu'à sa mort en 1869. Son successeur, Paul Boeswillwald, poursuit sa tâche jusqu'en 1913. Pendant plus de cinquante ans, Carcassonne devient le chantier du siècle.

Bien sûr, on a critiqué Viollet-le-Duc. Jean-Louis Rebière le défend : *« Ici, il n'a pas inventé. Au contraire, ses déductions ont été tirées de ses observations. On lui a cherché querelle sur l'emploi de l'ardoise sur les poivrières, prétextant que le Midi était un pays de tuiles canal. Mais il est bien plus vraisemblable que la cité ait été couverte de lauzes, pierres plus légères et d'un aspect proche de l'ardoise. »* C'est du reste au titre de « *restauration exemplaire* » que Carcassonne a été inscrite au Patrimoine mondial en 1997. Plus question donc, comme on l'a tenté dans les années 1960, de couvrir les tours en tuiles romaines qui rompraient l'unité visuelle.

Pourtant Carcassonne, avec ses 4,5 millions de visiteurs par an, n'est pas traitée comme elle le mérite. *« Les habitants de la cité construisent le long de l'enceinte, alors qu'ils devraient respecter un espace de trois mètres,* déplore l'architecte en chef des Monuments historiques. *Des arbustes poussent dans la muraille et sur le glacis. Les parterres des lices sont devenus des parkings pour les marchands de frites et de déguisements de Templiers made in China. »* Alors un conseil : admirez la cité de l'extérieur, promenez-vous dans les lices entre les impressionnantes courtines, visitez Saint-Nazaire et le palais comtal. Puis évitez les marchands du temple… C'est aussi une manière de sauver la cité de Carcassonne. ■

À CONSULTER
www.carcassonne.culture.fr

À LIRE
– Jean-Pierre Panouillé, *Carcassonne, Histoire et Architecture*, éditions Ouest-France, 64 pp., 7,10 €.
– Eugène Viollet-le-Duc, *La Cité de Carcassonne*, éditions Cairn, 115 pp., 13 €.



Le château de Pau, Renaissance, monument symbole de la ville et maison natale du roi Henri IV.



Perspective sur la ville de Pau, avec le panorama sur la chaîne des Pyrénées, que Lamartine admira.

PAU, LA « PORTE DES PYRÉNÉES », PREND DU GALON

Zone de protection du patrimoine urbain et paysager depuis 2007, Pau vient de monter en grade, en devenant la 163e « Ville d'art et d'histoire »... ou plutôt « d'arts et d'histoires » tant l'identité de la capitale du Béarn est plurielle.

Texte ANNE-MARIE ROMERO **Photos** DOMINIQUE GUILHAMASSÉ

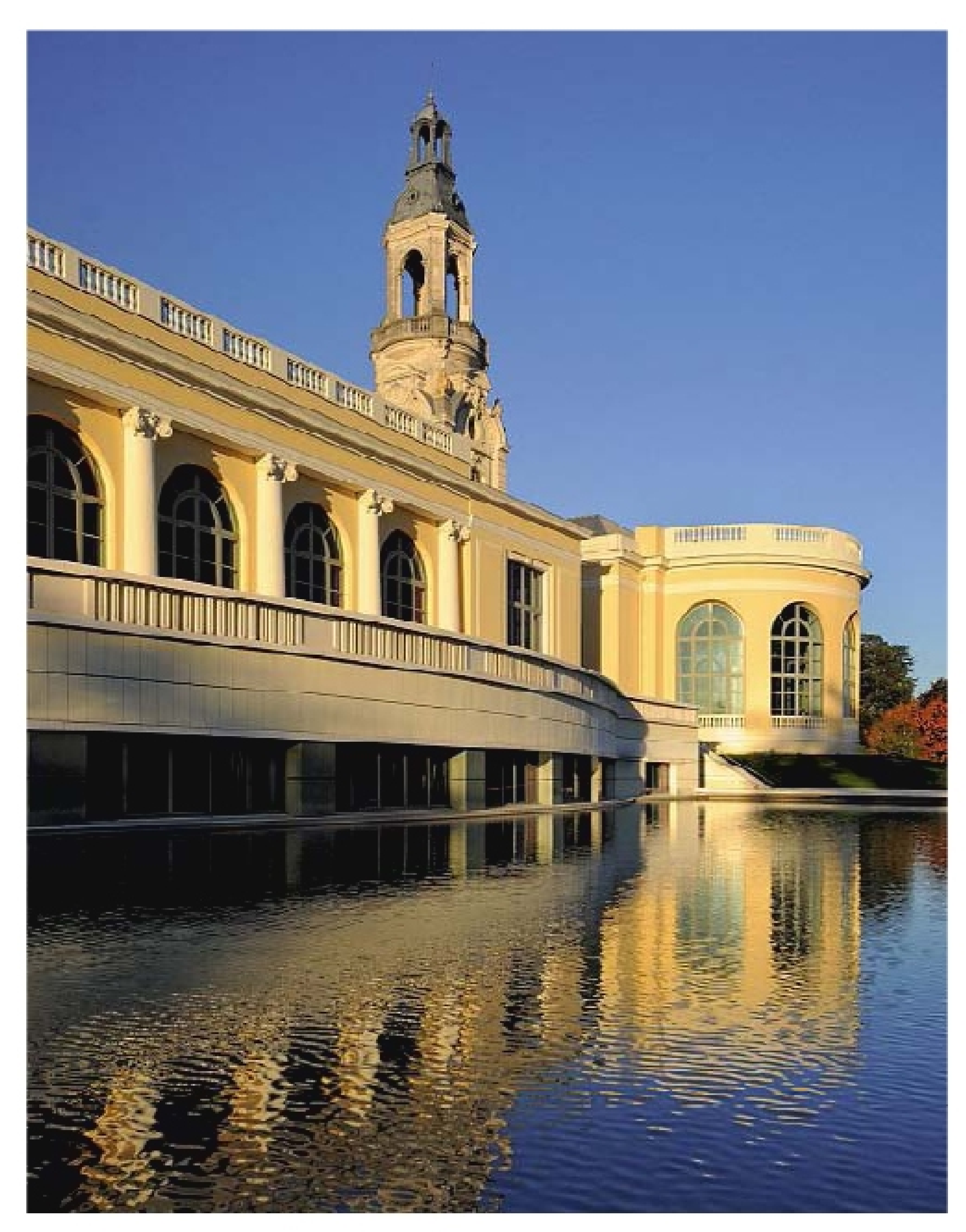
Pau n'est pas une cité comme les autres. Elle est constituée d'une succession chronologique de villes, depuis le donjon de Gaston Phébus jusqu'à la « cité-jardin de Saragosse » des années 1960, en passant par le château Renaissance qui célèbre le *« bon roi Henri »* et les extravagances architecturales de la villégiature « climatique » au tournant des XIXe et XXe siècles… Pau ne possède donc pas « un » centre historique mais une mosaïque de centres, séparés par de somptueux jardins et parcs où croissent magnolias, tilleuls et palmiers, qui jalonnent un millénaire d'histoire. Mais son vrai fil d'Ariane se situe à l'extérieur de la cité, dans la chaîne grandiose des sommets pyrénéens qui lui fait face. Et qui explique sa singulière pérennité.

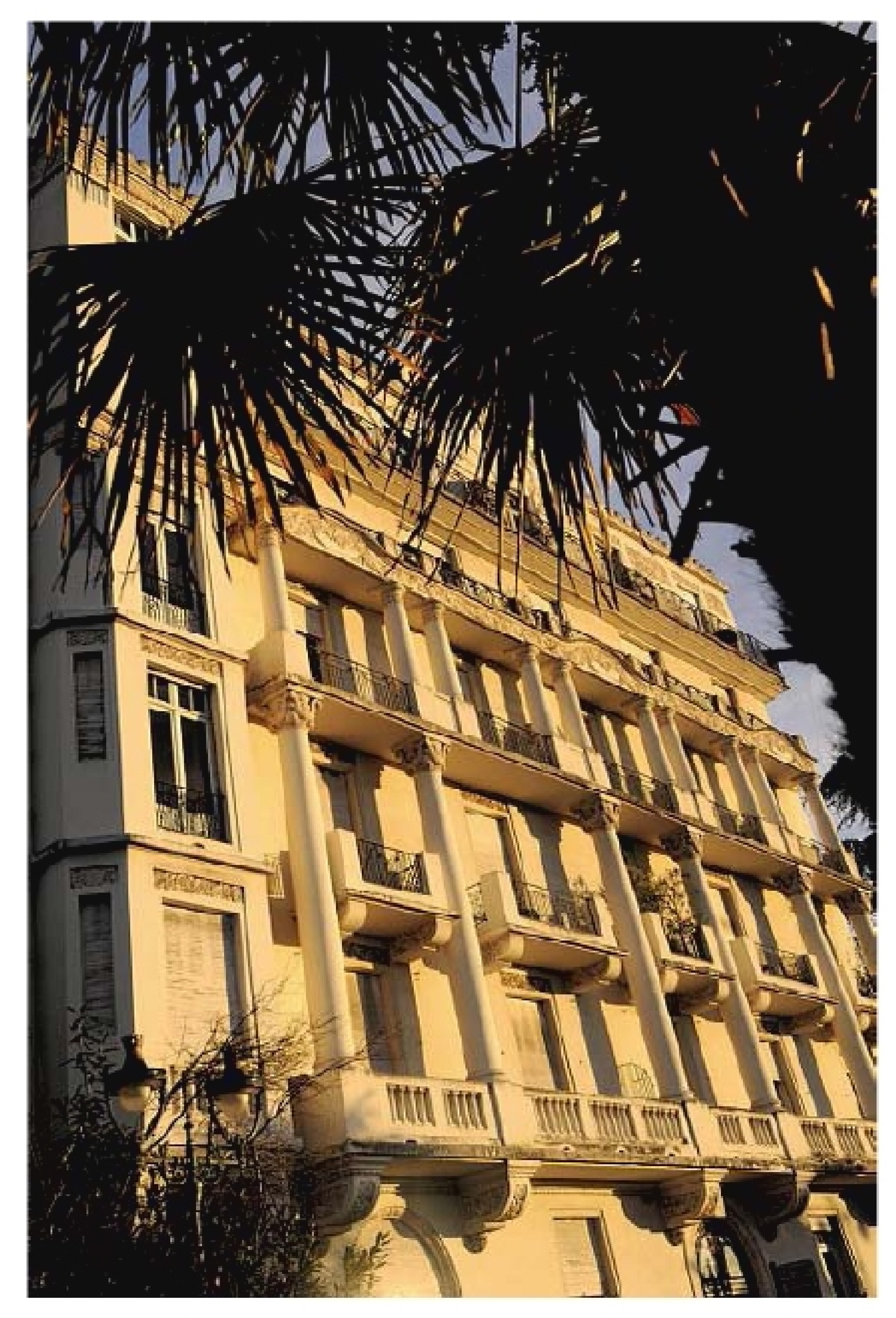
Témoins de sa diversité, la liste de ses monuments classés : l'ancien Hôtel de Gassion, qui fut en 1870, le plus beau palace d'Europe, l'hôtel de Peyre, du XVIe, appelé « maison de Sully », une chapelle funéraire néogothique de 1877, le cimetière israélite de 1822, le château et son domaine, une église néobyzantine en béton de 1935, la maison natale, typique des habitations béarnaises du XVIIIe, du maréchal Bernadotte, devenu roi de Suède, la Villa Sainte-Hélène, « villa à l'anglaise » transformée en préfecture, et l'église « du bout du pont », située sur l'autre rive du gave de Pau, à la limite de Jurançon, bâtie en 1905, contenant des mosaïques du célèbre atelier Mauméjean. Sans compter huit places et quinze espaces verts… Un inventaire, on le voit, digne de Prévert !

C'est pourquoi avant d'obtenir le label si convoité de « Ville d'art et d'histoire », la capitale du Béarn décrochait, dès 2007, le statut de zone de protection du patrimoine urbain et paysager (ZPPAUP) qui accorde autant d'importance à la protection, à la mise en valeur et, le cas échéant, à la restitution du patrimoine végétal que du patrimoine bâti.

L'empreinte de l'histoire

La géographie et l'histoire s'entremêlent dans la chronique paloise. Située sur un éperon rocheux creusé par le confluent de deux vallées profondes, celles du Hédas et du gave de Pau, la ville jouit d'un panorama unique : la vue sur les plus beaux sommets de la chaîne des Pyrénées, derrière un moutonnement de





Ci-dessus : le palais d'Hiver, « Palmarium » à la Belle Époque, devenu palais des Congrès, au cœur du parc Beaumont. Ci-desssus : la Villa Challe, située au 14 boulevard des Pyrénées, construite en 1929 par l'architecte Henri Challe. Avec une vue imprenable sur la chaine des Pyrénées, ses appartement comptent parmi les plus recherchés de la ville.

coteaux verdoyants et fertiles. « *Pau,* a dit Lamartine, *est la plus belle vue de la montagne comme Naples est la plus belle vue de la mer.* »

La ville est née trois fois. La première fois, au XIVe siècle, lorsque le flamboyant Gaston Phébus, comte de Foix et de Béarn, y fait construire un donjon de brique dans l'intention – jamais réalisée – de réunir ses deux comtés. La deuxième, au XVIe, avec Jeanne d'Albret, reine protestante de Navarre, mariée au catholique Antoine de Bourbon. De leur union naît celui que rien ne prédestinait à devenir roi de France, « *Noste Henric* », Henri IV. La troisième, enfin, à partir de 1830, lorsque le romantisme révèle les paysages et les vertus du « climatisme », attirant ici les premiers touristes fortunés d'Europe et d'Amérique. Pau, qui languissait dans le charme discret de sa bourgeoisie de préfecture, avec ses belles demeures classiques alignées le long de la rue principale, ses couvents (Ursulines, Réparatrices, Cordeliers), ses emblèmes triomphants de la République (palais de justice et préfecture), se retrouve propulsée au premier rang des villes de villégiature. Plus de quatre cents villas aussi somptueuses qu'extravagantes poussent le long du boulevard des Pyrénées, équivalent montagnard de la promenade des Anglais, avec casino, station thermale, funiculaire pour rejoindre la ville basse et la ville haute, premier golf d'Europe, premier aérodrome de plaisance et autres joyeusetés grandioses pour public riche et oisif.



Le parc Beaumont, plus grand parc public de Pau, a été créé à la fin du XIXe siècle.

La Grande Guerre met fin à cet engouement. Et Pau hérite de tous ces legs hétérogènes et encombrants. Les palaces sont découpés et vendus par appartements, la moitié des villas disparaît et leurs parcs, victimes de la pression immobilière, sont lotis.

Ressusciter le patrimoine

Ces dernières décennies, la municipalité, consciente de ce gâchis, a pris son bâton de pèlerin pour obtenir les moyens de ressusciter ces patrimoines et en faire un facteur de revitalisation de la cité. La ZPPAUP, acquise au bout de huit ans de travail d'inventaire,



Le palais Sorento, immense villa Belle Époque inspirée des palais vénitiens, a été divisé en appartements après la Première Guerre mondiale.

marque la première étape. Elle a déjà permis de belles avancées dans la valorisation de la ville : l'ancienne usine désaffectée des tramways, sur les bords du gave, est devenue le siège des archives du pyrénéisme, le palais d'Hiver, « Palmarium » à la Belle Époque, situé dans le magnifique parc Beaumont, le plus grand parc public de Pau, a trouvé sa réutilisation sous la forme d'un palais des Congrès, la chapelle des réparatrices, dans le plus pur style néogothique, accueille le conservatoire de musique et un auditorium. Des coins oubliés comme la charmante place Reine Marguerite, carré bordé de maisons à arcades, en partie XVI[e], qui servait de marché sous l'Ancien Régime, est en cours de restauration. La flèche, trop lourde, de l'église Saint-Jacques a été déposée pour être refaite dans un matériau plus adapté.

Mais il fallait aller plus loin et obtenir le précieux label « Ville d'art et d'histoire », décerné par le ministère de la Culture. Outre qu'il implique une participation financière des collectivités territoriales et de l'État, et qu'il crée un poste permanent d'animateur du patrimoine, à charge de l'État pour 50 %, il qualifie des communes qui, « *conscientes des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de conservation, de médiation et de soutien* » de leur patrimoine tant naturel que culturel.

Ambitieux projets

« À Pau, le label va servir à dépasser les mythes, celui du bon roi Henri, celui de la ville anglaise, et à passer du pittoresque au patrimoine », dit Caroline Cousin, chef de la mission Ville d'art et d'histoire qui, depuis 2009, a monté le dossier. Projet ambitieux, qui passe par la transformation de la ZPPAUP en AVAP (aire de valorisation de l'architecture et du patrimoine). Un plan sur cinq ans, en partenariat avec la Fondation du patrimoine, va donc travailler sur la restructuration du centre urbain, les façades, la réaffectation du bâti abandonné, en collaboration avec les quartiers et les institutions culturelles existantes (comme la compagnie théâtrale La Centrifugeuse). D'ores et déjà, c'est la mission Ville d'art et d'histoire qui gère les Journées du patrimoine et les Rendez-Vous aux jardins. Et, symbole de cette mutation dans la continuité, l'extravagant palais des Arts, qui cachait un centre thermal dans la falaise surplombant le gave, est en train de se transformer en centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine, qui proposera des fonds permanents et des expositions pour les petits et les adultes. ■

À CONSULTER
http://patrimoines-ville-pau.blogspot.com

À LIRE
– D. Bidot-Germa (sous la dir. de), *Mémoires de Pau,* éditions Cairn, 277 pp., 39 €.
– Dominique Dussol, *Pau Art déco,* éditions Le Festin, 240 pp., 45 €.



Le palais de la Berbie, ancien palais épiscopal, abrite le musée Toulouse-Lautrec (©STUDIO A. NOËL, MUSÉE TOULOUSE-LAUTREC, ALBI).

AU MUSÉE TOULOUSE-LAUTREC D'ALBI, RÉNOVATION ET DÉCOUVERTES

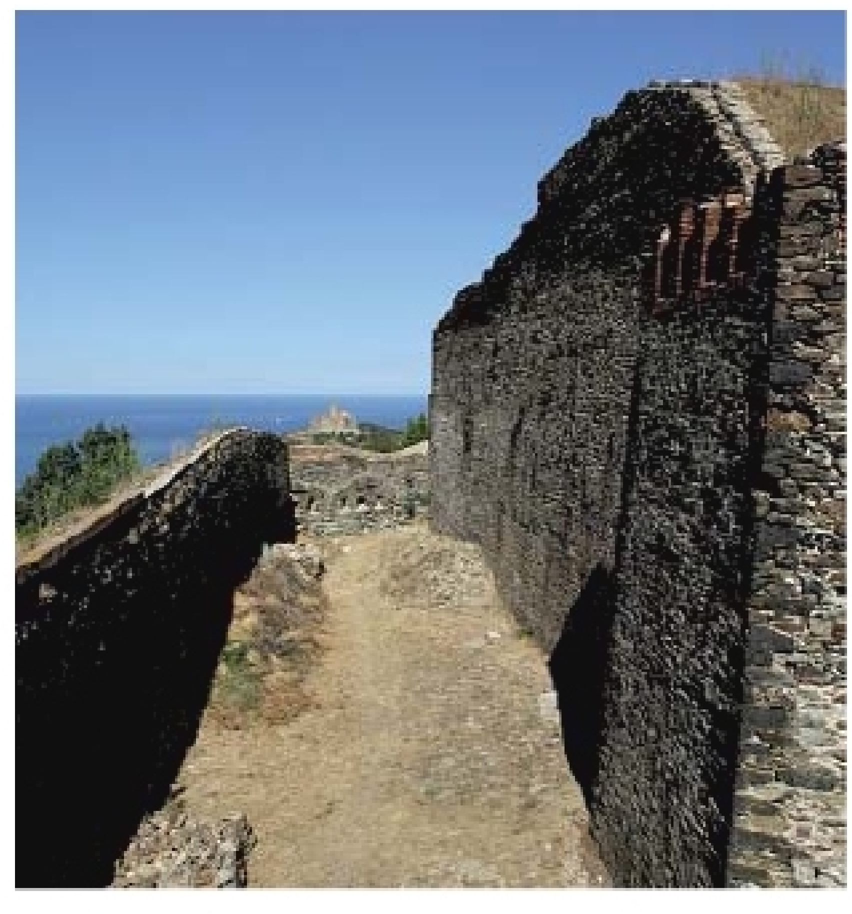
À Albi, le palais de la Berbie, résidence fortifiée du XIIIe siècle qui abrite la plus grande collection d'œuvres de Toulouse-Lautrec, vient de s'offrir une seconde jeunesse. Il aura fallu onze ans de travaux pour restaurer le site, en conciliant enjeux de conservation d'un patrimoine mondial, classé depuis 2010 par l'Unesco (lire *Connaissance des Arts Patrimoine 2010,* n° 463), et nécessité de modernisation du musée, pour l'accueil du public notamment. Construit et agrandi au XIIIe siècle par les évêques d'Albi, l'écrin de briques du palais de la Berbie et de la cathédrale Sainte-Cécile s'agrémente, au XVe siècle, d'une aile Renaissance en pierre de taille doublée de deux galeries classiques, au XVIIe. L'apparition, fin XVIIe, d'un jardin à la française au pied de la tour Mage rompt définitivement avec la vocation défensive initiale du palais. Mais la véritable rupture pour cette ancienne demeure ecclésiastique, c'est sans doute l'ouverture, en 1922, d'un musée consacré au peintre des courtisanes parisiennes et de la vie mondaine de la fin du XIXe siècle. Offrant nouveaux espaces, nouveau parcours et nouveaux accrochages, la rénovation a réservé de belles surprises, comme la découverte d'un exceptionnel pavement XIIIe siècle dans la salle palatiale, ou encore des peintures Renaissance sur le plafond de la galerie d'Amboise. **T. F.**

ALBI, MUSÉE TOULOUSE-LAUTREC, place Sainte-Cécile www.museetoulouselautrec.net
Le Musée Toulouse-Lautrec d'Albi, **hors-série de** *Connaissance des Arts,* **n° 526, 68 pp., 10 €.**

VASTE PROGRAMME AU FORT DUGOMMIER

À Collioure (Pyrénées-Orientales), grâce à la Fondation du Crédit Agricole, le fort Dugommier s'apprête à une transformation inédite. Bâtiment militaire construit au milieu du XIXe siècle, endommagé par les guerres et longtemps laissé à l'abandon, le fort est aujourd'hui l'objet de tous les soins de l'artiste Marc André de Figuères et de ses équipes de bénévoles. Outre la restauration du bâtiment, inscrit à l'inventaire des Monuments historiques, l'artiste envisage la création d'un centre unique en son genre, qui allie architecture, design et recherches autour des énergies renouvelables. **T. F.**

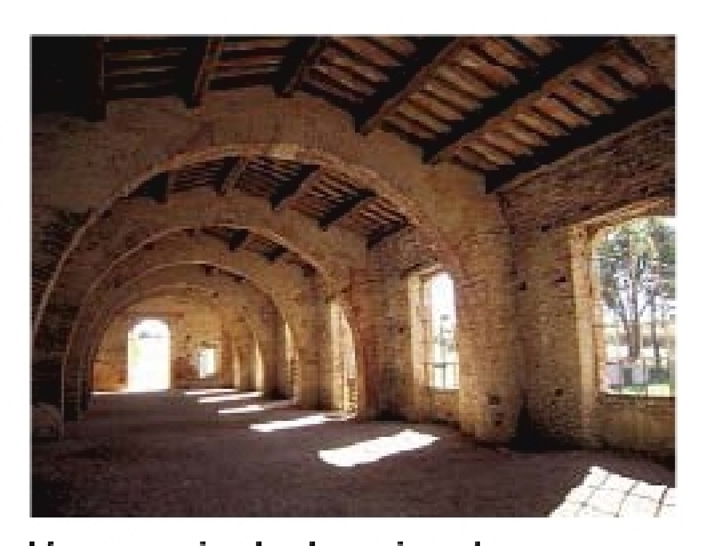
COLLIOURE , FORT DUGOMMIER
06 82 25 17 64www.dugommier.com



Les fossés du fort Dugommier de Collioure, fleuron de l'architecture militaire des Pyrénées-Orientales (©MA2F, FORT DUGOMMIER/2012).

L'ILLUSTRE ORANGERIE DE BONREPOS-RIQUET

Grâce au soutien de la Fondation Total, la Fondation du patrimoine vient de restaurer l'orangerie du domaine de Bonrepos-Riquet, près de Toulouse. Soucieuse de la valorisation du patrimoine culturel dans les régions d'implantation du groupe, la Fondation Total vient de signer son troisième accord de partenariat avec la Fondation du patrimoine, depuis fin 2005. À Bonrepos-Riquet, le patrimoine local a un parfum d'histoire de France. Pierre-Paul Riquet, futur concepteur du canal du Midi, acquiert en 1651 un château Renaissance qu'il fait réaménager et entoure d'un jardin à la française. L'orangerie, comme la finalisation, en 1681, du canal royal de Languedoc, rebaptisé canal du Midi à la Révolution, est l'œuvre de ses descendants. La restauration de l'orangerie est une première étape à la revalorisation de l'ensemble du domaine et en particulier du château, classé Monument historique et labellisé Maison des illustres par le ministère de la Culture. À cet effet, la commune de Bonrepos-Riquet a récemment lancé une opération originale de mécénat baptisée « 200 000 pixels », qui permet aux internautes de soutenir la restauration du site en achetant symboliquement les pixels d'une photographie numérique du château. **T. F.**



L'orangerie du domaine de Bonrepos-Riquet après restauration (©MAIRIE DE BONREPOS-RIQUET).

BONREPOS-RIQUET, château
www.bonrepos-riquet.fr

NOUVEAU CARILLON POUR LES BRETZOIS

Construite en briques et galets en 1876 sur un ancien sanctuaire médiéval, la gracieuse église Saint-Jean-Baptiste ponctue à nouveau les heures du village de Bretx (Haute-Garonne). Son système de cloches (ou campanaire), entièrement rénové, a été installé au sommet au cours de l'automne 2011. Une opération rendue possible grâce à une convention signée avec la Fondation du patrimoine, qui a apporté un don de 3 000 € et a permis l'organisation d'une souscription pour cette réhabilitation, menée avec la collaboration technique de l'Institut européen d'art campanaire. Le petit village dispose désormais d'une nouvelle cloche surmontée du traditionnel coq girouette, réalisé par un ferronnier de Bretx, Thierry Meunier. Au terme de cette opération, le typique clocher-mur, restauré également, retrouve son ensemble de carillons complet. Il abrite trois cloches. La plus ancienne, datant de 1782, est dotée d'un vieux joug (système de suspension) en cœur de chêne. Les nouvelles cloches ont été fondues par l'entreprise Paccard à Sévrier (Haute-Savoie), la plus importante fonderie française. **S. D.**



Le nouveau campanaire de l'église Saint-Jean-Baptiste de Bretx (©FDP).

BRETX, ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE
www.fondation-patrimoine.org



L'architecture intérieure unique de la synagogue de Bordeaux, classée Monument historique depuis 1998 (©OLIVIER GOMEZ).

LA SYNAGOGUE DE BORDEAUX RETROUVE SA SPLENDEUR

Construite en 1882, selon le projet de l'architecte Charles Durand, la grande synagogue de Bordeaux achève sa restauration avec le soutien de la Fondation du patrimoine. La dernière phase, lancée en 2010 grâce à une souscription publique, concerne le grand vestibule, le mémorial, la grille et l'escalier du parvis. C'est ainsi l'une des synagogues les plus belles et les plus monumentales de France qui retrouve sa splendeur. Classé Monument historique depuis 1998, le bâtiment doit son originalité à l'association de la pierre à une structure métallique réalisée par les ateliers Gustave Eiffel. Alliant style néogothique et motifs orientalisants inspirés des arts décoratifs syrien, égyptien et ottoman, son architecture est particulièrement remarquable. La synagogue bordelaise est aussi un lieu de mémoire important pour toute l'Aquitaine. À partir de la fin 1943, le bâtiment fut en effet transformé en prison. Les familles juives arrêtées lors des rafles y étaient enfermées avant d'être transférées à Drancy. Inauguré en 1949, le *Mémorial des martyrs de la communauté victimes de la barbarie nazie*, faisant lui aussi partie de la dernière opération de rénovation, dévoile cinq cent soixante noms gravés de déportés et de résistants. Visite possible lors des Journées du patrimoine. **S. D.**

BORDEAUX, SYNAGOGUE, 213, rue Sainte-Catherine 05 56 91 79 39
www.synagogue-bordeaux.com

PEINTURES MÉDIÉVALES AU CHÂTEAU DE BELVÈS

À Belvès, en Périgord, l'hôtel de Commarques, du XVe siècle a révélé d'exceptionnelles peintures médiévales, datant de 1470-1490. Son propriétaire, François Dequesne, qui a commencé en 2008 des travaux de réhabilitation, les a découvertes sous plusieurs couches d'enduits de plâtre et de badigeon. Une mise au jour d'un intérêt historique important, puisqu'elle dévoile notamment une fresque dite des Neuf Preux. Il s'agit d'une représentation de neuf héros guerriers, trois païens (Alexandre, César et Hector), trois bibliques (Josué, Judas Maccabée et David) et trois chrétiens (Charlemagne, le roi Arthur et Godefroi de Bouillon). Ce motif typique du XVe siècle est unique en Aquitaine. **S. D.**

BELVÈS, CHÂTEAU, 5, rue Jacques Manchotte
www.chateaudebelves.fr



Détail de la fresque médiévale des Neuf Preux, découverte au château de Belvès (©FRANÇOIS DEQUESNE).

À AUBUSSON, LES CARTONS NE FONT PLUS TAPISSERIE !

L'antiquaire Chantal Chirac a longtemps été l'une des seules à s'intéresser aux cartons de tapisserie. Pourtant, impossible au licier de travailler sans ces modèles à placer sous la chaîne de son métier. Servant à guider les bobines de laine, ces cartons peints ou formés de calques ou de photos, constituent depuis toujours les prémices du tapis ou de la tenture. Alors qu'Aubusson attend l'ouverture pour 2014 d'une nouvelle cité de la tapisserie qui couronnera son savoir-faire textile au rang de Patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco, Chantal Chirac inaugure à l'occasion des Journées du patrimoine un atelier-musée dédié à l'art des cartonniers. Le long de la Creuse, deux maisons reliées par une passerelle accueillent désormais son atelier de restauration, une galerie d'art et un parcours pédagogique. *« Dans les années 1980-1990, avec la fermeture de nombreux ateliers, les cartons sont sortis des oubliettes,* explique-t-elle. *Les cartons furent longtemps considérés comme sans valeur, alors qu'ils retracent tout un pan de l'histoire d'Aubusson. »* **S. D.**



Boutique atelier de restauration au nouveau musée du Carton de tapisserie d'Aubusson (©CHANTAL CHIRAC).

AUBUSSON, CHANTAL CHIRAC, pont de la Terrade 05 55 66 14 89 www.chiracchantal-cartonsdetapisserie.com



Sculptures en grès peint de Christian Legendre dans les jardins d'Estissac (©BERNARD DUPUY)

JARDIN CRÉATIF CHEZ L'ARTISTE POL CHAMBOST

Des vases, des pichets et des jarres aux lignes fluides et aux couleurs toniques : le sculpteur-céramiste Pol Chambost (1906-1983) a laissé une œuvre aussi joyeuse qu'inédite que les amateurs d'arts décoratifs des années 1950-1960 redécouvrent depuis peu. On connaît moins l'une de ses sources d'inspiration : l'hospice de Malrigou à Saint-Jean-d'Estissac en Dordogne, où l'artiste s'installa à partir de 1965. Cet écrin de verdure influença profondément son travail. Le lieu s'ouvre au public à intervalle régulier, et en particulier lors des Journées du patrimoine. C'est une maison forte du XVe siècle, ceinte de jardins remarquables que le fils de l'artiste, Philippe Chambost, entomologiste passionné de papillons, s'emploie à embellir depuis plus dix ans afin de lui rendre toute son âme. On y découvre bien sûr l'atelier de Pol Chambost dans l'orangerie laissée presque en l'état, mais aussi un potager médiéval ainsi qu'un verger, un jardin à la française et un éblouissant jardin de vivaces, où viennent butiner les insectes. Surtout, Philippe Chambost y a développé *« une forme de biodiversité artistique »* en ouvrant grand les portes du domaine aux créateurs contemporains. Ainsi, la biennale « L'Art est dans ma nature », lancée en 2005, est devenue un rendez-vous majeur de la vallée de la Crempse. Pendant dix jours en juin, une quinzaine de plasticiens, sculpteurs, céramistes, y font alors pousser leurs installations au cœur d'un jardin devenu lui-même œuvre d'art végétale. **S. D.**

SAINT-JEAN-D'ESTISSAC, JARDIN DE MALRIGOU www.polchambost.fr

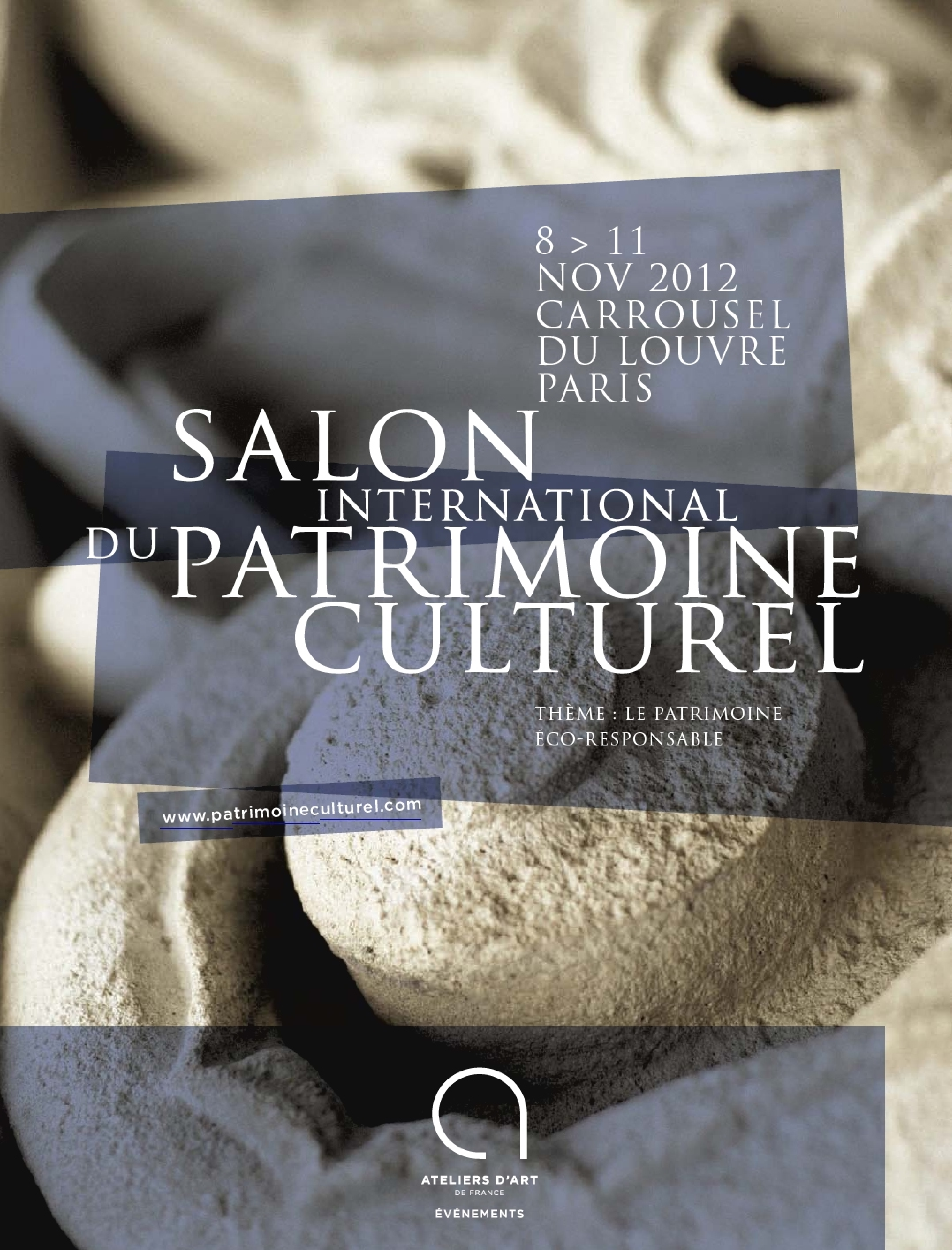


Amphore complète découverte lors des fouilles menées sur le site de l'ancienne caserne Niel (©ARCHEODUNUM-HADÈS).

BRUT DE FOUILLES À TOULOUSE

Débutées en 2009, les fouilles archéologiques du site de l'ancienne caserne Niel ont délivré quantité de trésors inattendus et mis en lumière les racines ancestrales de la ville rose. Le musée des Antiques Saint-Raymond a choisi d'exposer leurs résultats dans une présentation baptisée « Brut de fouilles ». L'exposition montre les objets les plus remarquables découverts sur le site, dont plus de quatre-vingt-dix tonnes d'amphores à vin, mais aussi le travail d'analyse et de décryptage mené par les archéologues. Des restitutions telles que celle d'une tombe à incinération datant du début de l'âge du fer ou encore le dessin grandeur nature d'un puits profond de quatre mètres, illustrent le passé riche de ce quartier en pleine reconversion. **S. D.**

TOULOUSE, « BRUT DE FOUILLES », musée des Antiques Saint-Raymond, 1 ter, place Saint-Sernin 05 61 22 31 44 http://saintraymond.toulouse.fr jusqu'au 11 novembre.


8 > 11
NOV 2012
CARROUSEL
DU LOUVRE
PARIS
SALON
INTERNATIONAL
DU PATRIMOINE
CULTUREL
THÈME : LE PATRIMOINE
ÉCO-RESPONSABLE
www.patrimoineculturel.com
ATELIERS D'ART
DE FRANCE
ÉVÉNEMENTS



Compartiment central du plafond peint par Jean-Baptiste de Champaigne et figurant le char de Mercure
(©BERNARD SAINT-GENÈS).



L'ÎLE-DE-FRANCE

Le château de Versailles, sans doute le plus prestigieux des monuments de la région, poursuit sa cure de jouvence avec la restauration des peintures de son salon de Mercure. Mais les Journées du patrimoine sont aussi l'occasion de découvrir des joyaux méconnus et moins visibles, telles les deux merveilles XVIIIe que sont la chapelle de l'ancien couvent de la reine, toujours à Versailles, ou celle des Âmes du purgatoire, à Paris.



Écoinçon allégorique de l'angle du fond droit du salon : l'Éloquence (en médaillon) entre le Jugement (à gauche) et la Rhétorique (à droite)
(©BERNARD SAINT-GENÈS).



Putti de l'écoinçon de l'angle du fond gauche du salon (©CHÂTEAU DE VERSAILLES/PIERRE-YVES DUVALET).

SOUS LES ORS DE MERCURE À VERSAILLES

Achevée cet été au château de Versailles, la restauration du fastueux plafond du salon de Mercure, dans l'enfilade du grand appartement de Louis XIV, remet en gloire un artiste rare du Grand Siècle, le peintre Jean-Baptiste de Champaigne.

Texte HERVE GRANDSART

Bien que le château de Versailles connût d'incessantes mutations entre 1661, début du règne personnel de Louis XIV, et 1837, année de l'inauguration du musée voulu par Louis-Philippe, le grand appartement du Roi-Soleil défie toujours le temps. Pris de passion pour un modeste domaine hérité de son père, agrémenté, rapidement, d'un jardin féerique, Louis XIV avait commandé à l'architecte Louis Le Vau, en 1670, un premier accroissement du château. Furent alors créés, à l'étage, de nouveaux corps de logis, agrégés au U initial, deux appartements d'État symétriques d'un luxe inouï, dédiés, le premier, au roi (aile nord), le second (aile sud), à la reine. Élaboré avec le concours d'érudits, sous le contrôle du ministre Jean-Baptiste Colbert et du peintre Charles Le Brun, le programme iconographique peint et sculpté exaltait la figure du roi à travers de subtiles allégories, mêlées à des scènes mythologiques et historiques antiques. De nos jours, le salon de Mercure se visite à la suite des salons de l'Abondance, de Vénus, de Diane et de Mars, et précède celui d'Apollon, ancienne salle du trône située à l'extrémité de l'enfilade.

Éblouir l'Europe

Il n'en fut pas toujours ainsi. En novembre 1673, lorsque Louis XIV prit possession de ce grand appartement chargé d'éblouir l'Europe, les salons de l'Abondance, de Vénus et de Diane n'avaient pas encore reçu leur décor, suspendu à l'édification de l'escalier voisin, dit des Ambassadeurs. En revanche, il comprenait, dans l'aile en retour sur jardin, à l'ouest, trois autres pièces, détruites dès 1676 (dont un salon de Jupiter), au profit de la construction de la galerie des Glaces et du salon de la Guerre. D'abord antichambre de la salle du trône, le salon de Mercure s'était mué rapidement en chambre de parade accueillant, les *« soirs d'Appartement »*, le *« Jeu du roi et de sa maison »*. Outre ses lambris bas et baies à marbres de couleur, il a conservé du décor d'origine l'ensemble de la décoration du plafond. Symphonie d'or et de couleurs, il unit de riches stucs des frères Gaspard et Balthazar Marsy aux peintures d'un neveu et ancien collaborateur de Philippe de

Une restauratrice à l'œuvre sur les deux personnages placés derrière l'empereur Auguste, assis face à une ambassade d'Indiens (©CHRISTIAN MILET).

Champaigne, Jean-Baptiste de Champaigne (1631-1681). Appelé, avec une dizaine de peintres, à décorer les deux appartements, cet artiste, reçu en 1663 à l'Académie royale, venait de satisfaire le roi au château des Tuileries (à Paris ; détruit en 1870).

Un hymne monarchique

Effectuée entre avril 2011 et mai 2012, la restauration du salon fut placée sous la stricte consigne de réversibilité accompagnant, désormais, toute intervention respectueuse du patrimoine. Comme partout ailleurs dans les grands appartements, le salon présente un plafond peint à voussure (en calotte). D'origine italienne, cette mode onéreuse, qui marquait le triomphe de la peinture narrative répartie en plusieurs séquences sur le traditionnel plafond à poutres et solives, s'était répandue, à partir des années 1640, dans les hôtels parisiens avant de gagner les châteaux les plus prestigieux. Une division précise du travail en était résultée. Les peintures destinées aux parties planes (composition centrale) ou bien légèrement cintrées (tableaux de voussure) pouvaient être réalisées sur toile en atelier avant d'être encollées sur les lattis plâtrés, alors que les décors d'écoinçons devaient être peints directement sur la coque de plâtre. Placés sous la direction de Florence Delteil, les restaurateurs ont pu constater le bon état général des peintures et, plus particulièrement encore, des écoinçons allégoriques à fonds de ciels lumineux. À l'occasion, l'historienne de l'art Claudia Salvi a reconnu l'intervention, insoupçonnée jusque-là car non spécifiée dans les comptes, de Jean-Baptiste Blin de Fontenay et de Jean-Baptiste Monnoyer, auteurs des guirlandes de fleurs et de fruits dont ces peintres étaient des spécialistes reconnus. Dans l'un des écoinçons, voué à une allégorie de l'architecture, la figure de l'arithmétique tient dans ses mains une feuille de papier sur laquelle se



Alexandre le Grand, détail de la toile *Alexandre faisant apporter des animaux à Aristote afin qu'il écrive son Histoire naturelle* (©CHÂTEAU DE VERSAILLES/PIERRE-YVES DUVALET).





Allégorie de l'Arithmétique (à gauche) (©CHÂTEAU DE VERSAILLES/PIERRE-YVES DUVALET) **et détail (à droite) de la toile représentant Ptolémée Philadelphe dans la bibliothèque d'Alexandrie** (©BERNARD SAINT-GENÈS).

lit, à nouveau clairement, la division 420 par 15 donnant 28. Aurait-elle, ici, une signification particulière ? Soumettons le problème à la sagacité des lecteurs ! Les quatre grandes toiles fixées sur la voussure illustraient, dans un rythme pompeux évoquant l'art du bas-relief, des actions princières antiques que chacun pouvait mettre en parallèle avec celles de Louis XIV, nouvel Alexandre. D'une majesté écrasante, le compartiment central représentant Mercure sur son char entouré de la vigilance (symbolisée par une grue) et de diverses allégories des arts et des sciences renvoyait à la même thématique d'un roi héroïsé, éclairé et garant de félicité générale. Lors de la dernière grande campagne de restauration (1975-1977), cette toile avait été collée sur un support de bois contreplaqué que l'on jugea prudent de ne pas dissocier. De même laissa-t-on apparentes les fissures qui assurent à la voussure une certaine plasticité et respiration. Les traces de la restauration générale du château, commandée par Louis XVIII en 1814-1815 et qui visait, entre autres, à restituer les signes monarchiques, supprimés en 1793, furent tout autant conservées. Rendu à une nouvelle splendeur, ce plafond a retrouvé son rang de chef-d'œuvre au sein du grand appartement. Mariant la tradition introspective et réaliste portée à la perfection par Philippe de Champaigne avec les raffinements d'un classicisme teinté de cet « atticisme » parisien développé sous le ministère de Mazarin (1642-1661), l'art de Jean-Baptiste de Champaigne reflétait une synthèse originale entre influences françaises, italiennes et flamandes. *« Il avait le bon goût de tout ce qu'il faisait »*, écrivit Florent Le Comte à la fin du règne de Louis XIV. Le courant qu'incarnait cet artiste, hélas disparu dès 1681, allait être néanmoins emporté par la querelle entre les partisans du dessin de Poussin, et ceux de la couleur (unie au mouvement) prônée par les partisans de Rubens. Le plafond du salon de Mercure, dont les figures théâtrales pleines de noblesse semblaient arrêter le temps, contrastait déjà avec la composition centrale, plus dynamique, du salon de Jupiter, œuvre de Noël Coypel. Remontée, après 1676, au salon des Nobles de la reine et très abîmée par une chute en 1942, cette toile du «char de Jupiter subira une nouvelle et délicate restauration en 2012-2013. Elle devrait clore, pour un temps, l'ère des restaurations des décors des grands appartements. Mais ceux-ci continueront de vivre au gré de nouveaux aménagements : celui du salon de Mercure, comprenant une nouvelle garniture murale cramoisie et or, devrait être inauguré en octobre prochain. ■

À VOIR
CHÂTEAU DE VERSAILLES, place d'Armes, 78000 Versailles 01 30 83 78 00
www.chateauversailles.fr

À LIRE
Nicolas Milovanic, *Les Grands Appartements de Versailles sous Louis XIV*, catalogue des décors peints, RMN, 213 pp. 42 €.

Le dessin parfait des voûtes délicatement sculptées, qui servent d'écrin aux peintures de Biard et Lagrenée le Jeune (©VILLE DE VERSAILLES).



D'une simplicité royale, la façade de la chapelle a retrouvé la blondeur de sa pierre de Saint-Leu (©VILLE DE VERSAILLES).

VERSAILLES : LA MIRACULEUSE CHAPELLE DE MIQUE

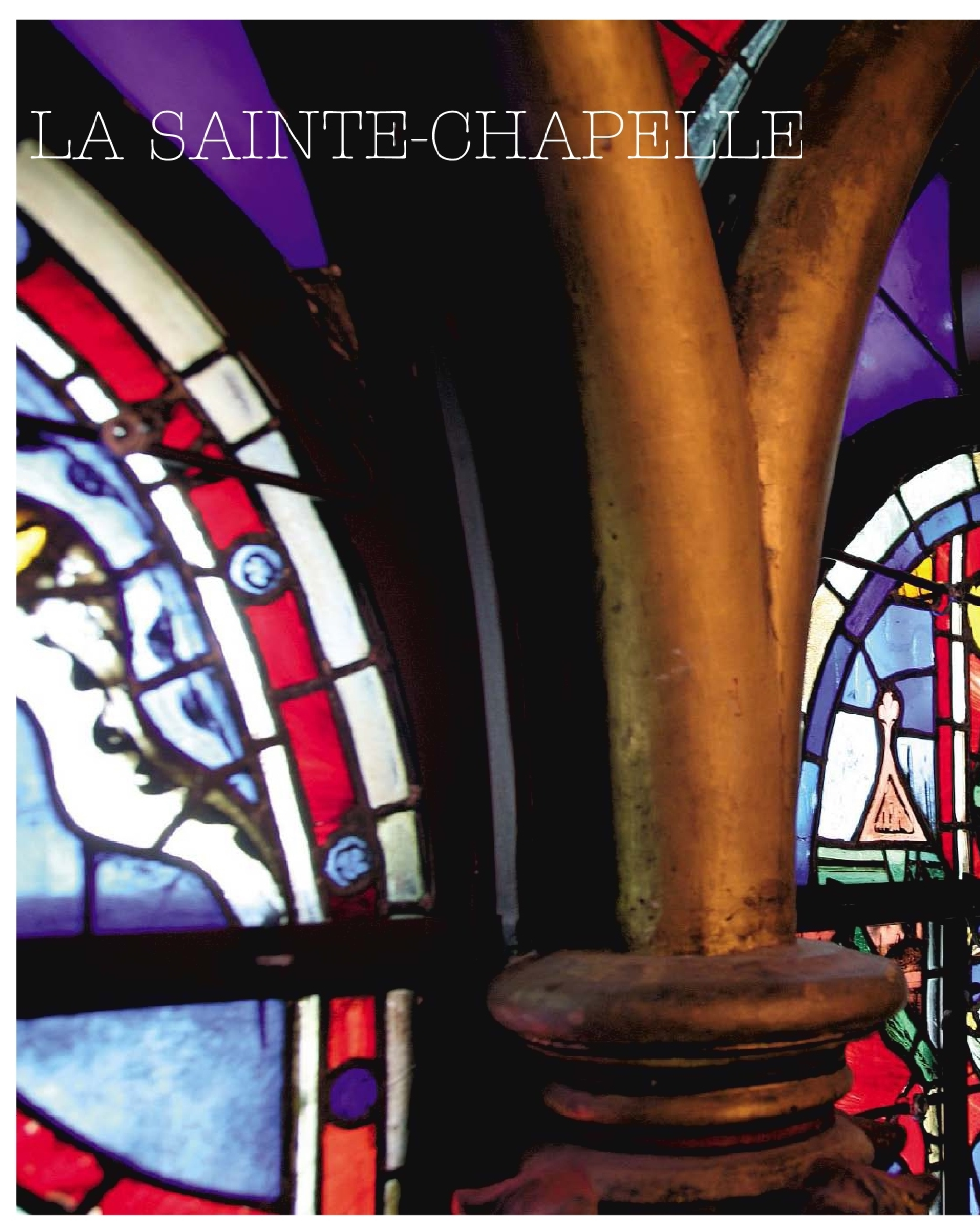
Fermée en 1998 pour des raisons de sécurité, la chapelle de l'ancien couvent de la reine, à Versailles, a été rendue à sa splendeur première après trois ans de travaux.

Texte JÉRÔME COIGNARD

Fleuron de l'architecture néoclassique européenne, comparable en grâce et en élégante précision aux œuvres des frères Robert et James Adam, cette chapelle est aussi le grand œuvre d'un architecte trop exclusivement associé, pour beaucoup, à ses réalisations pour Marie-Antoinette : Richard Mique (1728-1794). D'abord au service de Stanislas Leszczynski, ancien roi de Pologne et duc de Lorraine, l'architecte lorrain fut appelé à Versailles après la mort de celui-ci par sa fille, la reine Marie Leszczynska. Elle lui confia le projet de sa fondation pieuse destinée à l'éducation des filles de la petite noblesse. Financé sur les fonds de son héritage polonais, le couvent de la reine, aujourd'hui lycée Hoche, accueillait également une congrégation d'ursulines. Commencés en 1772, les bâtiments furent achevés après la mort de la reine, dans les années 1774-1778, sous la supervision de ses filles, les fameuses « Mesdames Tantes » de Louis XVI. Le programme de la chapelle devait accueillir simultanément (et séparément) les religieuses, les pensionnaires, la reine qui avait sa tribune réservée, le roi et la cour enfin. Sur le chœur en hémicycle se greffent deux rotondes fermées par de hautes grilles, l'une destinée aux nonnes, l'autre aux élèves. Entre les deux, un passage, surmonté par la tribune de la reine, mène à la sacristie. « *Cette articulation des différents espaces au moyen de cercles tangents est un trait de génie,* déclare Frédéric Didier, architecte en chef des Monuments historiques en charge de la restauration. *Je ne connais pas d'autre programme résolvant avec un tel brio la séparation des flux.* » Grâce aux plans originaux de Mique, conservés à la bibliothèque municipale de Versailles, grâce au minutieux procès-verbal de visite établi en 1772, l'architecte a pu rétablir le niveau originel des chapelles latérales, reconstituer les grilles de clôture, et éliminer les ajouts du XIXe siècle : « *C'est une œuvre d'art totale, si magistralement pensée qu'elle refuse tout ce qui n'appartient pas à la conception d'origine.* » Adieu les verrières colorées du Second Empire, adieu les statues de plâtre de la façade ! Toutes ont été déposées. Quant à l'autel, néoclassique, il a été sauvé par la pureté de ses lignes. Commencée par Briard, achevée par Lagrenée le Jeune, la peinture de la coupole, noircie et détériorée par des infiltrations d'eau, a dévoilé après restauration une œuvre indemne de tout repeint. La Révolution oublia même d'en éliminer les attributs royaux. La restauration a révélé la qualité exceptionnelle des bas-reliefs et des caissons sculptés sur les demi-voûtes encadrant la coupole. Financée par la région Île-de-France et la Drac à hauteur de 900 000 € chacune, le conseil général des Yvelines (660 000 €), la ville de Versailles (410 000 €) et un don de 30 000 € de l'Association des anciens élèves du lycée Hoche, cette rénovation inaugure une nouvelle vie pour l'édifice : services religieux, concerts et, bonne nouvelle, ouverture ponctuelle au public. ■

À VOIR
CHAPELLE DU LYCÉE HOCHE, 73, avenue de Saint-Cloud, 78000 Versailles.
Visites guidées 01 39 24 88 88
www.versailles-tourisme.com

LA SAINTE-CHAPELLE



Repose de la lancette de l'Arbre de Jessé. Les décors peints de l'entourage des baies ont été restaurés par l'atelier Mériguet-Carrère



(©NICOLAS ADET/CMN PARIS).

EN PLEINE LUMIÈRE

Grâce au mécénat des Fondations Velux, la restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle, initiée en 2008, se poursuit. Menée par le Centre des Monuments nationaux, elle devrait s'achever en 2014.

Texte GUILLAUME MOREL

« Nous sommes dans un monde divin, où tout a été fait pour le roi », résume Isabelle de Gourcuff, administratrice de la Sainte-Chapelle, en pénétrant dans la chapelle haute. Depuis 2008, une partie des vitraux du XIIIe siècle bénéficie d'une restauration menée par Christophe Bottineau, architecte en chef des Monuments historiques, et rendue possible grâce au mécénat des Fondations Velux. Malgré les bâches qui masquent l'absence du Livre de Josué et du Livre des Nombres (deux baies à quatre lancettes du côté nord en cours de restauration), l'édifice n'en reste pas moins baigné d'une incomparable lumière.

Un reliquaire de verre

C'est à l'initiative de Louis IX (saint Louis) qu'est édifié ce fleuron du gothique rayonnant, entre 1242 et 1248, au palais de la Cité, lieu où se concentrent alors les pouvoirs administratif, financier et juridique. Le roi fait construire la Sainte-Chapelle pour abriter les reliques de la Passion, la couronne d'épines et un fragment de la Croix, qu'il a acquis en 1239 auprès de Baudouin II, empereur de Constantinople.

La Sainte-Chapelle est bâtie sur deux niveaux, la chapelle basse, dédiée à la Vierge, et la chapelle haute où était placée la châsse contenant les reliques, ornée de peintures murales, de statues polychromes figurant les apôtres, et surtout d'un ensemble de quinze vitraux, riches de mille cent treize panneaux historiés répartis en deux cycles.

De part et d'autre de la nef, le premier est inspiré de l'Ancien Testament. Il débute par la Genèse (première baie nord) et se termine avec l'Apocalypse, sur la rose de la façade occidentale (remplacée au XVe siècle). Le second, dans l'abside, s'articule autour de la vie du Christ. *« L'iconographie résulte d'un dialogue*





Ci-contre : un ouvrier tient dans ses mains un panneau reprenant le motif du château de Castille, emblème de Blanche de Castille, mère de saint Louis.
Ci-dessous : une des scènes narratives de la lancette d'Isaïe *L'argent changé en scories*.
(POUR LES 2 : ©NICOLAS ADET/CMN PARIS).

Page de droite en haut : vue générale du côté nord de la chapelle haute, en cours de restauration.
En bas : la Sainte-Chapelle, bâtie au XIII[e] siècle, représente une prouesse architecturale pour l'époque, par l'importante proportion de surfaces vitrées dans ses façades
(POUR LES 2 : DAVID BORDES/CMN PARIS).

mystique entre le roi et sa mère, Blanche de Castille, explique Isabelle de Gourcuff. *Outre l'imagerie religieuse, on remarque dans les vitraux une présence affirmée de l'héraldique, des bordures à motifs de fleurs de lys, la représentation des châteaux de Castille, ou Louis IX portant la couronne d'épines. »*

Ces vitraux ont connu des restaurations, des réparations ponctuelles, à toutes les époques de leur histoire. *« Dès l'acte fondateur de la Sainte-Chapelle, saint Louis avait prévu une enveloppe pour son entretien »*, précise l'administratrice. Mais la première restauration globale a lieu au XIX[e] siècle, dans les années 1840. Entre 1803 et 1837, la Sainte-Chapelle avait été transformée en dépôt d'archives, et les vitraux avaient subi d'importantes destructions. La deuxième grande intervention date du XX[e] siècle. Entre 1970 et 2005, les cinq baies du côté sud ainsi qu'une partie de celles situées dans l'abside (le Livre d'Ézéchiel, saint Jean Baptiste et le Livre de Daniel, la Passion) ont été restaurées.

Des verriers de Chartres et Tours

Depuis 2008, deux nouvelles tranches sont engagées, pour traiter les sept derniers vitraux. *« Grâce au mécénat des Fondations Velux, qui finance la moitié des dix millions nécessaires, nous pouvons réaliser en cinq ans ce qui a été fait en trente ans pour le côté sud »*, précise Isabelle de Gourcuff. La première phase (2008-2012) a concerné deux verrières à deux lancettes de l'abside, à gauche de La Passion, ainsi que le Livre des Juges, sur le côté nord de la nef. La seconde phase a débuté en 2012 avec les vitraux à quatre lancettes du Livre de Josué et du Livre des Nombres, en cours de restauration dans les ateliers des maîtres verriers Claire Barbet, à Chartres, et Hervé Debitus, à Tours.

La première étape est la dépose des vitraux. Puis une étude est menée pour diagnostiquer leurs pathologies, et des prises de vue sont réalisées pour garder une trace de l'état avant restauration. Commence ensuite un travail de nettoyage des surfaces internes et externes des fenêtres, qui sont démontées pièces par pièces et étiquetées. Le nettoyage se fait au coton-tige, parfois au scalpel lorsque la croûte d'encrassement est trop épaisse. Il s'agit de retirer les dépôts, les patines, les vernis, dus à la pollution ou à des restaurations antérieures, qui ont pu obscurcir le verre. Une fois nettoyées, les grisailles (dessins tracés au pinceau et recuits dans le verre) sont analysées. *« Tout doit être réversible,* explique Claire Barbet. *Si une grisaille est très effacée et crée un manque dans le décor, nous pouvons décider de la restituer. Nous opérons aussi, parfois, des retouches à froid. Mais si l'œuvre reste lisible, nous n'y touchons pas. Chaque décision relève d'une discussion avec l'architecte en chef des Monuments historiques. »*

Ensuite, débute le travail de restauration des verres et des plombs. Il s'agit de conserver tous les verres anciens, de les réparer, de les recoller, et d'insérer des pièces de compléments lorsqu'il y a des manques. *« À certains endroits, des plombs de casse avaient été substitués aux verres brisés. Nous les conservons s'ils ne nuisent pas à la lecture de l'ensemble, sinon nous les remplaçons par des morceaux de verre »*, poursuit Claire Barbet.

En parallèle à ces opérations effectuées en atelier, maçons et peintres s'affairent à la Sainte-Chapelle, sur les échafaudages installés à l'intérieur comme à l'extérieur. Ils vérifient les réseaux de pierre, remplacent les éléments brisés. Les décors restaurés au XIX[e] siècle, qui

enserrent les vitraux, sont nettoyés, et les ferrures sont décrassées. Les artisans préparent aussi la repose des vitraux.

Protéger de la pollution

Chaque fenêtre sera dotée d'un verre de protection placé contre sa face externe, thermoformé sur le vitrail d'origine, qui protégera ce dernier de la pollution et des aléas climatiques. Cette seconde peau s'insérera dans les barlotières (structures maintenant les vitraux) du XIIIe siècle, et la baie ancienne sera enchâssée dans une nouvelle structure, réalisée à l'identique. Lorsque la restauration des deux baies actuellement démontées sera terminée, les fenêtres de la Genèse et de l'Exode seront à leur tour restaurées. *« Tout devrait être achevé en 2014. Il est également prévu de restaurer la rose de l'Apocalypse. La chapelle haute retrouvera alors toute sa lumière, l'année où l'on célèbrera le 800e anniversaire de la naissance de saint Louis »*, se réjouit Isabelle de Gourcuff. Il faudra ensuite songer à la chapelle basse, dont les décors sont très abîmés. Une opération est d'ores et déjà envisagée pour 2015. ■

À VOIR

LA SAINTE-CHAPELLE, 4, boulevard du Palais, 75001 Paris 01 53 40 60 80 www.sainte-chapelle.monuments-nationaux.fr.

À LIRE

Le Palais de la Cité, hors-série de *Connaissance des Arts*, n° 358, 68 pp., 12 €.



En haut : détail du *Passage des âmes du purgatoire au Ciel,* grand tableau de Gabriel Briard surplombant l'autel. Ci-dessus : un des bas-reliefs en trompe-l'œil du peintre Paolo Antonio Brunetti.



La chapelle est une spectaculaire manifestation du « goût à la grecque », prémices du néoclassicisme sous Louis XV.

LES VRAIES COULEURS DU PURGATOIRE

La restauration de la chapelle des Âmes du purgatoire, faubourg Saint-Antoine, remet en lumière un décor en trompe-l'œil de l'architecte Victor Louis, artiste du XVIIIe siècle dont s'inspira Charles Garnier pour l'Opéra de Paris.

Texte JÉRÔME COIGNARD **Photos** JEAN-MARC MOSER

Le petit cimetière de l'église Sainte-Marguerite est bien connu pour la plaque commémorant l'inhumation en ce lieu de *« l'enfant mort au donjon du Temple »* en 1795, le supposé Louis XVII. Cette plaque fixée sur le mur extérieur de la chapelle des Âmes du purgatoire offrait le spectacle désolant de ses murs rongés par l'humidité, de ses peintures chancies et malades du salpêtre. Menée depuis 2005, la restauration totale dont elle a bénéficié s'est achevée au début de cette année, et permet à un large public d'y admirer enfin ce que ne pouvaient y déceler que les spécialistes : une spectaculaire manifestation du « goût à la grecque », prémices du néoclassicisme sous Louis XV. L'auteur de ce bijou n'est autre que Victor Louis (1731-1800), mauvais sujet mais brillant élève de l'École royale d'architecture. Prix de Rome en 1755, il fut dans cette ville le condisciple de Fragonard et d'Hubert Robert à l'Académie de France. Il découvrit dans la Ville éternelle les ruines antiques, le baroque du Bernin, Piranèse enfin, dont les compositions visionnaires nourrirent sa propre création. Son œuvre la plus célèbre, le grand théâtre de Bordeaux, construit à la demande du maréchal duc de Richelieu, gouverneur de Guyenne, inspira Charles Garnier dans sa conception du grand escalier de l'Opéra de Paris. C'est en 1761 que Louis entreprit la chapelle des Âmes du purgatoire, sa première commande. C'est une colonnade en trompe-l'œil, portant une voûte en berceau elle-même peinte de caissons. Cette composition imaginée par l'architecte a été réalisée par Paolo Antonio Brunetti (1723-1783), qui orna de ses peintures quelques grands hôtels particuliers parisiens comme l'hôtel de Richelieu, construit par Victor Louis, et l'hôtel de Luynes. On ne s'étonnera pas d'apprendre que Brunetti, maître illusionniste, travaillait également aux décors de la Comédie-Française… Les peintures en bas-relief illustrant des scènes de l'Ancien Testament, de même que les sculptures qui complètent l'architecture peinte, sont parfois attribuées à Gabriel Briard. Membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, maître d'Élisabeth Vigée-Lebrun, celui-ci est l'auteur du grand tableau surplombant l'autel, représentant *Le Passage des âmes du purgatoire au Ciel*. Avant de procéder à la restauration de cet ensemble peint, il a fallu procéder à l'assainissement et au drainage des murs, pour stopper les remontées d'humidité. La restauration proprement dite a pu ensuite prendre place, avec la stabilisation du support et le refixage des soulèvements, le nettoyage de la couche picturale, sur sept cent mètres carrés et le travail des peintres sur les parties manquantes. Les verrières filtrant la lumière de la chapelle, qui joue un rôle crucial dans l'effet d'ensemble, ont également été restaurées. Cette opération a été menée pour un coût total de 370 000 €, financé par la Ville de Paris, propriétaire de l'édifice. ■

À VOIR
ÉGLISE SAINTE-MARGUERITE,
36, rue Saint-Bernard, 75011 Paris.



Le belvédère de Marie-Antoinette, édifié par Richard Mique en 1777 dans le domaine du Petit Trianon, domine le lac du jardin anglais (©THOMAS GARNIER).

LA BELLE ALLURE DU BELVÉDÈRE

Dessiné par l'architecte Richard Mique, qualifié par le prince de Ligne de *« comble de la perfection, du goût et de la ciselure »*, le belvédère du jardin anglais de Trianon (1778-1781) vient d'être entièrement restauré, grâce au mécénat de Vinci et du World Monuments Fund pour un montant d'un million d'euros. Imaginé par le peintre paysagiste Hubert Robert, son fantastique « rocher » a lui aussi été restauré et consolidé. *« Bien qu'il n'en paraisse rien, c'était un travail considérable,* déclare Laurent Choffé, collaborateur de l'architecte en chef des Monuments historiques Pierre-André Lablaude. *Certains blocs de pierre ont dû être remplacés par des pierres neuves, patinées avec un lait de chaux mélangé à des pigments naturels. Les "sparadraps" disgracieux des joints de ciment ont été éliminés. Enfin, nous avons retrouvé l'emplacement des anciennes canalisations de plomb et ainsi pu rétablir les effets d'eau ruisselant en cascade, essentiels dans la conception d'origine. »* La rénovation du belvédère a porté tant sur les balustrades et les sculptures extérieures, comme les délicates guirlandes de fleurs en plomb peintes à l'imitation de la pierre, que sur l'exceptionnel décor intérieur de stuc peint symbolisant les saisons. **J. C.**

VERSAILLES, CHÂTEAU, place d'Armes 01 30 83 78 00 www.chateauversailles.fr

REINE DE PAPIER

Aménagée en 1788 au sein du petit appartement de la reine, la pièce des bains de Marie-Antoinette avait reçu de précieuses boiseries, sculptées par les frères Rousseau d'après les dessins de l'architecte Richard Mique. Démontées à l'époque où Louis-Philippe faisait aménager ses galeries historiques, elles ont été remises en place à partir de 1984. Une fois les travaux achevés en novembre 2011, la restauration et l'ameublement de cette pièce ont pu être effectués. Le château a fait appel à l'artiste et styliste Isabelle de Borchgrave pour évoquer la reine et ses dames d'atour, à travers de poétiques créations de papier. **J. C.**



www.chateauversailles.fr



La pièce des bains de Marie-Antoinette a retrouvé son décor original (©CHRISTIAN MILET).

ROYAL POINT DE VUE

Ornée en 1724 de vingt-quatre têtes de cerfs en terre cuite portant de vrais bois, la cour des Cerfs s'encadre dans les fenêtres des petits appartements du roi, somptueux musée des arts décoratifs du XVIIIe siècle. Menée sous la direction de Frédéric Didier, architecte en chef des Monuments historiques, la restauration du grand balcon de fer forgé du premier étage a été menée. La structure porteuse a été remise en état, les fers forgés ont été décapés, et si la main courante a été repeinte, les vestiges de la dorure originale ont été simplement protégés par de l'antirouille. Recouvert de feuilles de plomb pour l'étanchéité, le sol du balcon a été protégé par un plancher d'acacia. Ces importants travaux financés par le mécénat de la Société des amis de Versailles concluent une longue campagne de réhabilitation des petits appartements du roi. L'éclairage de ces derniers a été discrètement renforcé par des lampes à LED au revers du mur de façade. Après avoir servi aux promenades des chiens de compagnie de Louis XV, le balcon permet à de petits groupes de visiteurs d'épier, à travers les fenêtres, la vie secrète de ces appartements intimes. Rien de licencieux ici : la cour des Cerfs n'est pas le « parc aux Cerfs » du libidineux Louis XV. **J. C.**



Le balcon de la cour des Cerfs restauré et aménagé dessert les appartements intérieurs du roi (©CHRISTIAN MILET).

www.chateauversailles.fr



Le lancement de la restauration acoustique et esthétique de la salle Richelieu a eu lieu en mai dernier (©COSIMO MIRCO MAGLIOCCA, COLL. COMÉDIE-FRANÇAISE).

UNE NOUVELLE ACOUSTIQUE AU FRANÇAIS

Profitant de la fermeture exceptionnelle du théâtre pour mise aux normes de ses équipements techniques et de son accessibilité, la Comédie-Française lançait en mai dernier la rénovation acoustique et esthétique de sa mythique salle Richelieu, construite entre 1786 et 1790 par l'architecte Victor Louis dans le style néoclassique. Ses transformations à répétition (quatorze campagnes de restauration en deux siècles), bien que concourant à la nette amélioration de son confort, ont eu raison de sa qualité acoustique. Coordonnés par l'agence 2BDM de l'architecte en chef des Monuments historiques Christophe Bottineau, les travaux, dont le budget total évalué à 1,4 million d'euros est entièrement financé par le mécénat privé (Caisse d'Épargne Île-de-France, Fondation du patrimoine et Natixis), visent donc à rétablir un équilibre entre matières « absorbantes » et « réfléchissantes » du son : adieu velours et damas tendus, place au bois, qui envahira à terme les sols, dossiers de siège, portes d'accès, loges ou encore portes feintes. Patience, il faudra attendre 2013 pour réjouir ses oreilles. **V. H.**

PARIS, COMÉDIE-FRANÇAISE, salle Richelieu, place Colette
www.comedie-francaise.fr



Les artisans de l'Atelier Mériguet-Carrère en pleine restauration des plafonds de la salle des fêtes (©MÉRIGUET-CARRÈRE).

LA MAIRIE DU XVe REVIT LES ANNÉES FOLLES

Inaugurée le 4 janvier, après onze mois de travaux, la salle des fêtes et des mariages de la mairie du XVe arrondissement de Paris a retrouvé la splendeur de son plafond d'origine. Grâce à l'expertise des restaurateurs de l'Atelier Mériguet-Carrère, les décors Art déco monumentaux de 1929, signés du peintre et décorateur Henri Rapin pour les voussures (dont sept des quarante-cinq toiles originales avaient disparu), et du paysagiste Octave Guillonnet pour les motifs centraux, enchantent à nouveau les cérémonies animant ce bâtiment Années folles de l'architecte Léon Jaussely. **V. H.**

PARIS, MAIRIE DU XVe, 31, rue Péclet
01 55 76 75 15 www.mairie15.paris.fr

LA CITÉ UNIVERSITAIRE À L'HEURE MÉDIÉVALE

Un trésor recelé par le grand salon de la Fondation des États-Unis à la Cité internationale universitaire de Paris s'expose depuis décembre au grand jour. Reconstituée par les restauratrices Véronique Sorano-Stedman et Cinzia Pasquali (qui ont notamment œuvré à la galerie des Glaces de Versailles et à la Grande Singerie du château de Chantilly),



Détail de la fresque Art déco *La période romane* après restauration (©CIUP/FEUSA).

La Période romane complète enfin l'ensemble de fresques Art déco réalisé par Robert La Montagne Saint-Hubert en 1930, redécouvert en 1994 par le professeur Terence Murphy, directeur de la fondation. Une première campagne engagée entre 1994 et 1996 avait permis de restaurer trois des quatre fresques de ce cycle intitulé *Les Quatre Âges de l'Art français* (*La Période mystique*, *La Renaissance* et *La Période classique*). *La Période romane*, trop abîmée, a quant à elle dû attendre 2011 et la découverte d'une photographie d'archive à la bibliothèque Kandinsky (Centre Pompidou), qui éclaire sur son aspect d'origine. **V. H.**

PARIS, CITÉ INTERNATIONALE UNIVERSITAIRE,
Fondation des États-Unis,
15, boulevard Jourdan
01 53 80 68 80 www.ciup.fr

LE CŒUR SECRET DE L'ORATOIRE DU LOUVRE

À Paris, l'oratoire du Louvre vient de terminer la restauration de sa façade et dévoile une surprenante imposte du XVIIIe siècle découverte l'année dernière, au début des travaux. En 1793, l'église qui abritait la congrégation des prêtres de l'Oratoire est saccagée par les révolutionnaires et devient, en 1811, un temple protestant. Ces deux événements rendent d'autant plus exceptionnelle la découverte d'Alain-Charles Perrot, architecte en chef des Monuments historiques. Les travaux ont mis au jour un relief en bois sculpté vers 1745. Exemple rare de boiserie ancienne visible depuis l'extérieur d'un édifice, elle comporte une série d'attributs du Christ, un cœur enflammé, une ancre, symbole d'espérance et un serpent se mordant la queue, symbole antique du monde céleste. **T. F.**



La grande porte de l'Oratoire du Louvre dont l'imposte, dissimulée sous un coffrage, a été redécouverte lors de la restauration (©BERNARD GUTTINGER, ORATOIREDULOUVRE.FR).

PARIS, ORATOIRE DU LOUVRE, 4, rue de l'Oratoire http://oratoiredulouvre.fr L'imposte est visible au 145, rue Saint-Honoré.



Le château fort de Beynes, destiné à devenir un « centre d'interprétation du patrimoine médiéval » (©FDP).

UN CONSERVATOIRE DU PATRIMOINE AU CHÂTEAU DE BEYNES

Au printemps dernier, la Fondation du patrimoine organisait une visite du château de Beynes, dans les Yvelines, pour présenter le bilan de son nouveau fonds d'insertion. Créé en 2011, ce « fonds national en faveur de l'insertion, de la formation et de la transmission des savoir-faire » soutient les projets de conservation du patrimoine qui favorisent l'insertion professionnelle, notamment des jeunes. Plus d'un million d'euros a été engagé en un an pour soutenir quelque soixante-deux projets dans vingt et une régions. Le château de Beynes est un des premiers sites à avoir bénéficié de ce fonds, qui permet sa sauvegarde comme l'apprentissage aux métiers de la restauration du patrimoine. L'ancienne forteresse du XVe siècle, agrémentée de pavillons à la Renaissance, a hébergé Diane de Poitiers, favorite d'Henri II. Mais au XVIIIe siècle, le dépeçage et la vente des pierres du bâtiment ont sérieusement amputé le château et ses neuf tours. Laissé à l'abandon, il a échappé à une ultime démolition dans les années 1960 avant d'être classé à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Fin 2011, la Fondation du patrimoine, l'association Bleu Oxygène Développement et l'Association de sauvegarde du château de Beynes ont donc réuni leurs efforts autour du site. **T. F.**

BEYNES, CHÂTEAU, informations en mairie 01 34 91 06 20 www.chateaudebeynes.org

L'ORANGERIE DE MEUDON FAIT PEAU NEUVE

Construite au milieu du XVIIe siècle par Louis Le Vau pour Abel Servien, surintendant des Finances de Mazarin, l'orangerie est un des derniers vestiges du château de Meudon, détruit à la Révolution. Elle est composée d'un bâtiment principal en brique et pierre meulière surmonté d'une loggia et d'une extension, à l'est. La restauration intérieure a permis de dévoiler un pavage ancien recouvert par une surface bétonnée au XIXe siècle. La fin des travaux est prévue pour octobre, date à laquelle les orangers de Meudon, Saint-Cloud et des Tuileries devront y être mis à l'abri pour l'hiver. **T. F.**



L'orangerie de Meudon, chef-d'œuvre de l'architecture française du Grand Siècle (©MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE LA VILLE DE MEUDON).

MEUDON, ORANGERIE, informations en mairie 01 41 14 80 00 www.meudon.fr



Les lucarnes en pierre de la cour d'honneur des Invalides après restauration (©AGENCE BENJAMIN MOUTON).

LES LUCARNES GUERRIÈRES DES INVALIDES

Vues d'en bas, les soixante lucarnes qui éclairent les combles de la cour d'honneur des Invalides paraissent toutes semblables, alignant, comme à la parade, trophées d'armes, drapeaux, casques, et autres emblèmes militaires. À y regarder de près, elles sont toutes différentes, déroulant une iconographie guerrière, allusions aux grandes victoires militaires de Louis XIV qui ordonna la construction du monument en 1677 pour abriter les invalides de ses armées. Quatre siècles plus tard, le temps, le vent, la pluie ont fait leur œuvre et les lucarnes mutilées, rongées, consolidées au béton, requièrent une intervention d'urgence. Le chantier s'ouvre en 2007 sous la direction de l'architecte des Monuments historiques Benjamin Mouton, avec l'intervention de sculpteurs spécialisés, capables de retrouver les gestes de leurs confrères du XVIIe siècle pour refaire à l'identique, dans la même pierre blonde de Saint-Leu, les parties manquantes. « *Faute d'images d'époque montrant les lucarnes dans leur état d'origine,* précise l'architecte, *des descriptions précises ont permis de reconstituer certains morceaux complètement disparus, jusqu'aux treillis de protection dont on avait même oublié l'existence.* » Quarante-cinq mois plus tard, les lucarnes consolidées, complétées, hydrofugées ont retrouvé l'éclat du Grand Siècle et les visiteurs peuvent de nouveau se hasarder dans la cour d'honneur sans risquer d'être assommés. **F. D.**

PARIS, MUSÉE DE L'ARMÉE, 129, rue de Grenelle 0810 11 33 99 www.invalides.org



La façade alsacienne du McDonald's de la rue Saint-Lazare a retrouvé tout son cachet (©DR).

UN FAST-FOOD BELLE ÉPOQUE

Coincé entre l'historique brasserie Mollard et une banale pizzeria, c'est le fast-food le plus insolite de la capitale, avec ses fenêtres à petits carreaux, son pignon de bois animé d'une cigogne et d'un buveur rubicond, « *Gambrinus, roi de la bière* ». Il servait à l'origine d'enseigne à une brasserie installée en 1892 derrière cette façade de l'architecte Chausson, améliorée deux ans plus tard par Marbeau, et classée depuis 1997 Monument historique. C'est à ce titre qu'elle vient de faire l'objet d'une restauration totale. Les travaux se poursuivent à l'intérieur, assorti à la façade et également classé. **F. D.**

PARIS, MAC DONALD'S, 119, rue Saint-Lazare.

LA MAISON DE SYLVIE REMISE EN BEAUTÉ

Au temps des précieuses, Marie-Félicie, la jeune et sage duchesse de Montmorency, aimait venir à l'écart de son château, dans ce pavillon champêtre, loin des intrigues d'État, qui la rattrapèrent en 1623 quand le poète Théophile de Viau, condamné au bucher pour quelques vers trop libertins, vient demander l'asile au duc. C'est lui qui, inspiré par le cadre bucolique « *Où Sylvie en ses promenoirs / Jette l'esclat de ses yeux noirs* », donne à sa bienfaitrice ce surnom sylvestre dans le poème qu'il lui dédie. La maison n'est pas celle qu'on voit aujourd'hui. Reconstruite à la fin du siècle par le prince de Condé, elle est agrandie deux cents ans plus tard par le duc d'Aumale. C'est ce dernier état que la récente restauration a cherché à conserver. Les travaux ont porté sur le gros œuvre : façades, charpente, toiture, installation électrique… Et sur les décors dont l'élément le plus spectaculaire sont les boiseries XVIIIe à décor de vénerie. Un regret : la maison de Sylvie n'est pas ouverte en permanence au public. Sa vocation est plutôt de devenir un lieu de réception. **F. D.**

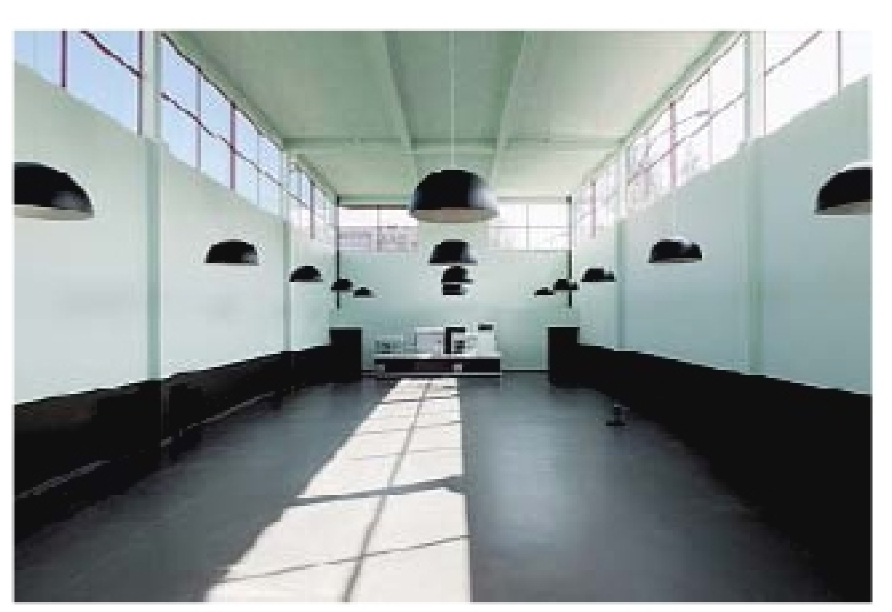


La salle Bourbon avec, au fond, la tenture aux dragons, en soie brodée, XVIIIe, provenant du palais d'été de Pékin (©M. SAVART).

CHANTILLY, MAISON DE SYLVIE, 17, rue Connétable 03 44 62 58 50 www.chateaudechantilly.com

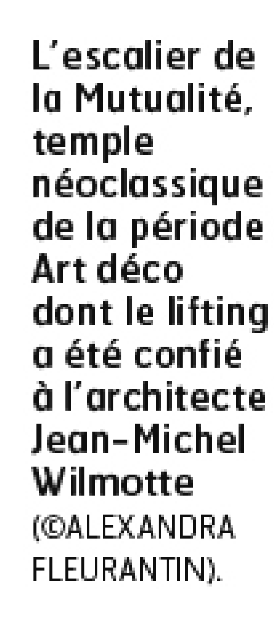
AU COLLÈGE DE LA MODERNITÉ

Inauguré en 1933 à Villejuif, le groupe scolaire Karl Marx fait à l'époque figure de modèle. Premier ensemble scolaire conçu en béton, il fut un tremplin pour l'architecte André Lurçat, formé dans le cabinet de Robert Mallet-Stevens avant d'être l'un des membres fondateurs des CIAM (congrès internationaux d'architecture moderne), avec Le Corbusier notamment. Lurçat a aussi été l'architecte et l'urbaniste en chef de la ville de Saint-Denis. Au fil des décennies, le collège Karl Marx s'est révélé inadapté aux besoins de l'enseignement. Lancées en 2010, la restauration de l'édifice principal et la création de nouveaux espaces ont été confiées à Christiane Schmuckle-Mollard, architecte en chef des Monuments historiques, pour un budget total de 28,4 millions d'euros. Le corps principal du bâtiment, d'une surface de 2 500 m², va retrouver sa configuration d'origine avec ses deux préaux. Les carrelages ornant les sols et les murs seront restaurés à l'identique. Les murs seront repeints tels qu'ils l'étaient dans les années 1930, afin d'accueillir les globes lumineux d'époque, dessinés par André Lurçat. **M. M.**



Le gymnase d'André Lurçat restauré et transformé en restaurant, collège Karl Marx, Villejuif (©NIELS STOLTENBORG).

VILLEJUIF, COLLÈGE KARL MARX, 48 av. Karl Marx.



L'escalier de la Mutualité, temple néoclassique de la période Art déco dont le lifting a été confié à l'architecte Jean-Michel Wilmotte (©ALEXANDRA FLEURANTIN).



JEAN-MICHEL WILMOTTE À LA « MUTU »

En 1931, la Maison de la Mutualité était inaugurée au cœur du quartier Latin. Conçue comme un lieu symbole de l'engagement solidaire, sa *« salle de conférences, fêtes et congrès »* pouvait accueillir 1 789 places, en référence à la Révolution française. Charlie Chaplin y enregistra des musiques de films et Jacques Brel y donna son dernier concert. La rénovation des 15 000 m² de la « Mutu », achevée cette année, a été confiée à l'architecte Jean-Michel Wilmotte, qui s'est concentré sur un retour *« à la vérité du bâtiment »*. À partir des années 1950, de nombreuses interventions et poses de faux plafonds avaient nui à la majesté de ce lieu en béton, notamment à la visibilité des poutres, dont certaines sont longues de 19 mètres. Le théâtre a été habillé d'une dominante beige et grise, lui conférant une atmosphère feutrée. L'ensemble des sièges peut désormais se glisser sous la scène pour permettre d'accueillir des événements de tous types. D'autres salles de réception ou de réunion se déploient aux étages supérieurs. Sur le toit, on cultive un potager pour le restaurant du chef étoilé Yannick Alléno. Rendant à ce lieu son charisme d'antan, Wilmotte a réussi son pari d'établir *« une relation entre l'actualité et l'époque »*. **M. M.**

PARIS, MAISON DE LA MUTUALITÉ, 24, rue Saint-Victor 01 83 92 24 00 www.maisondelamutualite.com



La future halle Pajol bénéficie d'un projet architectural entièrement écologique (©JOURDA ARCHITECTES).

DE L'INDUSTRIE À L'ÉCOLOGIE

Faire rimer réhabilitation du patrimoine et développement durable est décidément dans l'air du temps. Les structures métalliques de l'ancienne halle Pajol, zone de fret ferroviaire bâtie en 1926, deviennent, après restauration, la première centrale solaire urbaine de France équipée de panneaux solaires photovoltaïques. L'architecte Françoise-Hélène Jourda, militante précoce de la construction durable en Europe, à la tête de ce chantier, devrait voir sa première partie achevée en novembre. En mai, les riverains du quartier La Chapelle découvriront ici un jardin couvert de 2 500 m², aux nombreuses espèces végétales pour favoriser la biodiversité. **M. M.**

PARIS, HALLE PAJOL, 22 ter, rue Pajol



Le temple au dieu Pan, première construction sur le site du Désert de Retz en 1775, avant restauration (©NICOLAS VERCELLINO/ MAIRIE DE CHAMBOURCY).

LE TEMPLE AU DIEU PAN DU DÉSERT DE RETZ RENAÎT

« Et chercher sur la terre, un endroit écarté, Où d'être homme d'honneur, on ait la liberté. » Ainsi Molière décrit-il dans *Le Misanthrope* le « désert » où Alceste souhaite se retirer, loin de la cour et de son hypocrite étiquette. C'est en référence à cet *« endroit écarté »* que l'artistocrate libre-penseur François de Monville choisit, au XVIIIe siècle, de donner à son jardin anglo-chinois de quarante hectares, en bordure de la forêt de Marly, le nom de Désert de Retz (lire *Connaissance des Arts Patrimoine 2012*, n° 501). Il est célèbre pour ses nombreuses fabriques, constructions à caractère ornemental qui ponctuent le paysage en même temps qu'elles lui confèrent une ambiance évocatrice : elles sont parfois impressionnantes (comme la grande Colonne brisée percée de fenêtres, qui accueille divers salons), pittoresques (la Tente tartare, restaurée en 1989), et bien souvent font référence à l'Antiquité. C'est le cas du temple au dieu Pan, dont l'architecture semi-circulaire, ornée de colonnes, évoque la Grèce antique et symbolise la philosophie chère aux Lumières. C'est autour de cette petite fabrique construite en 1775, qui servait au propriétaire de salon de musique, que s'est élaboré le jardin entier. La réouverture au public du Désert de Retz en septembre permet de l'admirer entièrement restauré et ravalé par la commune de Chambourcy, sous la houlette de l'architecte en chef Pierre-André Lablaude. **J. S.**

CHAMBOURCY, DÉSERT DE RETZ 01 39 22 31 37 www.chambourcy.fr/spip.php?article73



Les nouveaux éléments d'aménagement contemporains de la Rotonde de la Villette, conçus par l'agence Holmes Design (©CATALINA SOUR VASQUEZ).

ROTONDE À LOUER

Ancien pavillon d'octroi, construit dans les années 1780 pour équiper le mur des Fermiers généraux de la capitale, la rotonde de la Villette a tour à tour servi de caserne, de grenier à sel, puis de bureau de la Commission du vieux Paris. Sa curieuse architecture, œuvre de Claude Nicolas Ledoux associant autour de sa silhouette cylindrique des éléments issus de l'Antiquité et de la Renaissance italienne, accueille désormais un lieu de culture et de rencontres. L'architecte d'intérieur Andrew Holmes a déployé des trésors d'ingéniosité pour rendre cet espace adaptable à toutes les situations : outre un bar et une brasserie, il pourra accueillir *ad libitum* représentations théâtrales, défilés de mode, expositions… **J. S.**

PARIS, ROTONDE DE LA VILLETTE, 6-8, place de la Bataille de Stalingrad 01 80 48 33 40 www.larotonde.com

UN HÔTEL AU PALAIS ABBATIAL DE ROYAUMONT

Accueillant depuis cinquante ans au sein de sa fondation résidences d'artistes et autres rendez-vous culturels, l'abbaye de Royaumont est un bijou de l'art cistercien du XIIIe siècle. Son palais abbatial, construit dans les années 1780 à l'ouest des bâtiments monastiques, contraste radicalement avec la sobriété austère et lumineuse du reste du site par son néoclassicisme. Imaginé par l'architecte Louis Le Masson, qui rentrait à peine d'un long séjour en Italie, il reste inachevé à la Révolution française, et il faut attendre la Restauration pour qu'il soit habitable et habité. Classé Monument historique avec le reste du domaine, et aujourd'hui propriété de l'homme d'affaires Nathaniel de Rothschild, le palais connaît cette année une nouvelle mutation, après la vente aux enchères de son mobilier (collectionné dans les années 1920), qui a rapporté plus de 7,5 millions d'euros chez Christie's en septembre dernier. Si l'édifice et les vastes jardins alentour accueilleront à nouveau des séminaires, ce sera cette fois dans soixante-dix chambres, dotées de tout le confort et le luxe d'un palace, à une vingtaine de minutes de l'aéroport de Roissy… **J. S.**



Le palais abbatial néoclassique de Royaumont, près de Chantilly (©CHRISTIE'S).

ROYAUMONT, ABBAYE, palais abbatial 01 30 35 59 70

À FONTAINEBLEAU, DES BOISERIES ROYALES RÉVÉLÉES

Quand le château de Fontainebleau entreprit de restaurer les lambris exécutés par le sculpteur Jacques Verberckt sous Louis XV, il fit appel à des mécènes. L'atelier de restauration Mériguet-Carrère a offert son savoir-faire sur ce chantier, achevé au printemps. Ces éléments de décoration ont vraisemblablement orné les deux oratoires créés en 1741-1742 sur la tribune de la chapelle de la Trinité, ou les petits appartements du souverain. *« Les boiseries étaient en très mauvais état,* explique Mathieu Camuset de l'Atelier Mériguet-Carrère, *mais n'avaient subi aucune intervention posthume. Nous avons travaillé sur la peinture et la dorure d'origine. Il fallait nettoyer avant de restaurer. C'est un travail minutieux qui se fait au coton-tige puis à la brosse, simultanément au protocole de nettoyage nécessaire pour adapter le produit au support. »* Un savant dosage entre efficacité et préservation. **M. M.**



Les boiseries de l'oratoire du château de Fontainebleau restaurées par l'Atelier Mériguet-Carrère (©JACQUES PÉPION).

FONTAINEBLEAU, CHÂTEAU, place du Général de Gaulle 01 60 71 50 70 www.musee-chateau-fontainebleau.fr
PARIS, ATELIER MÉRIGUET-CARRÈRE, 84, rue de l'Abbé Groult 01 56 56 79 15 www.ateliermeriguet.fr



Restauration des dorures de la chambre de la duchesse par l'Atelier Mariotti (©PHILIPPE BERTHÉ/CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX).

BIENVENUE CHEZ LA DUCHESSE DE SULLY

Commencé en 1624, acheté par Sully dix ans plus tard, réaménagé en 1660 par ses héritiers, l'Hôtel de Sully, quasi intact dans son décor d'époque, demeure une référence pour les arts décoratifs du XVIIe siècle. Une photo du début du XXe montre la chambre de la duchesse transformée en dépôt de pianos, dans ses boiseries d'origine. C'est à cette époque que Charles Normand, l'historien du vieux Paris, y installe un musée du Contre-Vandalisme. En 1944, l'État acquiert le bâtiment, avec l'idée d'en faire un musée de la Demeure française, pour finalement y installer les bureaux de la Caisse nationale des Monuments historiques. Cette destination n'est pas sans orienter la campagne de restauration menée de 1945 à 1974 avec quelques libertés, comme la création d'une galerie de passage au détriment de quelques pièces. Quarante ans plus tard, la CNMH, devenue le CMN (Centre des Monuments nationaux) renouant avec ces projets muséaux, décide d'ouvrir au public les appartements de la duchesse. La campagne de travaux achevée fin juillet sous la direction de Jean-François Lagneau, architecte des Monuments historiques, a permis la remise des pièces dans leur état d'origine. Boiseries et décors peints ont été restaurés, et le mobilier d'origine remis en place. **F. D.**

HÔTEL DE SULLY, 62, rue Saint-Antoine 01 42 78 49 32 http://sully.monuments-nationaux.fr



Le grand orgue de Notre-Dame de Paris, en cours de restauration (©PRADES/CATHÉDRALE NOTRE-DAME DE PARIS).

NOTRE-DAME DE PARIS RETROUVE SA VOIX

Pour ses 850 ans, Notre-Dame se voit offrir un lifting de son grand orgue. Essoufflé et réduit au silence vingt ans après sa dernière rénovation, il fait l'objet d'une révision complète, suivie du nettoyage de ses huit mille tuyaux, avant de reprendre en 2013 ses auditions dominicales. Cet instrument sophistiqué et fragile, attesté dès 1401, fut modernisé plusieurs fois aux XVIIe et XVIIIe siècles (son ébénisterie date de cette époque). Il est rénové au XIXe et atteint alors sa plénitude symphonique. Le XXe lui apporte la modernité : électrification de la soufflerie en 1924 et informatisation du système de transmission en 1992. **F. D.**

PARIS, CATHÉDRALE NOTRE-DAME, 6, place du Parvis Notre-Dame 01 42 34 56 10 www.notredamedeparis.fr



Le lazaret situé à La Grande Chaloupe sur l'île de La Réunion, lieu de quarantaine construit en 1860 (©DANIEL LEBON).

MÉMOIRE DE L'ENGAGISME À LA RÉUNION

Le lazaret de la Grande Chaloupe est un peu l'Ellis Island de La Réunion… Lorsque que, sous l'impulsion de l'homme d'État français Victor Schoelcher, l'esclavage est aboli en 1848, et tandis que l'île abandonne définitivement son premier nom de Bourbon, les planteurs de canne à sucre se lancent dans une vaste opération de recrutement de main-d'œuvre sous-payée venue de tout le pourtour de l'océan Indien : c'est l'engagisme. Près de six mille migrants affluent chaque année vers l'île. Pour protéger la population locale des multiples épidémies qu'ils sont susceptibles d'apporter dans leurs bagages, les nouveaux arrivants sont mis en quarantaine. Face à l'augmentation du flux migratoire, à laquelle s'ajoute l'aggravation de la situation sanitaire dans les camps de quarantaine, on construit entre 1861 et 1865 deux grands lazarets dans la vallée de la Grande Chaloupe, encaissée et coupée du reste de l'île par de hautes montagnes qui ne permettent un accès que par la mer. La quarantaine dure en moyenne dix jours. Entre 1861 et 1936, environ cent mille personnes sont passées par là, doublant la population de l'île. Classé Monument historique en 1998, le site a été réhabilité, sous la direction de l'architecte en chef des Monuments historiques Vincent Brunelle, et a rouvert ses portes au public en décembre, cent cinquante ans après sa construction. Lieu de mémoire, il accueille une exposition permanente sur le thème « Quarantaine et engagisme », des expositions temporaires et autres manifestations culturelles. **J. S.**

www.cg974.fr/culture/lazaret/



L'habitation La Palmeraie située dans la commune de Baillif en Guadeloupe, toujours en cours de restauration (©PIERRE BORTOLUSSI).

À LA GUADELOUPE, UNE HABITATION DEVIENT LOGEMENT

Dans l'île de la Guadeloupe, le terme d'« *habitation* » ne désigne pas un simple édifice que l'on habite, mais une exploitation agricole : une dénomination vestige des premiers temps de la colonisation ; le propriétaire s'appelait alors « *l'habitant* ». Les bâtiments de l'habitation La Palmeraie au Baillif datent du XIXe siècle, et pour eux le temps n'a pas été des plus cléments, surtout avec la maison principale. Pour y permettre l'aménagement de logements, de vastes travaux de restauration ont été nécessaires. Sous la direction de l'architecte en chef des Monuments historiques Pierre Bortolussi, on a réparé la façade sud, en ruines, replacé chaque pierre en retaillant les manquantes, repris fondations et couverture, refait les planchers, les sols en terre cuite, mais aussi les contrevents et portes-fenêtres. **J. S.**

LE XXIe SIÈCLE DE LA MAISON MATIS

À quelques mètres de la mer, dans le quartier du Mont-Carmel, entre le palais de justice et le fort Delgrès, la Maison Matis est l'un des plus anciens logis d'habitation de Basse-Terre, en Guadeloupe. La ville étant l'un des premiers sites bâtis de la Guadeloupe, cette demeure est un témoignage précieux des premiers temps de la présence française sur l'île. Parfaitement située, à proximité des principaux embarcadères et de l'ancienne place d'armes, une première bâtisse, dont il reste quelques vestiges, a vraisemblablement été construite au milieu du XVIIIe siècle pour un médecin français. Endommagée par le cyclone du 25 juillet 1825, la maison a été ensuite rebâtie et agrandie. Symbolique du patrimoine architectural urbain de Basse-Terre, la Maison Matis est inscrite aux Monuments historiques depuis 2008. C'est à l'architecte en chef des Monuments historiques Pierre Bortolussi qu'a incombé la responsabilité de réhabiliter l'édifice. Son aménagement en deux logements en duplex a été l'occasion de lui rendre ses couleurs, ses menuiseries et ses moulures de façade. Un parfait équilibre entre préservation du patrimoine et amélioration de la qualité de vie. **J. S.**



La Maison Matis, symbole du patrimoine urbain de Basse Terre (©PIERRE BORTOLUSSI).

LE PATRIMOINE DES VILLES



N°455 Metz et le Centre Pompidou-Metz
68 pp., env. 100 ill., 9 €.

N°499 Reims et les vitraux de la cathédrale d'Imi Knoebel
68 pp., env. 110 ill., 10 €.

N°518 Musée Jean Cocteau, collection Séverin Wunderman, Menton
36 pp., env. 55 ill., 9 €.

BON DE COMMANDE

À retourner sous enveloppe non affranchie à : « Connaissance des Arts »
Service Abonnements - Libre réponse 19632 - 75482 Paris Cedex 10.

CONNAISSANCE DES arts

❑ Je souhaite commander le hors-série n° 455
Metz et le Centre Pompidou-Metz
au tarif de 9 € le numéro + frais de transport :
2,50 € en France = 11,50 €
5 € pour les Dom-Tom et l'étranger = 14 €

❑ Je souhaite commander le hors-série n° 499
Reims et les vitraux de la cathédrale d'Imi Knoebel
au tarif de 10 € le numéro + frais de transport :
2,50 € en France = 12,50 €
5 € pour les Dom-Tom et l'étranger = 15 €

❑ Je souhaite commander le hors-série n° 518
Musée Jean Cocteau, collection Séverin Wunderman, Menton
au tarif de 9 € le numéro + frais de transport :
2,50 € en France = 11,50 €
5 € pour les Dom-Tom et l'étranger = 14 €

H5443HS

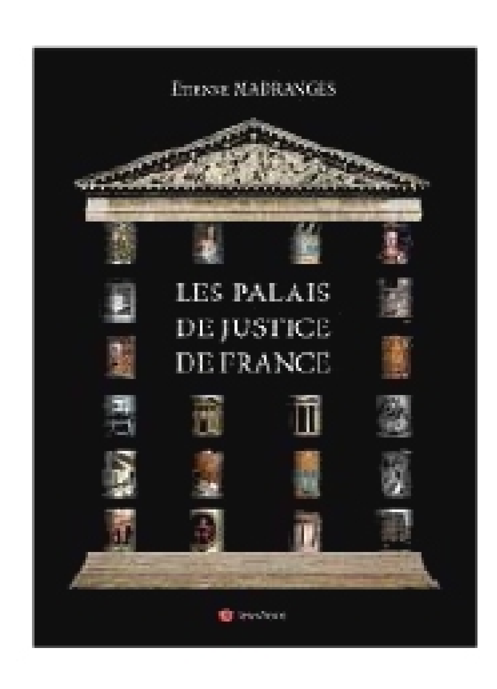
MES COORDONNÉES :

❑ M ❑ MME ❑ MLLE
NOM...
PRÉNOM..
ADRESSE...
....
VILLE .... CODE POSTAL |_|_|_|_|_|
PAYS (SI ÉTRANGER)..............................

JE JOINS MON RÈGLEMENT PAR :

❑ CHÈQUE ÉTABLI À L'ORDRE DE « SFPA CONNAISSANCE DES ARTS »
❑ CARTE BANCAIRE N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
DATE D'EXPIRATION : |_|_| |_|_|
Notez les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre carte, près de la signature : |_|_|_|

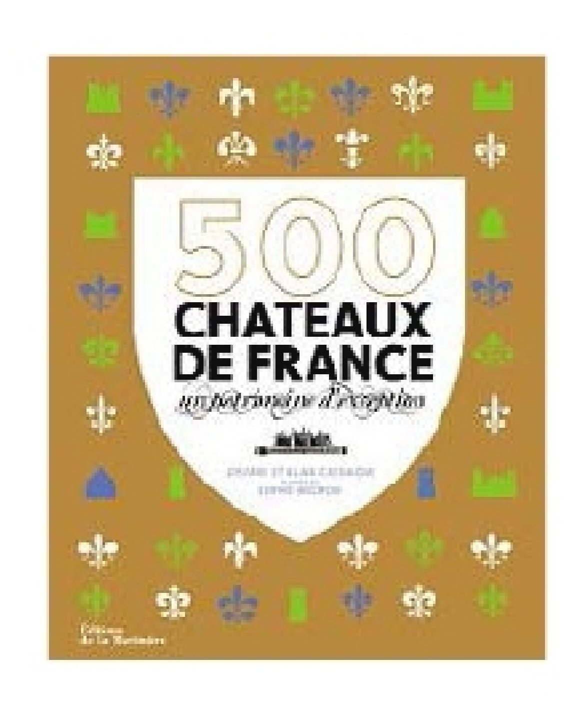
Date et signature obligatoires :



LE PATRIMOINE JUDICIAIRE À LA LOUPE

Plus de sept cents palais de justice français à découvrir en cinq mille quatre cents photos, c'est le pari relevé par le magistrat, universitaire et historien Étienne Madranges. Ancien responsable de la mission Patrimoine du ministère de la Justice, l'homme est un grand passionné d'architecture judiciaire ; son livre *Regards sur le Palais dans la Cité* reste l'ouvrage de référence sur les secrets et allégories du Palais de justice de Paris. Architecture, mais aussi symboles, mobilier, curiosités ou anecdotes : *Les Palais de justice de France,* publication foisonnante et pourtant non exhaustive, évoque toute la richesse du patrimoine judiciaire et pénitentiaire, de l'auditoire du Moyen Âge aux constructions les plus contemporaines, de la Maison des plaids de Dol-de-Bretagne (XIIe siècle), au palais de justice de Laval, achevé en 2006. **V. H.**

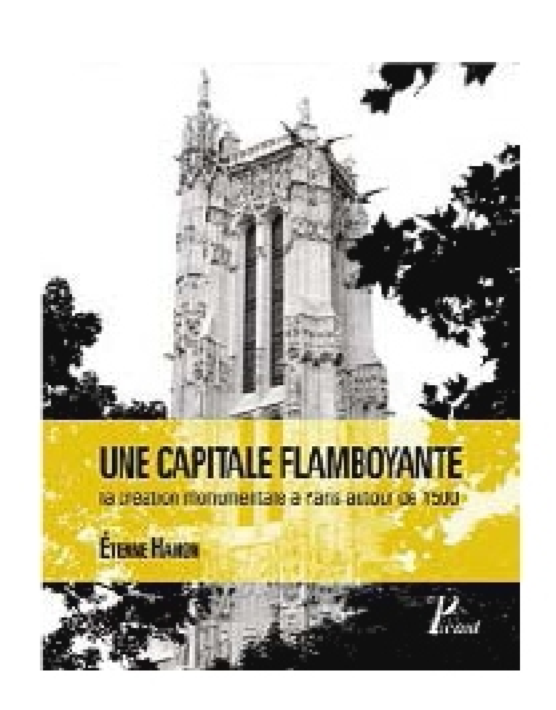
Étienne Madranges, LES PALAIS DE JUSTICE DE FRANCE, éditions Lexis Nexis, 592 pp., 74 €.



TOUR DE FRANCE EN CINQ CENTS CHÂTEAUX

Un marathon national à la découverte des plus beaux châteaux de France, c'est la promesse faite par ce guide ludique réalisé par la journaliste Sophie Bogrow. Classés par département, les cinq cents châteaux sont évoqués en mille photographies couleur signées du duo Josyane et Alain Cassaigne. Un bref rappel historique mais également des renseignements pratiques sur les visites et caractéristiques « à noter » de ces sites d'exception suffiront à éveiller votre curiosité. Du labyrinthe de buis de quatre hectares, unique en Europe, du château de Merville (Haute-Garonne), aux exceptionnelles peintures d'Antoine Watteau du château de Condé (Aisne), ce recensement inédit et ambitieux s'impose sans nul doute comme l'allié indispensable d'une virée entre inconditionnels du patrimoine. **V. H.**

Sophie Bogrow, 500 CHÂTEAUX DE FRANCE. UN PATRIMOINE D'EXCEPTION, éditions de La Martinière, 396 pp., 37 €.



PARIS À L'HEURE FLAMBOYANTE

Si la tour Saint-Jacques ou la rose de la Sainte-Chapelle appartiennent désormais au paysage urbain parisien, il n'en a pas toujours été ainsi. Il a fallu toute l'énergie d'un siècle agité pour que la capitale développe son potentiel monumental. C'est au sortir de l'âge médiéval, autour de 1500, que Paris, principale ville de l'Occident chrétien, fait preuve d'un dynamisme de commandes architecturales sans précédent, largement soutenu par l'autorité royale, comme le pont Notre-Dame, ultramoderne pour l'époque, ou encore de nombreux hôtels ecclesiastiques. Une époque flamboyante dont l'enquête d'Étienne Hamon, archiviste paléographe et professeur d'histoire de l'art médiéval, abondamment illustrée et documentée, éclaire les zones d'ombre rendant justice aux architectes et artistes de cette période trop méconnue. **V. H.**

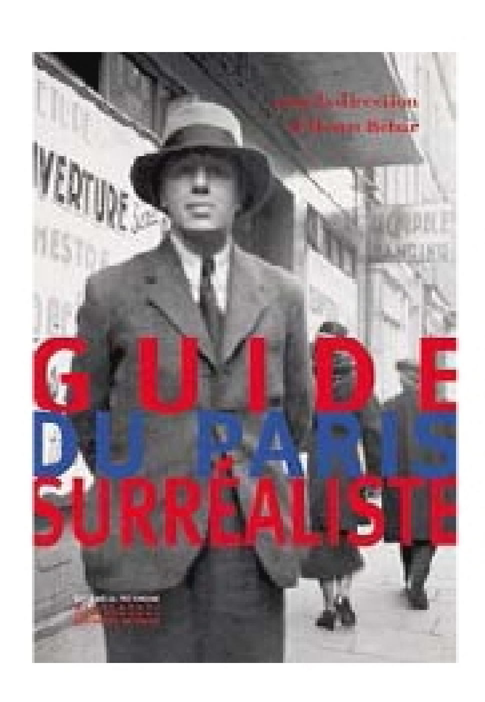
Étienne Hamon, UNE CAPITALE FLAMBOYANTE. LA CRÉATION MONUMENTALE À PARIS AUTOUR DE 1500, éditions Picard, 319 pp., 61 €.



LE PATRIMOINE ET L'ARGENT

« Les établissements patrimoniaux sont à la fois riches et pauvres. Ils sont riches du fait de la valeur des trésors qu'ils conservent. Ils sont pauvres lorsqu'il s'agit de faire fonctionner des bâtiments, d'offrir des services pédagogiques, d'accueillir, de conserver, restaurer, exposer et enrichir des fonds », écrit Françoise Benhamou, professeure des universités et présidente de l'Association for Cultural Economics International (ACEI). Spécialiste de l'économie du patrimoine, champ de recherche reconnu et nourri par de nombreuses études, elle fait un état des lieux détaillé des territoires du patrimoine (architectural, immatériel…), de sa consommation, des coûts de conservation et de ses retombées économiques. Son livre foisonnant de références aborde aussi la question de la politique du patrimoine et la tentation d'un « droit d'ingérence » des organisations internationales afin de prévenir les destructions de monuments. **M. B.**

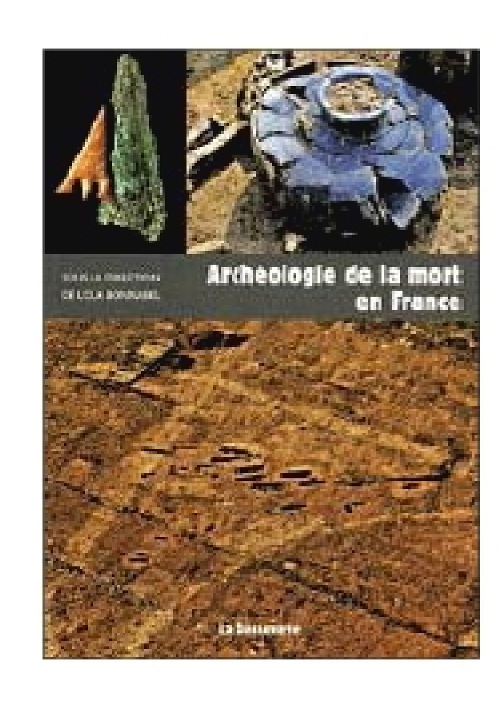
Françoise Benhamou, ÉCONOMIE DU PATRIMOINE CULTUREL, collection « Repères », éditions La Découverte, 128 pp., 10 €.



ITINÉRAIRE SURRÉALISTE

« La rue avec ses inquiétudes et ses regards était mon véritable élément : j'y prenais comme nulle part ailleurs le vent de l'éventuel. » Cette déclaration tirée des *Pas perdus* d'André Breton résume le message de ce *Guide du Paris surréaliste*. Élaboré sous la direction de l'historien de la littérature Henri Béhar, l'ouvrage nous entraîne sur les pas de Louis Aragon, André Breton, René Crevel, Robert Desnos, Jacques Prévert et Philippe Soupault, à travers un Paris insolite. Six itinéraires, richement illustrés et documentés, comme des parcours littéraires avec des adresses listées (porte Saint-Denis pour Breton, tour Saint-Jacques pour Desnos, pont des Buttes-Chaumont pour Aragon, ou encore la Closerie des Lilas, le musée Gustave Moreau, l'église Saint-Julien-le-Pauvre), retracent la géographie de l'œuvre de chacun de ces agitateurs, avec lesquels on aurait bien aimé battre le pavé pour mieux refaire le monde. **V. H.**

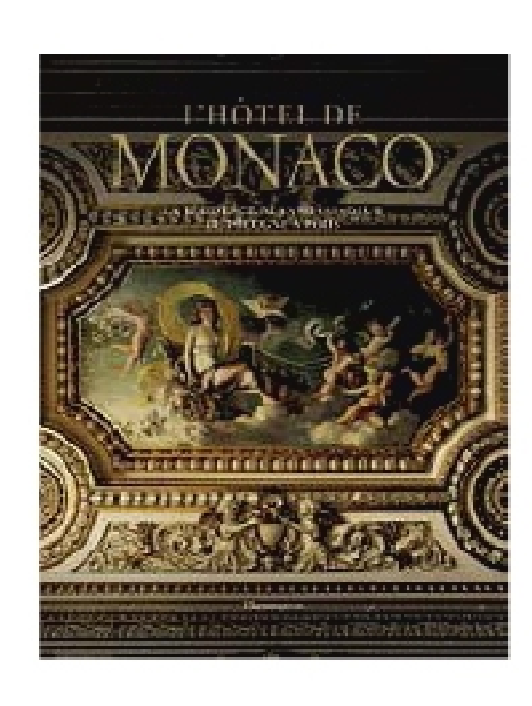
Henri Béhar (sous la dir. de), GUIDE DU PARIS SURRÉALISTE, éditions du Patrimoine, 200 pp., 25 €.



LA SCIENCE DU MONDE DES MORTS

Chercheurs de civilisations perdues ou de cités enfouies, les archéologues se font également fouilleurs de tombeaux. Pour Lola Bonnabel, archéo-anthropologue à l'Inrap, rien de morbide en cela, bien au contraire : *« Il n'y a rien de plus vivant que l'archéologie funéraire »* se plaît-elle à répéter. Convaincue de la pertinence de cette discipline née en France dans les années 1980 grâce à l'essor de l'archéologie préventive, elle revient avec *Archéologie de la mort en France* sur le sens des gestes funéraires. Les fouilles de sépultures, considérées comme lieu de l'expression de l'idéologie, révèlent ici des indices déterminants sur l'organisation sociale et les pratiques des sociétés protohistoriques, du néolithique à l'âge du fer. **V. H.**

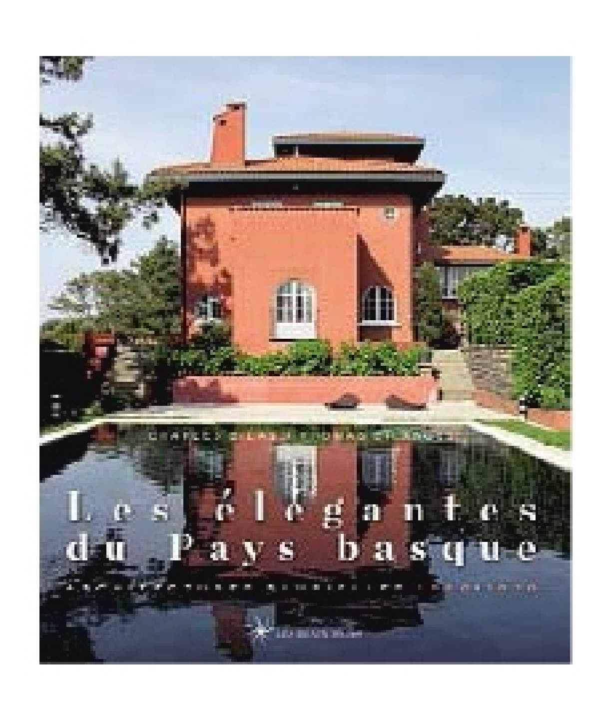
Lola Bonnabel (sous la dir. de), ARCHÉOLOGIE DE LA MORT EN FRANCE, éditions La Découverte, 180 pp., 22 €.



LES LÉGENDES DE L'HÔTEL DE MONACO

La marquise de Breteuil ne s'y était pas trompée. Elle, qui déclarait que les intérieurs de l'hôtel particulier de Monaco figuraient parmi *« les plus beaux de tout le faubourg Saint-Germain »*, n'aurait pas critiqué l'ouvrage des historiens d'art Andrzej Nieuwazny et Emmanuel Ducamp retraçant les tribulations de ce palais, siège de l'ambassade de Pologne depuis 1936. Conçu comme un vaste pavillon à l'italienne par le jeune architecte Alexandre Brongniart, en 1774-1776, pour la princesse monégasque Marie-Catherine de Brignole, l'hôtel de Monaco connut de nombreux et illustres propriétaires, du maréchal Davout en 1809 au banquier William Williams-Hope en 1837, dont les fastueuses réceptions, électrisées par Rossini ou Proust, parachevèrent la légende du lieu. Les photographies de Francis Hammond subliment cette architecture rare abritant aujourd'hui encore une intense activité diplomatique et culturelle. **V. H.**

Emmanuel Ducamp et Andrzej Nieuwazny, L'HÔTEL DE MONACO. RÉSIDENCE DE L'AMBASSADE DE POLOGNE À PARIS, éditions Flammarion, 96 pp., 50 €.



TRÉSORS DE LA CÔTE BASQUE

Après *Les extravagantes de la baie des anges* parues l'an passé, l'architecte Charles Bilas et son compère photographe Thomas Bilanges reviennent cette année avec un nouvel opus sur les plus belles bâtisses du Pays basque. De la Villa Arnaga à Combo-les-Bains au château d'Abbadia qui domine la plage d'Hendaye, en passant par l'Hôtel du palais à Biarritz, trente et un témoins racontent les belles heures de la côte basque, qui, à l'instar de la côte d'Azur, figure au milieu du XIX[e] au palmarès des destinations de villégiature fétiches de l'aristocratie européenne. À la croisée de l'architecture basque et de l'audace esthétique des Années folles, les élégantes égrènent l'histoire d'un patrimoine balnéaire entre tradition et modernité. **V. H.**

Charles Bilas, Thomas Bilanges, LES ÉLÉGANTES DU PAYS BASQUE. ARCHITECTURES PLURIELLES, 1860-1930, éditions Les Beaux Jours, 160 pp., 25 €.